

DELLY

# Le fruit mûr



BeQ

**Delly**

# **Le fruit mûr**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*

Volume 266 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le fruit mûr**

# **Première partie**

# I

Le jour perdait sa lumière frémissante, que le soleil au déclin emportait avec lui. Tugdual Meurzen, derrière la vitre d'une porte-fenêtre, la voyait quitter lentement le petit jardin touffu, qui restait éclairé cependant, mais d'un reflet pâle et froid de foyer trop lointain. Il s'imaginait voir frissonner les palmes des phœnix, les feuilles légères des mimosas, et même les rudes pointes aiguës des aloès. C'était l'heure dangereuse de ces rives de soleil – l'heure que Tugdual aimait pour sa mélancolie.

Derrière lui, une voix demanda :

– Vas-tu sortir maintenant, Tug ?

Il se détourna et regarda la mince figure de femme, légèrement flétrie, qui se détachait sur le coussin de toile bise d'une chaise longue. Deux yeux d'un vert pâli s'attachaient sur lui, sur son visage aux traits forts, un peu rude, et triste,

fermé, trop pensif.

– Oui, à l’instant, ma mère. Vous faut-il quelque chose ?

– Non, merci, mon enfant. Mais pars vite, et ne tarde pas trop à revenir. Je ne comprends pas ton idée de sortir à cette heure... As-tu commencé l’esquisse de ta Madone ?

– Pas encore. Je ne suis pas pressé, car je sais que l’exécution ne répondra pas à ce que je souhaite, comme toujours.

La voix du jeune homme frémit de souffrance, à ces derniers mots. Mais M<sup>me</sup> Meurzen ne s’en aperçut pas. Elle dit d’un ton fâché :

– Tu es le seul à trouver cela. Tous ceux qui voient tes œuvres s’accordent à reconnaître ton très haut talent.

Un sourire d’amertume douloureuse entrouvrit les fortes lèvres d’un rouge ardent,

– Oui, un très beau talent... Oui, en effet...

Tugdual fit quelques pas dans la pièce, un petit salon meublé de rotin et de cretonne claire. L’ombre de la nuit toute proche semblait

descendre déjà dans ses yeux tristes, qui avaient la nuance des feuilles rousses détachées par l'automne des ramures où la sève s'endort. Ses épaules robustes se courbaient un peu sous le veston ample et commode qui donnait à cette vigoureuse stature masculine une apparence aisée, simple, correcte cependant, car les détails dénotaient l'homme soigneux.

Il s'arrêta près de la porte en disant :

– Eh bien, à tout à l'heure, ma mère.

– N'oublie pas ton pardessus !

Il fit un geste affirmatif et sortit. Dans le vestibule, il se heurta à une femme jeune, mince – une réplique de M<sup>me</sup> Meurzen, avec trente ans de moins. C'était sa sœur Josèphe, son aînée. Ils échangèrent quelques mots, tandis que Tugdual mettait son pardessus. Puis le jeune homme sortit dans le chemin étroit qui longeait des plantations d'oliviers. Il se mit à marcher vite, d'un pas nerveux, mai rythmé. Son regard cherchait les derniers reflets de la lumière sur le feuillage cendré, autour de lui. Il les regardait mourir sur les pins qui couvraient la colline, et s'évader

lentement en laissant une clarté rose, au couchant.

Dans l'air calme, une fraîcheur glacée s'insinuait. On la sentait s'élever du sol, tomber du ciel pâli, envelopper les feuillages encore tièdes de toute cette lumière qui s'éteignait. Et le silence, la solitude se faisaient dans la campagne tranquille sur laquelle se répandait le parfum délicat des eucalyptus qui formaient, à gauche, tout un petit bois, près de l'olivaie.

Tugdual s'engagea dans un sentier pierreux, qui montait en traversant une pépinière plantée en gradins. Tout en haut, deux bassins de pierre étalaient leur nappe d'eau que le couchant teintait de rose brillant. À côté, une petite maison se dressait, toute grise, couverte de longues traînes de rosiers et presque encastrée dans un vieux mur fleuri au-dessus duquel se dressaient des cimes d'arbres.

Dans ce même mur, un peu plus loin, une grille apparaissait, toujours ouverte. Le regard de Tugdual plongea au passage dans l'ombre verte d'une étroite allée en dôme, et distingua les murs

roux d'une maison très vaste, un peu massive. Le jeune homme continua de longer le mur, pendant un moment. Puis il s'arrêta et respira largement la senteur fraîche des pins qui commençaient ici d'escalader la colline.

Il redescendit en flânant. Près des bassins, il s'arrêta encore pour regarder l'ombre s'étendre sur l'eau immobile. Un chien brun, sortant de la petite maison, aboya. Une voix d'homme l'appela, de l'intérieur. Puis d'autres voix, un rire léger troublèrent le silence recueilli. Sur le chemin qui montait, des pas faisaient glisser, s'entrechoquer les pierres déchaussées par les pluies d'automne. Deux femmes parurent. Elles passèrent près de Tugdual, en lui jetant un coup d'œil discret. Il vit un visage brun et rieur, un autre visage au teint d'ambre pâle, et deux yeux tranquilles et superbes, profonds comme l'onde.

Il continua de descendre. Mais il ne regardait plus le coucher du jour. Il pensait à ces yeux, à peine entrevus, et qui, seuls, l'avaient frappé dans cette figure de femme. Il se disait : « Je voudrais les revoir. Ils m'ont paru très beaux. Peut-être

m'inspireraient-ils ? Peut-être y trouverais-je un peu de cette lumière que je cherche sur tous les visages, et que je n'ai pu découvrir encore ? »

Quand il fut près de la petite villa de pierre blonde et rose dont il était le tout récent locataire, Tugdual s'arrêta et s'appuya à la murette couverte de feuillage qui enclosait le jardin. Il resta un long moment ainsi, un peu frissonnant, regardant la nuit venir et s'enivrant de son rêve d'artiste, de son rêve merveilleux que ses pinceaux seraient demain incapables de traduire, et qui s'évaderait d'ailleurs tout à l'heure, près de sa mère et de sa sœur.

## II

Tugdual descendit le lendemain matin au Golfe-Juan. Il erra quelque temps sur le petit port, regardant la houle bleue aux éclairs d'or sur laquelle dansaient quelques barques. Puis, en flânant, il se dirigea vers Juan-les-Pins. Derrière lui, il entendait un bruit de pas, des voix d'enfants, et une autre, une voix d'homme lente et sonore. Les promeneurs se trouvèrent bientôt à sa hauteur. Deux enfants le dépassèrent, et la voix masculine prononça :

– Meurzen ?... je ne me trompe pas ?

Il tourna la tête, et vit près de lui un homme jeune, très grand, dont les yeux souriaient tandis que les lèvres restaient sérieuses et fermées.

– Ah ! Heurtal !... Je ne vous savais pas ici.

Ils se serrèrent la main avec une cordialité tranquille, tandis que René Heurtal expliquait :

– Je suis installé depuis trois semaines à Juan-les-Pins, avec les enfants. C’est pour ma petite Camille, qui a toussé tout l’hiver dernier.

Il désignait la toute petite fille blonde qui courait près de son frère, le long du rivage.

– Vous restez avec eux ?

– Pas tout le temps, c’est impossible. J’ai pris un congé de deux mois. Après cela, je les laisserai avec ma sœur aînée qui viendra à ce moment me remplacer... Et vous, Meurzen, que faites-vous ici ?

– Ma mère ne peut se remettre de la congestion pulmonaire qui a failli l’emporter l’année dernière. J’ai loué une petite villa, en haut, par-delà Vallauris. Cela s’appelle le bastidou Saint-Jean.

– Oui, je connais. C’est gentil. Vous êtes le voisin de Calixte Sormagnes,

– Calixte Sormagnes ?... Il habite par là ?

– Tout près, à la maison du Sarrazin qui appartient de temps immémorial à sa famille, car il est de par ici.

– J’ignorais... Cette maison du Sarrasin, n’est-ce pas une grande bâtisse rousse, entourée d’un petit parc ?

– Précisément. Il y passe tous les hivers, avec sa petite-fille. C’est un très vieil ami pour moi, ainsi que vous le savez. Je vais fréquemment le voir depuis que je suis ici. Voulez-vous que je vous présente ? C’est un homme charmant, et très sociable.

– J’accepte volontiers. Je suis un sauvage et je déteste les nouvelles connaissances. Mais Sormagnes, le maître sculpteur, c’est autre chose. J’admire dans ses œuvres ce qui manque à tant d’autres, ce qui fera demeurer perpétuellement tant d’artistes dans les limbes de leur médiocrité : le rayon d’idéal, la vie profonde de l’âme transparaissant sur la toile, le marbre, ou dans les harmonies de la composition musicale.

– Oui, Sormagnes est un artiste complet. Mais il a été admirablement inspiré par sa femme d’abord, une Grecque intelligente et fort belle, puis, quand il fut devenu veuf, par sa petite-fille, Dionysia, vivant portrait de l’aïeule. Avez-vous

vu sa *Jeune fille rêvant*, au dernier Salon ?

– Oui. C'est un chef-d'œuvre. Et quel délicieux visage de femme !

– Dionysia a été son modèle, pour cette statue et pour d'autres. Quand il fit celle-là, elle avait seize ans et venait d'être fiancée.

– Elle est mariée ?

– Non, elle l'a été... ou plutôt elle a failli l'être. Après le mariage à l'église, tandis qu'on entourait et complimentait l'épousée, le jeune homme – c'était son cousin, un Hellène du nom de Stéphanos Damapoulos – s'enfuyait en laissant une lettre dans laquelle il disait que, forcé par son père à ce mariage, il trouvait indigne de continuer à jouer près de Dionysia la comédie de l'amour, tandis que tout son cœur appartenait à une autre femme, dans son pays. Il déclarait renoncer à l'héritage de son père, accepter de ne plus revoir les siens, plutôt que de devenir l'époux de sa cousine, « car, ajoutait-il, je la trouve trop digne de tendresse et de respect, pour la tromper ainsi ».

– Et alors ?

– Eh bien, alors, le mariage fut annulé, en dépit des fureurs du père Damapoulos, qui voulait partir à la recherche de son rejeton et le ramener repentant, entre deux gendarmes probablement, aux pieds de Dionysia. Celle-ci était très riche, comprenez-vous ?... Il dut mettre du temps à se consoler de cette grosse déception – d’autant mieux que Stéphanos, paraît-il, épousa sa bien-aimée, qui n’avait pas le sou.

– Comment M<sup>lle</sup> Sormagnes prit-elle l’aventure ?

– Elle ? Pauvre petite, elle l’aimait ! Son premier amour, tout simple, tout candide... Oh ! elle fut très courageuse, très fière. Personne ne la vit pleurer, en dehors de son aïeul, son seul protecteur, car elle était orpheline. Personne ne reçut de confidences. Elle continua sa vie de jeune fille, près du grand-père dont elle est la joie. Mais elle n’est pas mariée encore. Il y a huit ans que Stéphanos est parti, et elle refuse toutes les demandes, dont quelques-unes des plus flatteuses, car, sans parler de sa beauté, elle est

remarquablement douée au point de vue intellectuel, ainsi que vous pourrez en juger.

– L’aime-t-elle donc encore ?

– Je ne sais. Peut-être. Il était charmant, très artiste, d’une grâce câline, un peu mélancolique. On le disait malheureux chez son père, esprit étroit et autoritaire. La compassion féminine avait probablement frayé la voie à l’amour, ainsi qu’il arrive souvent.

Il s’interrompt, en étendant la main :

– Voilà mon logis.

Une villa apparaissait sous les pins. Elle était petite, basse, toute rouge et blanche dans la clarté vibrante de l’heure déjà chaude. Heurtal expliqua :

– C’est un peu étroit, mais fort gentiment aménagé. Puis la situation est parfaite. Les enfants sont tout le jour dans les pins, et respirent en même temps l’air salin.

Tugdual jeta un coup d’œil sur la petite fille blonde qui revenait vers eux, en tenant par la main son frère plus jeune.

– Elle a bonne mine, je trouve, cette enfant.

– Oui, déjà l'amélioration se fait sentir... Viens ici, Camille. Tu as trop couru, je le crains...

Sa forte main musculeuse tâta le cou, les joues de la petite fille.

– ... Va trouver M<sup>me</sup> Lhomme, pour qu'elle te change. Va, ma chérie.

Le regard de Tugdual s'attacha discrètement sur ce brun visage d'homme, énergique et froid à l'ordinaire, mais qui, en ce moment, s'émouvait de tendresse paternelle. Heurtal, s'en apercevant, dit avec un calme forcé :

– Vous pensez que ce n'est pas moi qui devrais m'occuper de cela ?... qu'une autre devrait être là...

Tugdual lui prit la main.

– Je ne voulais pas vous en parler...

– Je vous remercie de cette discrétion. Beaucoup ne l'ont pas... Deux ans, Meurzen, deux ans déjà que mes pauvres petits n'ont plus de mère, qu'elle les a quittés, la misérable.

Une lueur de haine passa dans le bleu vif des yeux.

Tugdual demanda :

– Où en êtes-vous ?

– Mais à la séparation, toujours. Je ne demanderai jamais autre chose. Comprenez-moi, Meurzen, je ne suis pas un croyant ; ce n'est donc pas chez moi une question d'obéissance et une interdiction de l'Église. Mais sur ce point-là, je me trouve d'accord avec elle, complètement. Le divorce est une loi de destruction sociale ; il désagrège la famille, il est le triomphe de l'individualisme, c'est-à-dire la ruine de la société. Cela, je le pense depuis des années. Eh bien, si je suis un honnête homme, je dois appliquer mes principes à moi-même, maintenant que le jour est venu. Après avoir déclaré indispensable à la dignité humaine l'union indissoluble, quelle que soit l'indignité de l'un des époux, je ne puis reprendre ma liberté. Car j'affirme que l'individu est dépendant de la société, et qu'il n'a pas le droit de jeter le trouble dans celle-ci, en multipliant les foyers à côté, en

discréditant le mariage, réduit à n'être plus qu'un contrat temporaire résiliable à la volonté d'un des conjoints.

Il s'interrompit un moment, et son regard pensif suivit la voile blanche d'une barque poussée par la forte brise d'ouest.

– ... Quand j'étais plus jeune, je disais aussi, comme les autres, que l'être humain a le droit de trancher le lien conjugal, dès qu'il y trouve souffrance ou désillusion. Mais depuis, j'ai réfléchi, et j'ai vu... Non, ce droit, nous ne l'avons pas, car la famille est indivisible, et nous lui sommes solidaires. Dans toute la plénitude de ma raison, et de ma liberté, je me suis uni à cette femme, que je n'aimais pas à la passion, mais que je croyais sérieuse et bonne, et pour laquelle j'ai été un mari fidèle. C'était fini, c'était pour la vie, tant que nous resterions vivants tous deux. Et rien, rien au monde ne pourrait faire que la vraie famille, ce ne soit plus nous : elle, moi, nos enfants. Les autres, les deux foyers que nous pourrions constituer, chacun de notre côté, seraient des rejets poussés sur le vieil arbre de la

race, dont ils aspireraient la sève, et qu'ils tueraient lentement. Le principe du divorce est séduisant, il paraît logique ; en pratique, il est destructeur et mène à l'anarchie morale.

Tandis qu'il parlait, Tugdual approuvait d'un signe de tête, d'un bref monosyllabe, ou même seulement par un regard sympathique attaché sur Heurtal. Quand celui-ci se tut, il dit :

– Vous savez que ce sont là mes idées. Mais je me souviens en effet que ce n'étaient pas les vôtres, à l'époque où nous nous sommes connus.

– Oui, oui, je vous le dis, j'étais jeune, je croyais qu'il ne pouvait pas exister de barrières morales pour ce que l'on appelle le droit à la vie. Et c'est la vie elle-même qui m'a instruit – la vie des autres, que j'ai pu étudier autour de moi, la vie du passé, avec ses leçons traditionnelles, et la vie de demain...

Sa main s'étendit vers la villa, où disparaissaient en ce moment les deux enfants.

– ... Leur mère existe toujours, indigne, c'est vrai... mais quand même leur mère. Il y a des

choses qu'on n'efface pas, qui nous suivent jusqu'à la tombe. Si je fais entrer une seconde épouse à mon foyer, rien ne pourra faire qu'il n'y ait en un coin du monde une autre femme qui s'est appelée M<sup>me</sup> Heurtal, qui a donné la vie à ces enfants, qui a sur eux un droit moral – celui que, fussions-nous criminels, nous conservons toujours sur les êtres nés de notre chair et de notre sang. Ainsi, en dépit de toutes les lois, nous restons liés par l'existence de nos enfants. Et c'est encore pourquoi je juge impossible, presque révoltante, l'idée d'un second mariage.

Il s'interrompit de nouveau. Son visage restait calme, sa voix nette et tranquille. Tugdual pensa : « Je voudrais savoir s'il a aimé, si sa résolution a été éprouvée. »

Les deux hommes se séparèrent avec cordialité. Tugdual remonta lentement vers le bastidou. Sa pensée restait toute occupée de René Heurtal. Ils s'étaient connus huit ans auparavant, à Rome, où tous deux venaient terminer leur formation artistique. Sérieux, travailleurs, de nature un peu fermée, ils s'étaient liés, non très

intimement, mais assez pour s'apprécier et s'estimer. Deux ans plus tard, Tugdual apprenait le mariage du jeune graveur. Il le revit plusieurs fois à Paris, fut présenté à sa femme, une brune aimable, d'intelligence alerte, qui semblait sérieuse, toute occupée de son foyer. Heurtal, dont le talent s'affirmait, réalisait déjà de beaux revenus. Il paraissait, sinon très heureux, du moins paisiblement satisfait. Ce fut pour Tugdual une vive et pénible surprise d'apprendre que la jeune M<sup>me</sup> Heurtal, après quatre années de mariage, avait abandonné son mari et ses enfants, dont le plus jeune, le petit Maurice, atteignait à peine un an.

Deux ans s'étaient écoulés depuis lors. En revoyant René Heurtal, l'hiver précédent, Meurzen ne lui avait pas dit un mot de ces événements pénibles, qu'il n'eût pas aimé, lui, à voir rappeler par un étranger. Aujourd'hui, Heurtal en avait parlé de lui-même. Peut-être savait-il que l'on faisait courir le bruit de son divorce, et voulait-il profiter de l'occasion pour le démentir catégoriquement.

« C'est une belle nature, probe et sensée », pensait Tugdual. « Mais il doit souffrir, car je l'ai deviné affectueux, sous sa froideur apparente. »

Il atteignit le bastidou, qui chauffait sa façade claire au soleil de midi. Josèphe, sur le seuil, l'attendait. Elle portait une robe de serge blanche, très bien faite. Ses cheveux, d'un doux châtain clair, étaient coiffés avec soin. Elle avait de jolis traits, un teint délicat, l'allure élégante. Cependant, elle manquait de charme. Et dans toute cette lumière vibrante, dans l'ardente beauté de l'heure ensoleillée, son visage n'avait pas un frémissement, le vert pâli de ses yeux restait froid, sans un reflet d'âme.

– Tu rentres tard, Tug.

– Oui. J'ai rencontré Heurtal. Il est à Juan-les-Pins, avec ses enfants.

– Il ne songe pas encore au divorce ?

– Mais non. Il ne l'admet pas.

– Je pensais qu'il l'admettrait pour lui.

– Non, car c'est un honnête homme qui ne transige pas avec ses principes. J'aime cette

nature. J'espère que nous nous verrons souvent...  
À propos, il m'a appris le nom de nos voisins, dont tu t'informais hier. C'est Calixte Sormagnes, le sculpteur, et sa petite-fille. Il m'a promis de me présenter.

Josèphe eut une légère moue dédaigneuse.

– Je n'aime pas les connaissances de villégiature. D'ailleurs, nous sommes venus ici pour trouver la tranquillité.

Il dit froidement :

– Personne ne vous forcera à nouer des relations avec les Sormagnes. Il ne s'agit, pour moi, que d'une visite d'artiste à artiste.

Il entra dans la maison, à la suite de sa sœur. La chaude clarté du jour s'étendait librement dans les pièces aux larges ouvertures. Et cependant, il parut à Tugdual qu'elle s'était amoindrie, qu'elle n'était plus qu'une lumière pâle, sans chaleur, comme le regard de M<sup>me</sup> Meurzen et de Josèphe.

### III

– Parlez-nous un peu, René, de ce jeune peintre breton dont vous nous annoncez la visite pour aujourd’hui ?

Heurtal eut son fugitif sourire des yeux, en répondant à cette question de M<sup>lle</sup> Sormagnes :

– Vous verrez là un être original, et fort intéressant, Dionysia. Il n’a rien d’un mondain, lui-même se qualifie – un peu trop sévèrement – de sauvage. Cependant, il charme, et il retient, un peu à la manière de son pays. Il est d’ailleurs fort distingué, très sérieux – et triste, affreusement triste.

Dionysia dit avec surprise :

– Pourquoi cela ?

– Je ne sais... Ou plutôt, j’ai seulement une intuition du motif de cette mélancolie persistante que je lui ai toujours connue. La question de race

mise à part – et elle n'est cependant pas négligeable, car elle explique le reste, peut-être – je crois que Meurzen souffre d'avoir vu le rêve idéal de son esprit méconnu, poursuivi, annihilé par l'influence tyrannique de sa mère et de sa sœur.

– Qu'appellez-vous le rêve idéal de son esprit ?

– Oh ! ma chère amie, si vous me demandez une définition, je suis perdu ! Vous savez que je m'embourbe toujours là-dedans.

Un sourire, doux et amusé, entrouvrit les lèvres d'un superbe dessin, se répandit dans les yeux aux profondes splendeurs d'eau tranquille, sur lesquels s'étendait l'ombre des longs cils bruns.

– Essayez. Votre Breton mélancolique m'intéresse par avance.

– Comme tous ceux qui souffrent. Vous avez un vrai cœur de femme, Dionysia... Eh bien, voici ce que je m'imagine, au sujet de Meurzen... Avez-vous vu quelque'une de ses œuvres ?

– Oui, sa Vierge au chardon, au dernier Salon.

Il a beaucoup de talent.

– C'est exact. Le dessin est admirable, la couleur, par la richesse des tons, rappelle celle des peintres lombards. Oui, il a un grand talent. Mais quand je considère un peu longuement une de ses toiles, j'ai l'impression qu'une lumière est là, tout près, qui tente d'arriver à ces visages, à ces yeux, pour les animer, et qui s'évanouit, se glace, avant d'y atteindre.

Dionysia, le coude appuyé à la balustrade de la terrasse, songea un moment, les yeux fixés sur le golfe dont le bleu lumineux fermait l'horizon.

– Ce que vous dites est très vrai, René. J'ai eu comme vous la sensation que ces œuvres étaient inachevées, parce qu'il y manquait l'âme, la vie. Mais quel rapport ceci a-t-il avec la tristesse de M. Meurzen ?

Heurtal se pencha pour ramasser un écheveau de soie que venait de laisser tomber une toute jeune fille brune qui brodait, assise près de Dionysia, en levant de temps à autre ses grands yeux souriants, intéressés, sur les causeurs.

– Un rapport qui n'est peut-être qu'imagination de ma part... Quand Meurzen était à Rome, en même temps que moi, sa mère et sa sœur s'y trouvaient aussi. Elles avaient loué un appartement pour toute la durée de son séjour. Il me présenta à elles. Je fus accueilli froidement. Quelques indices, plus tard, me firent supposer que ces dames étaient jalouses de leur influence sur leur fils et frère, et essayaient d'écarter tout ce qu'elles supposaient devoir y porter atteinte. Toujours, elles suivaient Meurzen dans ses déplacements, attentives, jusqu'à la minutie, pour toutes les questions matérielles, d'ailleurs douées d'une certaine somme d'intellectualité, discutant pertinemment sur l'art des différentes époques – et abominablement incompréhensives dès qu'il s'agissait de sentiment, d'idéal, de passion – même la passion prise dans son sens le plus haut, le plus chrétien. Elles n'avaient qu'un minimum d'âme, ce qui est indispensable pour former avec le corps une personnalité humaine. Comprenez-vous, Dionysia ?

– Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Et lui ?

– Lui, je l’ai vu frissonner en écoutant des motets de Palestrina, je l’ai vu rêver avec des yeux passionnés devant un paysage de lumière, devant un marbre d’où semblait s’échapper la vie. En un de ses rares moments de demi-expansion, il m’a dit : « Mon âme vibre jusqu’à la souffrance ». Et une autre fois, il a laissé échapper cette sorte d’aveu : « Ma mère et ma sœur ne me comprendront jamais ».

– Vous en concluez que l’influence de ces deux femmes paralyse chez lui l’inspiration ?

Il inclina affirmativement la tête.

– Oui, c’est à peu près cela. Jamais elles ne l’ont quitté. À Paris, en Italie, en Allemagne, elles étaient là. Et elles sont fières de lui jusqu’à mépriser ses plus illustres devanciers. Elles admirent ses œuvres avec une partialité effarante et ne souffrent pas un soupçon de critique. Elles lui font une atmosphère d’adulation froide et tyrannique, dans laquelle s’engourdit ce qui est peut-être du génie, – ce qui est en tout cas l’âme de son talent. Et toute cette vie intérieure que j’ai devinée chez lui se concentre, se tait, sans

pouvoir s'épancher même par le canal de son art, car – et c'est ici que je crois découvrir la grande souffrance de Meurzen – il est résulté pour lui de la présence continuelle, du tenace despotisme de sa mère sur sa vie physique et morale, une sorte d'envoûtement qui l'a mis dans l'impossibilité d'exprimer sa pensée, de donner aux figures dont il trace si admirablement les contours, dont il nuance avec délicatesse tous les détails, cette vie qu'il sent cependant, qu'il sent ardemment, qu'il tient pour ainsi dire entre ses mains – et qui lui échappe toujours. Et c'est un martyr pour lui. Et je m'imagine des scènes de désespoir tranquille, devant ces tableaux corrects dont on dira : « C'est très beau ». Je m'imagine cet homme, passionné d'un idéal superbe, tenté de détruire ces œuvres qui valent mieux que celles de beaucoup d'entre les plus illustres, mais qui ne sont pas les œuvres de son esprit, celles qu'il a rêvées. Et la mère, la sœur arrivent, elles disent : « C'est parfait ». Lui se tait toujours, il continue son labeur, il cherche la lumière qui le fuit...

Une voix claire s'éleva – celle de la jeune fille brune qui avait interrompu son ouvrage pour

écouter avec un intérêt croissant.

– Mais pourquoi cette vie commune ? Ne pourrait-il avoir une existence à part, voyager seul ? Je ne comprends pas cette servitude.

Dionysia approuva d'un signe de tête, en ajoutant :

– Tu as raison, Mylène, et j'allais faire cette même observation.

– Croyez-vous que je ne me sois pas posé aussi cette question ? Mais jusqu'ici, je n'ai pu la résoudre. Est-ce faiblesse de sa part ? Est-ce une exagération de respect filial ? Faut-il y voir aussi l'influence de la race, un peu fataliste, ou d'une éducation qui a déformé et amolli chez lui la volonté ? Je l'ignore... Mais je sais bien, par exemple, que cet homme n'est pas heureux.

Mylène secoua vivement la tête.

– C'est sa faute ! Moi, je ne me laisserais pas faire.

– Vous êtes très indépendante, mademoiselle ?

– Je déteste l'esclavage. Mais je suis dévouée à qui m'aime et me comprend.

Il la regarda, plus longuement qu'il n'avait fait jusqu'ici. Elle avait un petit visage d'un brun mat, sans beauté, et charmant cependant, car des yeux noirs, des lèvres d'un beau rouge vif y riaient sans cesse. Orpheline de mère, habitant Athènes avec son père, riche négociant hellène, elle était depuis quelques jours l'hôte de ses cousins Sormagnes qui l'avaient invitée à passer l'hiver chez eux. Heurtal ne la connaissait pas auparavant. Et, au premier moment, elle ne lui avait pas plu. Elle riait trop et se coiffait à la Botticelli, ce qu'il abhorrait. Aujourd'hui, il la regardait avec plus de sympathie. Elle venait d'avoir dans le regard une expression de fermeté ardente qui l'avait frappé. Et il remarquait aussi que les bandeaux trop lourds avaient fait place à une coiffure plus simple, s'harmonisant avec ce visage irrégulier, et découvrant de fort jolies petites oreilles au lobe rosé orné d'une perle.

« C'est l'influence de Dionysia qui s'exerce déjà sur elle », pensa-t-il.

Son regard se reporta sur M<sup>lle</sup> Sormagnes. Elle était assise dans un fauteuil de toile, tout près de

la balustrade de pierre grise sur laquelle serpentaient des plantes fleuries. Sa belle taille svelte se ployait un peu, dans une attitude d'élégance souple et naturelle. Le soleil, en se retirant, éclairait encore la matité fine de son visage aux lignes très pures, et le bleu profond de ses yeux qui semblaient, toujours, poursuivre quelque rêve très haut, et qui répandaient comme une lumière autour d'eux.

Tugdual la vit ainsi lorsqu'il apparut quelques minutes plus tard sur la terrasse de la maison du Sarrasin, introduit là par le domestique auquel il avait demandé M. Sormagnes.

Heurtal présenta son ami, que Dionysia accueillit avec la simplicité gracieuse qui lui était habituelle. Et elle l'invita à s'asseoir en attendant le retour de son grand-père, qui allait rentrer d'Antibes.

– Matin et soir, il fait une promenade. C'est, je crois, ce qui lui donne une si verte vieillesse. Très souvent, je l'accompagne, et nous revoyons tous les environs, bien connus depuis le temps que nous venons passer nos hivers ici. Mais on ne se

lasse jamais de la beauté, surtout quand elle est celle de son pays.

Tugdual demanda :

– Vous êtes Provençale, mademoiselle ?

– Oui, monsieur, du côté paternel. Et je suis née dans cette maison.

Le regard de Tugdual se leva vers la bâtisse rousse sur laquelle s’emmêlaient les durs cordons d’une glycine et ceux, souples et verts, des rosiers où quelques fleurs jetaient leur note vivante.

– J’aime beaucoup cette demeure. Elle donne l’impression d’une force, d’une tradition, comme notre vieille maison, en Cornouailles.

Dionysia demanda :

– En quel endroit ?

– À Trévazen, mademoiselle.

– Ah ! je connais ! Une curieuse petite ville ancienne, qui m’a tant intéressée ! J’ai aimé surtout l’église, et ce très beau calvaire, dans le cimetière.

– Notre maison est tout près de là, au bord du

petit canal. Elle est très vieille, très humide, et triste. Nous y passions l'hiver. Pendant l'été, nous habitons le manoir de Quélévan, à quelques lieues de là. Il est plus ancien encore, et entouré de bois. Des brumes s'élèvent sans cesse d'un marais voisin et traînent dans l'atmosphère. Il pleut souvent, très souvent à Quélévan. Mon père l'aimait à cause d'une tourelle remplie de vieux livres, où il passait ses journées en méditant de nouveaux poèmes.

– Et vous ?

– Moi, j'y trouvais les heures lourdes et j'avais hâte de revoir notre maison de Trévazen. Là, il n'y avait pas de brumes, il pleuvait moins, et je voyais les vieux murs fleuris du cimetière, j'entendais la sonnerie des cloches, je rêvais dans notre jardin dépouillé de ses feuilles, au bord du petit canal vert où le moindre rayon de lumière jette des éclairs d'or.

Il s'interrompt, en souriant.

– Pardon de vous conter ces impressions d'enfance, qui ne peuvent vous intéresser...

Il n'acheva pas, en rencontrant le regard attentif de Dionysia.

– Vous vous trompez, Monsieur. Nous nous intéressons toujours à ceux qui sont reçus sous notre toit, nous aimons à les mieux connaître, et à les voir en confiance parmi nous. En outre, j'ai visité votre pays, j'ai été prise un peu à son charme mélancolique, moi qui suis cependant, de par toute mon ascendance, une fille des pays de lumière. Ainsi, vous me ferez toujours plaisir lorsque vous voudrez bien rappeler devant moi les souvenirs de votre Bretagne.

Il la remercia, en pensant : « Comme ses yeux sont sincères et quelle pensée profonde s'y reflète ! »

Calixte Sormagnes apparut bientôt. Entre sa barbe et ses cheveux d'un blanc neigeux, un large visage ridé se montrait, d'un blanc mat un peu ivoiré par l'âge. Et dans toute cette blancheur brillait le bleu vif des yeux francs et doux, demeurés si jeunes dans cette superbe physionomie de vieillard.

M. Sormagnes était gai, affable, d'une

simplicité qui eût pu servir d'exemple à nombre de ses confrères nantis d'une moindre célébrité. Le salon où, chassés par la fraîcheur du couchant, ses hôtes et lui se réfugièrent, devint le centre d'une conversation animée au cours de laquelle résonnèrent souvent le rire éclatant de Mylène et celui de Dionysia, plus doux, léger et vibrant. Les jeunes filles servirent le thé. Par la fenêtre ouverte, les derniers reflets du jour entraient, éclairant la robe de Dionysia, qui avait la couleur du maïs mûr, et qui tombait en beaux plis souples autour de cette taille aux lignes harmonieuses. Le regard de Tugdual revenait sans cesse à M<sup>lle</sup> Sormagnes. Il cherchait la lumière de ses yeux, la douceur de son sourire. Dans le salon clair et sobrement élégant où se mourait le parfum des œillets et des narcisses, il ne voyait qu'elle, la figure de ses rêves – la figure insaisissable dont il n'avait jamais pu fixer sur la toile la beauté faite d'idéal et de vie, la beauté de vierge et de femme.

M. Sormagnes lui parla de ses tableaux, lui adressa des éloges sincères. Il remercia avec effort. Dionysia vit la souffrance éteindre la clarté

qui dorait parfois les yeux roux mélancoliques, quand le jeune homme s'animait un peu, ou qu'il la regardait. Involontairement, elle leur sourit avec une compassion douce. Et de nouveau, ils s'éclairèrent, si vite, si merveilleusement qu'elle en fut un peu éblouie.

Quand Tugdual prit congé de ses hôtes, Calixte Sormagnes l'engagea le plus cordialement du monde à revenir très souvent, en ajoutant qu'il trouverait toujours sa petite-fille et lui dès les premières annonces du déclin du jour. Dionysia appuya l'invitation, avec une amabilité discrète.

– Et il faudra nous amener mademoiselle votre sœur. Je serais très heureuse de la connaître.

Il dit avec embarras :

– Ma sœur est fort occupée par les soins que nécessite la santé de ma mère. Elle sera très certainement reconnaissante de votre gracieuse invitation, Mademoiselle, mais je crains qu'elle ne puisse en profiter.

Dionysia n'insista pas. En regardant quelques instants plus tard Tugdual s'éloigner en compagnie de René Heurtal, qui regagnait aussi son logis, elle songea : « Ces femmes, si elles sont telles que le croit René, vont l'empêcher de venir. Elles auront peur qu'il se dérobe à leur domination froide, jalouse, annihilante. Comment la supporte-t-il ? Cependant, sa bouche est énergique, son front volontaire. Cet homme ne doit pas être un faible. Il est seulement rêveur, concentré, comme ceux de sa race, il ne possède pas la faculté de s'extérioriser qui permet aux âmes méridionales de laisser échapper leur souffrance comme une source qui déborde. Lui, la cache, la médite, l'entretient. Et elle brise l'élan de son rêve d'artiste, sans qu'il veuille – ou qu'il puisse s'y soustraire. »

## IV

Entre plusieurs villas disponibles, Tugdual avait choisi le bastidou Saint-Jean à cause du petit atelier qui s'élevait au fond du jardin. Il était propre et clair, donnant par derrière sur un sentier qui le séparait d'une plantation d'orangers en gradins, sur laquelle la lumière se répandait de l'aube au couchant. Le jeune homme y avait installé ses chevalets et ses toiles, ainsi que des sièges de rotin et un grand fauteuil de toile où il aimait à s'étendre quand, las de chercher l'inspiration fuyante, il laissait palette et pinceaux, dans un accès de découragement tranquille, et retournait contre le mur la figure sur laquelle il ne parvenait pas à répandre la vie. Ses livres préférés étaient là aussi : Homère, Virgile, Dante, Racine, et des œuvres modernes de haute pensée et de pure forme littéraire, dans lesquelles il poursuivait l'insaisissable reflet.

Il aimait cette claire retraite où la lumière entrait sans obstacle, avec les parfums du jardin et de la campagne méridionale. Mais là, comme partout, comme toujours, elles étaient sans cesse, la mère, la sœur, s'imposant avec une paisible inconscience, jetant leurs sentences d'admiration sans appel, montant la garde près de cette âme d'homme qu'elles sentaient instinctivement très loin de la leur, et que leur orgueilleux égoïsme voulait retenir prisonnière.

Une après-midi – quinze jours après la première visite de Tugdual à la maison du Sarrasin – Josèphe entra dans l'atelier où son frère travaillait. Elle s'avança de son pas lent et silencieux vers la toile sur laquelle s'esquissait une figure de femme. Pendant un instant, elle la considéra. Puis elle demanda :

– C'est ta Madone ?

Il répondit brièvement, sans s'interrompre :

– Oui.

– Elle a de beaux traits. J'ai dans l'idée que ce sera ton chef-d'œuvre, Tug.

Aucune réplique ne vint. La main nerveuse et brune continuait de tracer les contours du visage, presque terminé déjà. Dans la clarté qui l'entourait, le profil de Tugdual se dessinait nettement, en arêtes un peu dures, avec les cils frémissants au bord de la paupière, et la bouche, forte, dédaigneuse, un peu amère, qu'une moustache châtaine ombrageait.

Josèphe reprit :

– Je venais te demander de m'accompagner à Cannes, où j'ai quelques emplettes à faire.

Il répondit, sans tourner la tête :

– Je regrette de te dire que c'est impossible pour moi, aujourd'hui. J'ai promis à M. Sormagnes de me rendre chez lui.

– Encore !

Cette fois, il se détourna et attacha son regard sur la physionomie contrariée de sa sœur.

– Certainement, encore. Ce sont de charmants voisins, qui veulent bien être très aimables pour moi sans tenir compte de l'impolitesse avec laquelle tu agis à leur égard. Car c'est de

l'impolitesse, Josèphe. Il était d'élémentaire convenance que tu allasses rendre visite à M<sup>lle</sup> Sormagnes, après l'invite gracieuse que je t'ai rapportée. Mais je te connais si bien que je t'ai excusée aussitôt près d'elle, le mieux que j'ai pu, en prétextant la santé de ma mère.

La bouche de Josèphe eut un pli de dédain.

– Tu as bien fait. Ma mère et moi avons toujours refusé de fréquenter ces milieux d'artistes, dont tu n'as jamais subi l'influence, grâce à nous.

Il dit avec une sourde ironie :

– En effet, les Sormagnes ne sont pas les relations qu'il te faut. D'ailleurs, tu te suffis à toi-même. Tant mieux pour toi. Mais ne prétends pas que je t'imité.

Il se remit au travail. Pendant un instant Josèphe demeura là, les lèvres pincées, visiblement très vexée. Puis elle sortit silencieusement. Sans se presser, les yeux songeurs, elle gagna le salon où sa mère travaillait à une broderie. Elle s'assit près d'elle

en disant :

– Tugdual refuse de m’accompagner, parce qu’il est invité chez les Sormagnes.

Le même mot prononcé tout à l’heure par Josèphe s’échappa des lèvres de M<sup>me</sup> Meurzen :

– Encore !

– Oui, n’est-ce pas ? En quinze jours, c’est la quatrième fois. Il y était avant-hier, car je l’ai vu se diriger par là. Qu’y va-t-il faire ? Quelque chose l’attire dans cette maison. Si nous l’interrogeons, il dira que c’est le vieux sculpteur, sur le compte duquel seul, il s’est étendu un peu longuement, quand nous lui avons parlé de sa première visite. Mais il y a deux jeunes filles. Et il en a très peu parlé.

Le visage pâle et creusé de M<sup>me</sup> Meurzen tressaillit d’inquiétude. Le tulle brodé, sur lequel se dessinaient de grands lis raides, glissa de ses genoux.

– Oui, j’y ai pensé aussi. Tâche de les apercevoir, Josèphe pour te rendre compte de ce qu’elles sont. Et s’il le faut, nous quitterons ce

pays. Je trouverai un prétexte... Mais avant tout, nous devons empêcher que ces filles d'artiste nous prennent Tugdual.

\*

Lui, d'un pas alerte et nerveux, s'en allait vers la maison du Sarrasin, dans la clarté pâissante de la fin du jour. Il se disait : « Je vais la voir... Je vais voir ses yeux ». Pour la première fois, il sentait frémir sa jeunesse, et il découvrait l'ardeur de son cœur. Parfois, un visage de femme, un regard, un sourire l'avaient attiré, mais jamais retenu. Le rêve caché sous la tristesse lointaine de son regard le maintenait dans les régions idéales. Il n'avait pas eu à en descendre quand Dionysia lui était apparue, car elle était la figure même de ce rêve. Et il allait vers elle avec une joie tremblante, avide de revoir ces yeux de splendeur lumineuse où se répandait la pure beauté d'une âme, avide d'entendre sa voix aux chaudes intonations, d'admirer ses attitudes harmonieuses de superbe statue vivante, la grâce de sa

démarche, de ses mouvements, l'élégance discrète et très personnelle de ses toilettes – tout, enfin, tout ce qui était elle, sa beauté, sa vie, son âme.

Car il l'aimait. Il l'avait aimée avant de la connaître, quand elle n'était que l'image de son rêve. Il l'aimait maintenant dans la réalité, avec la même ferveur, la même passion grave et silencieuse. Il ne se demandait pas encore où il allait ainsi, quel serait l'aboutissement de ce songe d'amour. Non, il jouissait de l'heure présente, de la joie toute pure, de cette clarté inattendue se levant sur la mélancolie de son âme. Et il allait à Dionysia comme à la vie.

Quand il eut franchi la grille de l'entrée principale, quand il eut traversé le petit bois d'orangers sur lequel s'éteignaient les derniers reflets du couchant, il la vit sur la terrasse, enveloppée dans un long manteau de laine blanche et s'apprêtant à rentrer. Elle lui adressa un salut discret, un sourire. Quand il fut près d'elle, sa main fine s'offrit à lui. Il se retint de la baiser, comme le faisait Heurtal. Lui n'était

encore, pour M<sup>lle</sup> Sormagnes, qu'une connaissance de très fraîche date. Cependant, il savait que déjà il était sympathique. Dionysia avait eu occasion de le lui faire discrètement comprendre. Et aujourd'hui, elle dit gaiement :

– Vous allez me tenir compagnie pendant un moment, monsieur. Grand-père écrit des lettres pressées, ma cousine joue dans sa chambre avec les petits Heurtal, et René n'arrivera pas avant cinq heures, car il a dû se rendre à Nice pour affaires.

Elle le précéda dans le salon. Quand elle eut enlevé son manteau, il vit qu'elle était vêtue de blanc. Elle s'assit, et lui désigna un siège près d'elle, en demandant :

– Madame votre mère ressent-elle déjà quelque bien de son séjour ici ?

– Oui, un peu, je vous remercie, mademoiselle.

– Tant mieux !... Et vous, monsieur, notre Provence vous inspire-t-elle ? À quoi travaillez-vous en ce moment ?

Jusqu'ici, elle n'avait pas abordé ce sujet avec lui. À sa seconde visite, elle s'était contentée de faire une allusion rapide à la Vierge au chardon exposée au dernier Salon. La physionomie de Tugdual s'assombrit, son regard changea, se durcit un peu. Il répondit brièvement :

– J'ai commencé une Madone aux fleurs. Mais je doute que je la continue.

– Pourquoi ?

– Parce que je sens qu'elle sera, plus encore que les autres, inférieure à mon rêve.

Et, emporté par un subit besoin d'expansion, lui, le silencieux, devant ce doux et profond regard de femme, il ajouta avec une tristesse âpre :

– Mon rêve ! Jamais je n'y atteindrai !... Jamais ! Il me fuit sans cesse, comprenez-vous ? Quand je crois le saisir, le fixer sur la toile, il m'échappe. Et c'est ma vie depuis des années... Et je fais ces figures sans âme que des Américains m'achètent parce qu'elles sont d'un métier impeccable et d'un beau coloris. On dit :

« Meurzen ?... Il a un très grand talent ». Personne ne voit les merveilleuses figures idéales qui planent au-dessus de celles-là, personne ne comprend que ces œuvres ne sont pas les filles de mon âme, et qu'il existe un autre Meurzen...

Il s'interrompt, stupéfait et gêné d'avoir laissé cette confidence s'échapper de ses lèvres, pour la première fois.

Dionysia se pencha, appuya son bras à la petite table ronde à dessus de marbre qui la séparait de Tugdual. Il vit son regard s'adoucir encore, devenir plus profond.

– Si, Heurtal l'a compris, et moi... Cet autre Meurzen, nous savons qu'il existe. Il faut que tous le voient aussi, comme nous.

Il tressaillit, et la regarda avec une joie incrédule.

– Vous croyez ?... Vous ?... Oh !  
Mademoiselle !

Un peu de rose s'étendit sur le teint mat de Dionysia. Car les yeux calmes, les yeux mélancoliques brûlaient de reconnaissance

éperdue.

– ... Si vous saviez combien il m'est doux de penser qu'un être au monde... que deux êtres me croient capable d'autre chose !... qu'ils ne voient pas en moi seulement le peintre de ces figures froides, mais soupçonnent l'autre... celui que je pourrais être... que je puis être...

Le rude visage d'homme frémissait. Les mains longues et fines, les belles mains d'artiste se croisaient nerveusement, au bord de la table ronde vers laquelle, en parlant, se penchait Tugdual.

Dionysia demanda, d'une voix que l'émotion assourdisait :

– Pourquoi ne le seriez-vous pas ?

Pendant quelques secondes, ils se turent tous deux. Ainsi penchés, ils étaient tout près l'un de l'autre, et leurs regards se pénétraient, sans gêne, car des pensées graves les dominaient en cette minute. Tugdual luttait intérieurement, hésitait... Il dit enfin :

– Écoutez, je vais tout vous expliquer... Mais

n'en parlez jamais à personne, pas même à Heurtal...

Elle se redressa d'un mouvement léger, se recula un peu en disant avec une douceur fière :

– Je crains de vous avoir adressé une question indiscreète. Mais n'y répondez pas, je vous en prie. Je n'en serai pas froissée.

Les mains de Tugdual s'étendirent, dans un geste de supplication.

– Comme vous vous méprenez ! Je souhaite, au contraire, vous confier le tourment de ma vie, car je sens votre sympathie si chaude, si vraie. Mais vous comprendrez que je ne puisse le faire connaître à tous, par discrétion filiale, et aussi parce que je suis de ceux qui aiment cacher jalousement leur souffrance. Cependant, à certaines heures, j'éprouve comme un désir d'expansion, que je refoule généralement parce que je ne vois pas autour de moi l'âme capable de recueillir et de garder ma triste confiance.

Elle se pencha de nouveau, en appuyant ses bras sur le marbre rose. Il vit tout près de lui ses

grands yeux graves, éclairés de douceur et de loyauté.

– Je vous remercie de votre confiance. À personne au monde, je ne répéterai ce que vous voudrez bien me dire.

La clarté du couchant s'éloignait, se perdait dans un horizon rose. Elle avait quitté le grand salon aux murs clairs, la terrasse grise et sa balustrade fleurie ; maintenant, elle traînait encore en pâles reflets sur les orangers et les palmiers, et, tout au loin, elle nuançait d'un rose d'aurore le bleu argenté de la mer. La fraîcheur du soir entraît dans le salon, avec le parfum des eucalyptus. Aucun des deux jeunes gens ne la sentait. Dionysia écoutait, Tugdual parlait, d'une voix lente qui s'assourdissait parfois...

– ... Mon père, vous le savez, était un barde réputé dans notre pays de Bretagne. Il était bon, rêveur et faible. Déjà homme mûr, il épousa une jeune fille de vieille souche noble, jolie et sans fortune. Il l'aima beaucoup et se laissa dominer par elle. Cinq ans après la naissance de ma sœur Josèphe, je vins au monde. Ma mère, seule,

s'occupa de mon éducation. Je fus élevé au logis, on me donna un précepteur, et jamais je n'eus d'amis, ni même de camarades. Jusqu'à seize ans, je ne connus d'autre horizon que Trézaven, de novembre à juillet, et de juillet à novembre ce triste manoir de Quélévan dont je vous ai parlé. Ma mère l'aimait avec une sorte de partialité intraitable, parce qu'il avait été la demeure patrimoniale des Rosvandaël, dont elle est la dernière descendante. Elle n'aurait jamais voulu que l'on parlât de séjourner ailleurs pendant l'été. Et tous les beaux jours s'écoulaient là pour nous, dans l'atmosphère humide, dans le jour gris à peine troué de quelques reflets de lumière. Pourtant, ce fut à Quélévan que se révéla ma vocation artistique. Je vous ai dit que mon père passait ses journées dans une tourelle remplie de vieux livres. J'allais l'y retrouver souvent, car il était très bon, très tendre pour moi, pauvre cher père. Je fouillais partout, ne laissant aucun recoin inexploré. Ce fut ainsi qu'un jour je découvris un album contenant d'anciennes gravures, reproductions des principaux chefs-d'œuvre de la peinture, depuis les primitifs jusqu'au dix-

septième siècle. Ce fut une révélation pour moi. Dès lors, l'album ne me quitta plus. Je l'emportais dans les bois, je m'étendais sur l'herbe et je contemplais pendant des heures les Vierges de Fra Angelico, les Vierges de Raphaël, les petites Vierges si tendrement mystiques des Primitifs. Car mon âme profondément religieuse – elle l'est restée toujours – cherchait avant tout le reflet du divin, dans ces œuvres humaines. Et je rêvais, moi aussi, de trouver une figure idéale, d'y concentrer le beau songe qui me hantait l'esprit, depuis que je connaissais les gravures du vieil album.

« Je demandai à mon père de m'apprendre le dessin. Il le fit volontiers, et je montrai des dispositions si rares qu'à notre retour à Trézavenon me fit prendre des leçons avec le cousin du recteur de notre paroisse, artiste de talent réfugié dans notre petite ville à la suite de grands malheurs. J'avais alors quatorze ans. Mes progrès furent rapides. Ma mère les voyait sans enthousiasme. Elle détestait les artistes. Cependant, comme mon professeur déclarait trouver en moi l'étoffe d'un grand peintre, elle

réservait son jugement.

Tugdual s'interrompit, respira longuement et ajouta :

– Ma mère a beaucoup d'amour-propre.

Un pli d'amertume se forma au coin de sa lèvre, pendant un instant. Il laissa passer un court silence et continua :

– Je venais d'avoir seize ans lorsque mon père tomba malade. C'était à Quélévan. Son état s'aggrava rapidement. Une nuit, ma sœur vint me réveiller en me disant qu'il se mourait. Je courus à sa chambre. Quel changement en quelques heures ! Oui, c'était bien la fin. Mais il avait encore toute sa connaissance. Il me prit la main, me fit pencher vers lui et me dit de sa voix qui faiblissait :

« – Promets-moi que tu conserveras ta mère toujours près de toi. Ainsi, je mourrai tranquille, sachant qu'elle ne te quittera jamais.

« Qu'auriez-vous fait à ma place, mademoiselle, devant ce regard de mourant qui m'ordonnait et me suppliait à la fois ? Mon père

était ma seule affection. D'ailleurs, mon intelligence inexpérimentée n'envisageait pas les conséquences de la promesse demandée. Je ne la fis cependant qu'après une longue hésitation, pendant laquelle je voyais l'angoisse contracter le visage blême de ce pauvre père.

Tugdual s'interrompit encore. Ses yeux se voilaient d'une ombre douloureuse. Il murmura :

– Plus tard, j'ai compris que l'idée de cette demande lui avait été suggérée. Ma mère craignait que, jeune homme, je n'échappasse à son influence. Et elle voulait me garder. Elle m'aime, jalousement, tyranniquement ; elle voudrait que toutes ses idées, et ses antipathies, et ses goûts fussent les miens ; elle déteste tout ce qui m'est personnel : opinions, sentiments, amitiés. Mon art, que j'aurais pu croire bien à moi, elle l'a fait sien, en quelque sorte. Sous son influence constante, la flamme qui brûlait en moi s'est éteinte, et j'ai peint de beaux visages froids comme le sien, comme celui de ma sœur, qui est un autre elle-même, et qui ne se marie pas pour que toute la fortune des Meurzen me revienne.

Voyez, voyez donc comme on m'aime, et quel ingrat je suis !

Sa voix, restée basse, devenait un peu rauque. Dans son regard, une lueur d'ironie triste passa. Dionysia l'écoutait sans un mouvement, mais son visage frémissait d'émotion, et ses yeux disaient : « Je comprends... Je vous plains ».

– ... Toutes deux m'ont suivi partout : à Paris, où après la mort de mon père j'allai étudier dans l'atelier de Maruols ; à Rome, à Florence, en Allemagne. J'essayai d'avoir des amis ; mais elles les froissaient, les éloignaient de moi. Et je ne savais pas les retenir, car je suis triste et fermé. Ils disaient : « Meurzen est un sauvage. » Et personne ne comprenait la vérité.

– Si, Heurtal l'a comprise.

– Il ne me l'a jamais dit. C'est un discret. Nous avons, très vite, été sympathiques l'un à l'autre. Mais il déplaisait à ma mère, et elle le lui fit sentir. Alors il se retira, comme les autres. Et je retrouvai ma solitude morale. Je continuai de peindre mes Vierges sans âme, mes saints aux yeux glacés. Ma mère se chargeait de les vendre.

Elle les admirait tant !

Il eut une sorte de rire qui ressemblait à un sanglot étouffé.

– ... On me les paye bien, et j'ai un nom. C'est l'important pour elle... Et elle ne se doute pas de tout ce qui bouillonne en moi, de tout ce que je voudrais exprimer... Comment le pourrait-elle ? Nous n'avons pas une idée, pas un sentiment de commun. Elle froisse en moi toutes les fibres de l'âme, elle pétrifie ma vie intérieure. Sur mon travail, sur ma pensée, elle étend une mainmise despotique, qui annihile mon existence. Tenez, j'ai toujours l'impression de me trouver dans une atmosphère semblable à celle-ci, glacée, claire, annonçant la nuit, et dans laquelle je frissonne de froid, de solitude, de souffrance...

Sa main s'étendit un instant vers le dehors, puis retomba sur le marbre.

Dionysia demanda d'une voix que l'émotion changeait un peu :

– Et vous ne pouvez pas échapper ?...

– Non, puisque j'ai promis. Oh ! je sais bien

que d'autres feraient bon marché de cette promesse-là ! Mais moi, je ne puis pas. Si j'y manquais, je verrais toujours le pauvre visage blême de mon père, ses yeux qui me suppliaient. Je ne pourrais pas vivre ainsi. Et d'ailleurs, elles me rejoindraient partout où j'irais. J'ai essayé, parfois. Je laissais un mot, sans donner d'adresse, et je partais, je m'installais dans un coin tranquille, dans une petite ville. Je ne sais comment, elles arrivaient à me retrouver. Et c'étaient des reproches... Un jour, je me réfugiai dans un couvent de Franciscains, un pauvre couvent caché dans une vallée de l'Ombrie. Là, je restai huit jours. Je fis le visage de ma Vierge au chardon. Jamais je n'avais senti mon rêve plus proche. Cette fois, je le tenais, j'allais le faire vivre sur cette toile, dans cette figure aux purs contours. Les yeux allaient apparaître, tout pénétrés de lumière, doux et graves, abaissés vers l'Enfant divin et l'adorant dans une extase d'amour... Et quand ils furent là, ces yeux, sur cette toile, je vis qu'ils étaient sans lumière, et qu'ils n'adoraient pas.

Maintenant, Dionysia appuyait ses coudes au

marbre de la petite table et soutenait son menton de ses deux mains jointes. Elle regardait Tugdual avec une émotion intense, qui faisait étinceler le bleu profond de ses yeux dans l'ombre lentement répandue à travers la pièce par le crépuscule.

Tugdual demanda :

– N'est-ce pas vrai ? Dites-le moi franchement, mademoiselle ?

Elle inclina la tête :

– C'est vrai. Elle a un visage admirable de modelé, de couleur, mais elle ne vit pas. Cependant, vous étiez seul, dans ce couvent, soustrait à l'influence qui vous déprime ?

– Croyez-vous que l'on échappe ainsi à une dépendance morale qui date de la première enfance ? Songez que je n'ai jamais quitté ma mère, qu'elle seule a voulu façonner mon esprit à sa ressemblance. Comment n'y a-t-elle pas réussi ? Il faut penser que tout, en moi, s'y opposait, que des forces toutes-puissantes se dressaient, en mon âme d'enfant, contre ses exemples et ses leçons. Je suis un sensible et un

mystique. Cela, elle ne l'a jamais compris. Elle ne peut pas le comprendre, puisque sa nature est à l'autre pôle. Mais elle n'en souffre pas, elle. Tandis que moi...

Ses épaules robustes frissonnèrent. Sous l'ombre des paupières mates un peu baissées, Dionysia vit surgir, dans ce regard d'homme, un reflet des longs jours mélancoliques et douloureux. Elle dit à mi-voix, d'un ton où elle fit passer toute son ardente pitié :

– Oh ! monsieur, que je vous plains !

Il murmura :

– Merci... Je n'aurais peut-être pas dû vous dire cela, à cause de ma mère. Mais j'avais soif de m'épancher, ce soir, et de vous apprendre pourquoi je ne resterai toujours que « le beau talent » qui vous paraît insuffisant. Une seule fois, je me suis confié ainsi, avant aujourd'hui : c'était à un vieux prêtre que j'ai connu à Rome. Il m'a compris comme vous, et il m'a dit : « Ne cessez jamais de demander à Dieu l'inspiration qui vous échappe. Demandez, demandez, et il vous sera donné un jour. » Et je demande... je

demande avec ardeur, avec foi... et je suis toujours le même, impuissant, pétrifié, avec tout ce feu qui me brûle le cœur et l'esprit, ce feu que je voudrais jeter sur mes toiles pour en animer les figures, pour leur donner la vie...

Dionysia joignit les mains.

– Oh ! oui, il a raison, ce prêtre ! Ne cessez jamais de demander, cherchez toujours. Et vous verrez que les ombres s'écarteront.

Il secoua la tête.

– Non, je n'espère plus. Je suis las de poursuivre ce songe irréalisable. Après cette Madone, qui sera un froid et paisible visage de femme, comme les autres, je jetterai mes pinceaux, je brûlerai mes toiles. À quoi bon ajouter, au patrimoine artistique de l'humanité, des œuvres médiocres ? Je n'aurais même pas l'excuse du besoin, puisque j'ai de quoi vivre largement. Et d'ailleurs, je ne puis plus supporter le martyre de cette impuissance à rendre ma vision intérieure.

– Attendez encore... attendez. La lumière

viendra...

Elle le regardait avec une compassion profonde. La vie pure et ardente d'une âme très haute se répandait sur ce beau visage de femme. Tugdual eut un long frémissement, et la tristesse de ses yeux s'éclaira d'un rayon d'espoir merveilleux. Il murmura :

– Si vous vouliez... si vous vouliez...

Le regard de Dionysia demanda : « Quoi donc ? »

Tugdual dit d'une voix basse, dont il comprimait avec peine l'émotion :

– J'avais rêvé de peindre la Béatrice de Dante, telle qu'elle apparut au poète à l'entrée du Paradis. Toujours, je reculais, sachant d'avance que mon œuvre ne serait qu'un misérable reflet de la beauté idéale qui hante mon esprit. Mais à l'instant, mademoiselle, je viens de découvrir en vous le modèle inspirateur. Oui, vous avez eu le regard que je donnais en pensée à Béatrice. Et j'ose vous demander, comme un pauvre demande le pain nécessaire à sa vie, si vous me permettez

de donner – d’essayer de donner vos traits, vos yeux, votre âme, à celle qui fut l’inspiratrice d’un chef-d’œuvre.

Il la suppliait, de la voix et du regard. Et il ajouta :

– C’est mon dernier espoir, comprenez-vous ? Après cela, si je ne réussis pas, ce sera fini.

Elle resta silencieuse, un court instant. Ses yeux réfléchissaient, hésitaient. Ils étaient émus, graves, très doux. Elle dit enfin :

– Je veux bien poser pour votre Béatrice, monsieur, si mon grand-père y consent. Et je sais que, cette fois, vous réussirez.

– Oh ! Mademoiselle !

Il ne put dire que ce mot. Mais, accentué par le regard, il contenait toute sa reconnaissance, tout son espoir d’artiste, et un peu de son admiration d’homme, échappée malgré lui à la réserve respectueuse qui lui était habituelle.

Le visage de Dionysia se couvrit de rose léger. Ses cils battirent un instant, voilèrent ses yeux qui se baissaient. Il y eut un long silence, pendant

lequel on n'entendit plus que le bruit régulier et doux d'un balancier de pendule, et le craquement d'un meuble, dans un angle déjà obscur. Puis Tugdual reprit, d'une voix dont il cherchait à modérer le frémissement :

– Je ne sais comment vous dire, mademoiselle...

Elle l'interrompit, d'un geste doux de la main.

– Laissons cette question, monsieur, je vous en prie. La petite-fille de Calixte Sormagnes sera très heureuse si elle peut aider une âme d'artiste à trouver sa voie, à échapper à une souffrance dont elle comprend toute la profondeur. Il fallait ces considérations, je vous l'avoue, pour me décider à vous répondre affirmativement, car jusqu'ici je n'ai jamais posé que pour les œuvres de mon grand-père.

En parlant, elle redressait son buste penché. Un peu de froideur nuançait la douceur du ton et la grâce émue de la physionomie. Tugdual la sentit, avec cette sensibilité à fleur de peau des natures concentrées et tendres qui les fait vibrer si douloureusement, et souffrir plus que les autres,

dans le silence. Il pensa: « Je lui ai déplu. » Et une grande ombre tomba sur sa joie faite d'espoir, de reconnaissance, et des premiers frémissements de l'amour.

Calixte Sormagnes entra à ce moment. Toujours cordial et bon, il serra les deux mains du jeune homme en demandant :

– Eh bien, travaillons-nous, mon ami ?

– Peu et mal, cher maître.

– Vous faites le modeste.

– Non pas. Je suis sincère. Demandez à mademoiselle.

Dionysia inclina affirmativement la tête, en souriant. Elle se tenait debout près de son grand-père. D'un geste lent et doux, elle glissa son bras sous celui du vieillard, en se penchant un peu.

– Cher grand-père, M. Meurzen vient de me demander quelque chose, que je lui ai accordé sous réserve de votre autorisation.

– Quoi donc, ma fille ?

Il la regardait avec des yeux tendres, de ces

yeux d'aïeul si bons qui admirent toujours un peu les jeunes êtres en qui se concentrent toutes les affections enlevées par la mort.

– Il veut peindre une Béatrice, et souhaite que je lui serve de modèle.

Le vieillard rit gaiement.

– Eh ! mais, vous choisissez bien, Meurzen ! Je ne refuse pas, du moment où il plaît à Dionysia d'accepter. Mais, par exemple, avec ce modèle-là, il faudra que vous nous fassiez un chef-d'œuvre !

Tugdual dit d'une voix grave, un peu tremblante :

– Si mon tableau n'est pas tel, je vous affirme que je le jetterai moi-même au feu.

M. Sormagnes lui frappa sur l'épaule, en riant.

– Voilà une bonne résolution, jeune homme... Eh bien, où ferons-nous les séances de pose ? Chez vous ?

Tugdual dit avec embarras :

– Ce serait difficile. Mon atelier est petit, mal

installé...

Dionysia interrompit vivement :

– Vous seriez bien dans celui de grand-père. Il y a place pour vous. Et vous pourriez y venir à toute heure du jour, sans crainte de déranger personne, car il est indépendant de la maison. En outre, vous y arriveriez en quelques minutes par l'entrée donnant sur le sentier, près de la pépinière.

M. Sormagnes approuva :

– Mais oui, c'est une bonne combinaison. Vous convient-elle, mon cher Meurzen ?

– Tout à fait, monsieur. Et je vous suis infiniment reconnaissant...

– Bah ! bah ! laissons cela ! Je suis heureux de faire plaisir à un ami de René Heurtal. Et d'ailleurs, vous m'êtes sympathique... Dionysia, si tu demandais les lampes, ma chère enfant ?

Tugdual suivit du regard la jeune fille, tandis qu'elle traversait le salon, toute blanche dans la pénombre. Elle avait une allure tranquille, harmonieuse, qui répondait à la pure clarté de son

âme. Quand elle se détourna, après avoir sonné, il revit la lumière de ses yeux, et il pensa avec un frisson de joie mêlée d'angoisse : « Il me semble que je dois réussir, avec elle... Sans cela, c'est la fin, c'est la fin. »

Mylène entra avec les enfants de René Heurtal, qui avaient passé l'après-midi à la maison du Sarrasin, ainsi qu'il leur arrivait fréquemment. Les deux cousines se chargeaient de les distraire, de les occuper. Mylène préférait Maurice, petit être remuant et babillard auquel la jeune fille racontait d'interminables histoires en riant d'aussi bon cœur que lui. Quand René arriva, un peu plus tard, il vit son fils entre les bras de Mylène, et la blonde petite Camille sur les genoux de Dionysia. Son regard fut pris au passage par les yeux noirs si gais, qui le cherchaient. Assis près de la jeune Grecque, Heurtal l'écouta rire avec un plaisir qui détendait son être moral fatigué. Plus loin, Tugdual, silencieux, regardait Dionysia penchée sur l'enfant avec des yeux de grave tendresse, de compassion presque maternelle. Et il songeait : « Celle-là, ce sera la femme, la mère. Tous les

devoirs lui seront sacrés, tous lui seront doux.  
Bienheureux celui à qui elle donnera sa vie. »

## V

L'atelier de Calixte Sormagnes communiquait à la vieille maison par une galerie vitrée transformée en une sorte de serre. Il était très vaste, très simple, orné seulement de quelques œuvres du vieil artiste et de vases étrusques toujours garnis de fleurs par Dyonisia. Un velum de soie jaune pâle et des rideaux semblables permettaient d'atténuer à volonté la lumière, parfois si vive aux heures du plein soleil. Deux statues, l'une encore informe, l'autre montrant nettement les contours d'un corps d'adolescent, occupaient en ce moment la pensée et les doigts du sculpteur. Elles se dressaient dans le fond de l'atelier, près de quelques œuvres achevées. Car Sormagnes travaillait surtout dans sa chère maison du Sarrasin, qui l'inspirait mieux que tout, assurait-il.

Ce fut là que Tugdual vint dresser son

chevalet, le lendemain. Ce fut là qu'il esquissa les premiers traits du beau visage pensif et doux. Sa main tremblait. Il n'avancait guère, ce jour-là et les suivants. Mylène, qui travaillait près de sa cousine, le gênait par ses éclats de gaieté, par ses observations amusantes dont il s'impatientait intérieurement. Le quatrième jour, il effaça tout, avec une sorte de fureur concentrée. Dionysia demanda :

– Ce n'était pas cela ?

Elle se penchait vers lui, avec ce sourire qu'elle avait souvent, qui se dessinait à peine sur ses lèvres et semblait se réfugier tout entier dans les yeux. Il répondit d'une voix assourdie :

– Non, non ! Ah ! vous verrez que je ne pourrai pas !

Elle dit fermement :

– Si, vous pourrez. Vous allez recommencer, n'est-ce pas ? J'ai compris que Mylène vous gênait, et je lui ai donné de l'occupation ailleurs. Elle est très gentille, mais un peu trop distrayante. Maintenant, vous serez bien tranquille. Car

grand-père sait par expérience combien une atmosphère calme est nécessaire au véritable artiste, quand il reproduit l'œuvre conçue en son esprit.

Tugdual recommença. Dans le grand atelier silencieux où le vieux sculpteur modelait les formes de son Endymion, le visage de Dionysia s'esquissa de nouveau sur la toile. Tugdual ne se hâtait pas. La jeune fille lui avait dit :

« Ne craignez pas de m'impatienter. Je suis habituée à poser, et je veux que vous ayez tous vos moyens. Nous causerons, pour passer le temps. »

Ils causaient en effet. Tugdual parlait de la Bretagne, de Trézaven, que Dionysia connaissait. Avec lui, elle revoyait l'église un peu lourde, toute noire de la poussière et de l'humidité des siècles, et son clocher en pointe dont la pierre ajourée s'élançait légèrement vers le ciel ; elle passait le long des nefs, dans l'ombre silencieuse des voûtes, des piliers épais, des petites chapelles humides où s'effaçaient les dernières couleurs des peintures et l'or terni des boiseries ; elle

longeait les rues étroites, dont les étages se rejoignaient, et le petit canal mélancolique sur lequel penchaient des arbres tristes et stagnaient de vieilles barques hors d'usage. Puis il la conduisait dans la maison aux grandes pièces fraîches, obscures, toujours humides, même aux heures de soleil. Car la lumière y atteignait difficilement, à travers le feuillage pressé des marronniers trop proches. Dionysia voyait là l'enfant rêveur, silencieux, portant en lui une tristesse paisible, souffrant déjà de cette nostalgie du cœur qu'il devait connaître si profondément plus tard. Elle le suivait sous les vieux marronniers aux thyrses blancs et roses, dans les allées étroites bordées d'un buis touffu, entre les plates-bandes garnies d'arbustes bien taillés et de fleurs correctement alignées. Avec lui encore, elle s'arrêtait sous les tilleuls odorants, au bord de l'eau verte du petit canal. Il passait là des heures, immobile, perdu dans un songe très beau, mélancolique pourtant...

– ... J'écoutais les cloches de Saint-Yves, dont l'une avait un son grave, qui donnait le frisson, et l'autre était fêlée, avec une voix toute menue de

petite vieille. Je m'enivrais un peu du parfum des fleurs de tilleul, de celui des roses pâles, plus tard. Car les roses restent toujours pâles et frêles, chez nous. Elles n'ont pas de soleil. Mais elles gardent une senteur fine que j'aime – que j'ose préférer aux parfums trop forts qui se répandront ici, à travers nos jardins, dans quelques mois... Puis je suivais les clartés, les ombres changeantes de l'eau glauque, le va-et-vient des insectes, toute la vie secrète des petits êtres et des choses, autour de moi. Quand venait le soleil, j'avais un peu chaud au cœur. Mais les jours de pluie, les longs jours noirs, le froid me prenait, me serrait l'âme, dans la grande salle obscure où les heures coulaient si lentement en écoutant le bruit doux des gouttes innombrables et en regardant aller et venir l'aiguille de ma mère. Quand je n'en pouvais plus, quand je sentais mon cœur prêt à éclater de tristesse et d'ennui, je demandais : « Maman, puis-je aller à l'église ? » Quelquefois, j'en recevais la permission. Alors j'allais m'asseoir entre deux piliers, et je regardais les vitraux. Les personnages étaient presque invisibles dans le jour gris. Mais je les

connaissais si bien que je les voyais comme en pleine lumière. Tant de fois, quand le soleil s'y répandait, j'avais frissonné devant la tête exsangue du Précurseur, admiré la tunique pourpre d'Hérodiade, le visage rayonnant et la robe bleue de sainte-Catherine, et surtout la Vierge qui occupait le centre de la verrière de l'abside ! Cette douce figure aux yeux de tendresse grave hantait ma pensée. C'est à elle, je crois, que je dois d'aimer surtout à peindre des Madones – de chercher à les peindre, du moins, car je n'ai pu donner encore à aucune d'elles l'expression de joie divine, la beauté mystique qui émerveillaient mon âme d'enfant et d'adolescent devant la Vierge du vitrail de Saint-Yves.

Ainsi, peu à peu, s'ouvrait son cœur fermé. Ce qu'il n'avait dit à personne, tout le mystère de sa vie intérieure, il le dévoilait à cette jeune fille hier encore une étrangère pour lui. Elle ne cherchait pas à attirer ses confidences, cependant. Discrète et attentive, elle questionnait à peine. Mais il parlait spontanément, parce que son âme débordait, et qu'il voyait dans ce regard de

femme la sympathie, la compréhension douce, profonde, et cette pitié grave et haute qui n'humilie pas l'orgueil de l'homme parce qu'elle est bonne à sa souffrance et sait le plaindre sans l'abaisser.

Il parlait très peu de sa mère. Cependant, en ce récit de sa vie fait par esquisses rapides, au hasard de l'impression, Dionysia sentait à tout instant la présence de M<sup>me</sup> Meurzen. Son ombre froide s'étendait sur l'existence de Tugdual. Sans l'avoir jamais vue, M<sup>lle</sup> Sormagnes la connaissait. Elle devinait l'œuvre de lente et tenace domination, la mainmise de la mère sur l'être de son fils, sur sa pensée même. Quelques mots du jeune homme avaient montré à Dionysia la femme au cœur fermé pour ce qui n'était pas sa jalouse affection maternelle, l'âme étroite, figée dans la satisfaction d'elle-même, rivée à la lettre de sa croyance, la réduisant à un formalisme aride et en ignorant volontairement l'esprit d'amour et de sacrifice. Sur son fils, elle avait voulu apposer l'empreinte glacée. Mais l'âme de l'enfant, celle du jeune homme, plus tard, s'était refermée sur le trésor précieux de sa sensibilité,

de son rêve ardent, de sa foi vibrante nuancée de mysticisme tendre. Cependant, si Tugdual restait profondément religieux, une force, néanmoins, s'était anesthésiée chez lui : sa volonté, la liberté de son esprit, tombées sous la domination de l'âme maternelle.

Et quand Dionysia eut compris cela, elle pensa : « Heurtal a raison, c'est une sorte d'envoûtement, ou, pour parler de façon plus moderne, c'est une suggestion exercée par cette femme sur son fils, depuis l'enfance. Une influence plus puissante, seule, pourrait le libérer de cette entrave qui fait de lui un homme très malheureux. »

Elle s'émouvait, dans sa bonté profonde et dans sa sensibilité de femme, du sort mélancolique de Tugdual. Le jeune Breton lui devenait chaque jour plus sympathique, à cause de cette souffrance même, et encore parce qu'elle le devinait de nature droite, très probe, délicate, toute dirigée vers le devoir, et affectueuse sous une apparence concentrée. Les séances de pose se prolongeaient, avec de longs arrêts pendant

lesquels peintre et modèle s'entretenaient de sujets divers. Là-bas, à l'autre bout de l'atelier, le vieux sculpteur s'absorbait dans son œuvre. À ses moments de repos, il venait s'asseoir près des jeunes gens et fumait une pipe en se mêlant à l'entretien. Lui aussi s'intéressait à Tugdual, dont il disait : « C'est un garçon qui rate ses œuvres et sa vie, sans le vouloir. »

Heurtal paraissait parfois dans l'atelier. Toujours discret, conscient de la gêne qu'une présence passagère pouvait causer à l'artiste, il ne s'y attardait pas. Dans le jardin vibrant de lumière, il allait retrouver ses enfants et Mylène, dont les yeux noirs l'accueillaient par un sourire très doux.

Au bastidou, M<sup>me</sup> Meurzen se plaignait depuis quelque temps du climat, qui ne lui convenait pas, assurait-elle. Cependant, sa mine était meilleure et elle toussait moins. Tugdual, un jour, demanda au vieux médecin d'Antibes qui la soignait :

– Vraiment, docteur, pensez-vous que ce pays soit défavorable à la santé de ma mère ?

– Défavorable ? Mais c'est au contraire tout ce qu'il lui faut ! Voyez le résultat, d'ailleurs. Au printemps, quand elle partira d'ici, l'amélioration sera réelle, pourvu qu'il n'y ait pas d'imprudences.

Quelques jours plus tard, M<sup>me</sup> Meurzen dit à son fils :

– Décidément, nous allons retourner en Bretagne, Tugdual, j'en ai assez de ce pays.

Le jeune homme, assis en face de sa mère, dans la petite salle à manger ensoleillée, achevait de boire son café. La tasse trembla entre ses doigts. Il s'attendait à cela. Chaque fois qu'une amitié s'était offerte à lui, M<sup>me</sup> Meurzen avait su l'éloigner ou la briser. Mais aujourd'hui, il sentit qu'une force nouvelle était en lui, et qu'il saurait résister à l'emprise tyrannique.

Il posa la tasse devant lui et dit avec une fermeté respectueuse :

– Je ne m'associerai pas, ma mère, à un acte qui serait une imprudence. Le docteur Laigle a formellement déclaré que vous ne deviez pas

quitter le Midi avant les premiers jours d'avril.

M<sup>me</sup> Meurzen leva les épaules.

– Naturellement ! Il a intérêt à me voir demeurer ici le plus longtemps possible. Mais je ne suis pas assez naïve pour tomber dans les pièges de ces gens-là. Dès la semaine prochaine, nous regagnerons Trézaven.

– Je n'ai pas le pouvoir de vous en empêcher. Mais il me paraît certain que ce climat humide enrayera aussitôt toute l'amélioration dont vous avez bénéficié depuis que nous sommes ici.

– Cette amélioration n'existe que dans l'idée du docteur Laigle, et dans la tienne. Josèphe constate comme moi qu'elle est insignifiante, pour ne pas dire nulle.

Josèphe approuva :

– En effet. Maman tousse toujours, et dort mal.

– Ainsi donc, Tug, préparons-nous au départ. Nous pourrions chercher à sous-louer la villa ?

– La sous-louer ? Mais non, je continuerai à l'habiter, naturellement.

– L’habiter ? Que veux-tu dire ?

– Mais que je reste ici, jusqu’au mois d’avril. Maintenant que j’ai entrepris ce tableau, chez M. Sormagnes, je ne puis l’abandonner ainsi.

Le fin visage flétri eut un léger tressaillement.

– Comment, tu prétendrais demeurer ?... me laisser partir seule ?

– Vous n’êtes pas seule, puisque Josèphe est là. Et j’ai un engagement tacite à l’égard de M<sup>lle</sup> Sormagnes, qui se trouverait fortement froissée de ce départ sans motif, après avoir eu la bonté de m’accorder ces séances de pose.

– Sans motif ? Pour suivre ta mère ! Et d’ailleurs, que t’importe l’opinion de cette étrangère ?

Ses yeux s’attachaient avec une irritation mêlée l’inquiétude sur la physionomie tranquille et décidée de Tugdual.

– Il m’importe beaucoup de ne pas me montrer comme une sorte d’original mal élevé à cette famille qui m’accueille avec tant d’amabilité et de sympathie. Si vous persistez, en dépit de toute

prudence, à regagner Trézaven, j'irai vous y retrouver au printemps, dès que mon tableau sera terminé.

Sur ce, Tugdual se leva, en ajoutant :

– Je vais à Cannes cette après-midi. Vous n'avez pas de commissions, ma mère ?

Elle répondit sèchement :

– Non, merci.

Quand il fut sorti, sa fille et elle se regardèrent un instant, sans parler. Mais leurs yeux disaient : « Nous avons bien deviné. » M<sup>me</sup> Meurzen quitta sa chaise et regagna le salon voisin. Josèphe la suivit. Elles s'assirent près de la fenêtre ouverte, par laquelle entraient l'air léger et les parfums tièdes du jardin. M<sup>me</sup> Meurzen attira à elle le tulle qu'elle brodait. Ses doigts avaient un frémissement d'impatience. Elle dit lentement :

– Il doit aimer cette jeune fille. Jamais il n'aurait été ainsi.

Josèphe inclina la tête.

– Je le crains. Elle est d'une grande beauté, ainsi que j'ai pu en juger ces deux fois où je l'ai

aperçue à l'église. Il la voit sans cesse, sous prétexte de ces séances de pose. C'est très dangereux.

Les doigts fébriles de M<sup>me</sup> Meurzen saisirent une aiguille. Sa voix froide dit avec énergie :

– Jamais je n'autoriserai Tugdual à épouser cette fille d'artiste. Quand il se mariera, il prendra une femme de chez nous.

Après un court silence, elle ajouta :

– Et encore, pourquoi se marierait-il ? Nous lui suffirons toujours.

\*

Cette après-midi-là, à Cannes, Tugdual, en sortant de la Société Générale, rencontra dans la rue d'Antibes Calixte Sormagnes et sa fille. Ils l'emmenèrent prendre le thé chez Rumpelmayer. Autour de la petite table garnie de pâtisseries, une conversation cordiale s'engagea. Le vieillard parla de l'île d'Égine, pays natal de sa femme, et où l'année dernière il avait conduit sa petite-fille.

– Vous devriez, Meurzen, allez voir ce délicieux petit temple d’Aphaïa ; malheureusement il est dépossédé de ses frontons merveilleux. Les avez-vous remarqués à la glyptothèque de Munich ?

– Oui, les pauvres exilés, je les ai vus et je suis resté longtemps à étudier le sourire que les sculpteurs éginètes ont mis sur tous les visages de ces héros d’Homère, d’un art si pur et si charmant. Je songe en effet depuis plusieurs années à un voyage en Grèce. Mais je ne sais quand... ce sera difficile...

Une ombre s’étendait sur la joie contenue de ses yeux. Il songeait à sa mère, à tous les obstacles qu’elle susciterait devant son désir, si elle ne pouvait l’accompagner. Et comment la lumière de l’Hellade pourrait-elle pénétrer jusqu’à son cœur, si M<sup>me</sup> Meurzen et Josèphe étaient là ?

Le regard de Dionysia rencontra le sien. Il était grave, et il disait avec une sympathie très douce : « Je vous comprends ».

Tugdual pensa tout à coup, dans un élan

d'ardent désir : « Oh ! voir tout cela avec elle, quelle ivresse ! Quel rêve ! »

Son cœur battait subitement avec violence, sous une brusque poussée de sang. Il abaissa un instant ses paupières, avec la sensation d'un éblouissement. Quand il les releva, il vit que le beau visage mat, devant lui, frémissait un peu, et que les grands cils bruns tremblaient sur le regard maintenant tourné vers la porte.

Trois personnes entraient : un vieillard, une femme âgée et un jeune homme. Celui-ci, de petite taille, était mince et de tenue élégante, avec quelques nuances annonçant un étranger. Dans un visage fin et ambré apparaissaient de beaux yeux d'un noir doux, tristes et ennuyés. Il les dirigea machinalement vers les Sormagnes et Tugdual. Celui-ci les vit alors se remplir de surprise, puis de gêne, et se détourner, tandis qu'une rougeur ardente s'étendait sur l'ambre claire du teint.

Le vieillard s'avança vers une table voisine de celle des Sormagnes. Son compagnon prononça à demi-voix quelques mots, auxquels il répondit dans une langue étrangère. Calixte Sormagnes,

qui leur tournait le dos, dit à sa petite-fille :

– Tiens, des Hellènes ! Tu entends ?

Elle répondit avec calme :

– Oui, grand-père.

Les nouveaux venus se dirigèrent vers une autre table plus éloignée. Mais cette fois, ils se trouvaient dans le champ du regard de M. Sormagnes. Celui-ci étouffa une exclamation, rapprocha ses gros sourcils blancs et murmura :

– Mais... mais, Nysia, c'est...

Elle dit avec le même calme :

– Mais oui, c'est lui, grand-père.

Toute trace d'émotion avait disparu de sa physionomie. À peine son visage avait-il un peu pâli. La conversation reprit, mais se traîna d'un sujet à l'autre, péniblement. M. Sormagnes avait perdu son habituel entrain. Tugdual, qui ne pouvait plus apercevoir les étrangers, placés comme ils l'étaient maintenant, voyait le regard du vieillard se diriger sans cesse, furtivement, dans cette direction. Mais celui de Dionysia ne se détourna pas une fois. Tugdual pensa : « Ce sont

des gens qu'il leur est désagréable de rencontrer. » Cependant il s'étonna un peu qu'ils ne le lui eussent pas dit.

L'automobile des Sormagnes le ramena vers sa demeure. À la porte du bastidou, il prit congé d'eux. Il monta dans sa chambre, quitta ses vêtements de sortie et s'assit près de la fenêtre ouverte. La nuit était là maintenant, une nuit claire, un peu froide, car la neige tombait depuis la veille en certaines parties de la Provence, et quelques flocons avaient voltigé sur Grasse, ce matin. Les arômes balsamiques montaient du jardin, descendaient de la montagne, s'amalgamaient en une senteur unique et fraîche que Tugdual aspirait lentement. Une joie profonde tressaillait en ce cœur d'homme, enivré par l'amour – son premier amour, si fort, si magnifique, ardent comme la vie.

Mais il pensa tout à coup : « Comment, avec ma mère ?... Comment pourrais-je ?... »

Il frissonna. La clarté bleue de la nuit, qu'il trouvait tout à l'heure douce et belle, lui parut

froide, menaçante, et un souffle glacé passa sur la  
joie merveilleuse qui venait de remplir son âme.

## VI

Il resta trois jours sans retourner à la maison du Sarrasin. Il voulait se fortifier, prendre du courage, avant de revoir Dionysia. Car en ses longues heures de réflexion, il s'était persuadé de ce que, hélas ! il savait trop bien déjà : qu'il ne pourrait songer au mariage tant que sa mère vivrait. Aucune femme consciente de sa dignité, attachée à son mari, n'accepterait le rôle effacé, infime, que lui laisserait M<sup>me</sup> Meurzen. Et du reste, Tugdual ne le demanderait jamais à aucune d'elles. C'était assez qu'il souffrît, lui !

Maintenant, il regrettait d'avoir commencé ce tableau. Sans cela, il eût pu se retirer, peu à peu. Tandis qu'il lui faudrait revoir Dionysia, plusieurs fois encore. Car il avait abandonné le visage, attendant l'inspiration favorable, retardant le moment où il chercherait à mettre sur les traits ébauchés la clarté divine qu'il découvrait dans les

yeux de Dionysia.

Quand il reparut dans le salon de la maison du Sarrasin, la jeune fille l'accueillit par un reproche souriant :

– Comment, monsieur vous délaissez votre œuvre ?

Il s'excusa, prétextant un voyage à Nice, des affaires. Elle n'insista pas. D'un coup d'œil, elle avait remarqué l'altération de cette physionomie, la gêne triste du regard. Lentement, elle se leva, en repliant le tulle qu'elle brodait. Tugdual demanda, pour dire quelque chose :

– Que faites-vous là, mademoiselle ?

– Une aube pour un curé pauvre.

– Ma mère en brode une aussi.

Il se pencha, prit le tulle entre ses doigts souples. Et il murmura :

– Quelle différence !

Là, il voyait des lis, comme sur l'ouvrage de sa mère – mais ce n'étaient pas des lis hiératiques, hautains et sans grâce, ainsi que les

aimait M<sup>me</sup> Meurzen. Ceux de Dionysia courbaient leurs tiges en des attitudes harmonieuses et variées, et quand le tulle léger remuait, on croyait les voir s'incliner doucement, comme sous un souffle de brise.

Mylène entra, suivie du petit Maurice Heurtal qui s'attachait à elle comme son ombre. Elle proposa :

– Veux-tu que je te replie cela, Nysia ? Il faut que M. Meurzen profite des heures de plein jour.

– Volontiers, ma petite... Venez, monsieur. Nous allons bien travailler pour rattraper le temps perdu.

Elle souriait en le regardant – délicieux sourire de femme compatissante qui souhaite réconforter et donner un peu de joie. Mais Tugdual sentit palpiter plus fort sa souffrance sans remède, et il détourna les yeux – pas assez vite pour que Dionysia n'y eût vu un reflet tragique de cette douleur qui se cachait.

Ils gagnèrent l'atelier. La jeune fille prit la pose, et Tugdual commença de peindre. Ils furent

silencieux d'abord. Puis Dionysia rappela quelques souvenirs d'un voyage en Ombrie, fait avec son aïeul. Le silence gênant se trouva ainsi rompu. Tugdual secoua sa lourde angoisse pour parler de cette province italienne qu'il aimait, dont il goûtait tout le charme avec une ferveur intime, délicate, qui trouvait un écho dans l'âme de Dionysia. Elle l'écoutait avec une attention profonde, en approuvant d'un geste, d'un mot. La lumière, adoucie par la soie jaune des rideaux, l'entourait de clarté légère. Dans le regard pur se répandait le reflet d'une ardente vie intérieure, et ses lèvres, longues, d'un rose délicat et humide de fleur très fraîche, palpitaient à la moindre émotion.

Tugdual dit tout à coup, d'une voix qui s'étouffait un peu :

– Oh ! vous avez en ce moment l'expression que je cherche !... Oui, c'est cela... Il faut que j'essaye...

Dans l'atelier, où ils se trouvaient seuls aujourd'hui, ce fut le complet silence. Dionysia demeurait immobile. Des frémissements légers

glissaient sous l'épiderme mat et doux. Les yeux devenaient plus profonds, et regardaient Tugdual avec la dilection miséricordieuse et très pure que Dante découvrait en ceux de Béatrice. Le jeune homme se sentait emporté loin de la terre, dans quelque région magnifique longtemps ignorée de lui. Il ne pensait plus à la destinée qui attendait cet amour impossible, il oubliait tout : ses longues années tristes, la tyrannie maternelle, les froissements et les souffrances de toutes les heures. Seule, Dionysia existait pour lui... Dionysia, Béatrice, confondues sur cette toile, l'une, créature vivante, prêtant ses traits à celle que le génie d'un poète immortalisa, et toutes deux belles et pures, toutes deux sœurs d'âme, guidant vers une vie plus haute l'homme dont elles étaient aimées.

Calixte Sormagnes entra, doucement, et vint se placer derrière Tugdual. Il cligna un peu ses paupières minces et ridées, se pencha pour mieux voir, et murmura :

– Eh ! mais... eh ! mais !

Tugdual se détourna. Au fond de ses yeux, une

leur vacillait, un peu lointaine, comme une clarté de flamme que voile l'ombre du soir. Il demanda, d'un ton rauque :

– Eh bien, maître ?

Sormagnes s'approcha encore. Dionysia se leva et vint près de lui. Elle appuya sa main sur l'épaule du vieillard et pencha un peu sa taille souple, son beau cou élégant que découvrait une encolure légèrement ouverte. Tous deux, l'aïeul et la petite-fille, regardèrent longuement le visage de femme – le visage de Dionysia immatérialisé, où la vie de la terre et la vie des sphères célestes semblaient se rencontrer, se confondre en une mystérieuse et splendide union. Près d'eux, Tugdual la considérait aussi. Et il pensait avec une joie sourde, émerveillée : « C'est moi qui ai fait cela ?... C'est moi ? »

Sormagnes se tourna vers lui, en tendant les deux mains dans un élan d'enthousiasme.

– Ah ! mon cher, mon cher, le voilà, le chef-d'œuvre ! Manqueriez-vous tout le reste, avec cette seule figure-là, je proclamerais envers et contre tous que vous avez bien mieux que du

talent !

Tugdual ne put dire que ce mot : « Merci ! » L'émotion l'étouffait et il cherchait aussi, avidement, à rencontrer le regard de Dionysia, pour y lire son jugement. Mais ce regard n'avait pas encore quitté la toile. La voix aux modulations harmonieuses dit lentement, un peu bas, avec une sorte de joie grave :

– Elle vit !

Et Dionysia tourna la tête vers Tugdual. Il vit ses yeux émus, heureux, qui souriaient. Elle lui tendait la main. Il la prit, et pour la première fois osa l'effleurer de ses lèvres.

Elle rougit un peu, mais ne la retira pas. Il murmura :

– Mademoiselle, c'est à vous que je dois cela. J'étais l'esclave d'une sorte de hantise, et vous m'avez délivré...

– Je serais trop heureuse si je pouvais avoir contribué, si peu que ce fût, à remettre dans sa voie le grand artiste que vous devez être.

Calixte Sormagnes s'écria :

– Maintenant, il y est ! Ce qui lui manquait se trouve là. Mon cher ami, venez que je vous embrasse !

Il lui donna une chaleureuse accolade. Puis il regarda encore le visage de Béatrice, discuta quelques petits points de détail. La lumière du dehors se retirait, car le crépuscule était proche. Tous trois quittèrent l'atelier et, par la galerie fleurie, gagnèrent le salon. Dans les dernières clartés du couchant, Camille et Maurice jouaient sur le tapis, Mylène brodait en causant avec Heurtal assis près d'elle. Sormagnes s'écria :

– Mes amis, je vous présente un grand artiste ! Béatrice est admirable !

Heurtal se leva et vint serrer chaleureusement la main de Tugdual.

– Ah ! Meurzen, je suis très heureux !.. Vous êtes content ?

– Oui, pour la première fois de ma vie. Aussi ne puis-je exprimer à M<sup>lle</sup> Sormagnes toute ma reconnaissance...

Elle l'interrompit en souriant :

– Si, vous l’exprimez bien mieux que par des paroles. Et d’ailleurs, c’est une joie pour moi de vous avoir aidé à réaliser votre beau songe.

Mylène s’écria, s’adressant à Heurtal :

– Allons voir cela, voulez-vous ? J’ai hâte d’admirer aussi.

Dionysia objecta :

– Vous n’y verrez plus assez.

– Mais si, il fait encore clair.

Avec sa vivacité accoutumée, elle prit le bras de René et l’entraîna vers l’atelier. Tugdual, dont le regard s’attachait à ce moment sur M<sup>lle</sup> Sormagnes, remarqua un pli de contrariété qui se formait sur le beau front satiné, et qui ne s’effaça pas lorsque, dix minutes plus tard, Mylène et Heurtal reparurent, elle souriante, les yeux brillants, très gracieuse dans sa toilette élégante, lui les traits un peu contractés, avec une expression souffrante au fond des yeux. Mylène avait à son corsage un œillet jaune pâle, et la même fleur ornait la boutonnière de René.

À six heures, Tugdual prit congé des

Sormagnes. L'automobile devait ramener à Juanles-Pins les deux enfants avec leur père. Mais Heurtal déclara :

– Je vais redescendre à pied. J'ai besoin d'air. Voulez-vous de ma compagnie jusqu'au bastidou, Meurzen ?

– Mais très volontiers !

Ils descendirent l'allée qui conduisait à la sortie donnant près de la pépinière. La nuit, douce et claire, les enveloppait d'une ombre légère. Heurtal demanda :

– Vous êtes très heureux de cette réussite ?

– Plus que je ne puis dire ! Songez donc pour la première fois, je réalise ce que mon esprit a conçu ! Je le réalise pleinement – à tel point que je me demande si c'est bien mon pinceau qui a reproduit ce visage !

– C'est un chef-d'œuvre, je vous le déclare en toute sincérité, Meurzen. Mais vous aviez en Dionysia l'inspiratrice idéale.

Tugdual dit à mi-voix, avec une ferveur contenue :

– Oh ! oui, oui !

– À propos, il paraît qu'elle a revu son ancien fiancé ?

– Ah ! quand cela ?

La voix de Tugdual avait une vibration d'inquiétude.

– Mais l'autre jour, chez Rumpelmayer. Vous étiez là, m'a dit M. Sormagnes ?

– Ce serait ce jeune homme ?... avec deux vieilles gens ?

– Des amis de sa famille qu'il a retrouvés à Cannes. Il est veuf depuis deux ans, sans enfants, et très riche, car son père vient de mourir. Sa femme ne l'a pas rendu fort heureux, assure un de ses compatriotes qui a donné ces détails à Calixte Sormagnes. Celui-ci n'en a pas dit mot à Dionysia. Jamais il ne lui a reparlé de Stéphanos Damapoulos.

Pendant un moment, ils avancèrent en silence. Maintenant, ils franchissaient la grille, dépassaient la petite maison du jardinier et commençaient de descendre le sentier rocailleux,

à travers la pépinière. Ils passèrent près des bassins de pierre. De grandes ombres s'étendaient sur l'eau immobile, entre les reflets pâles que répandait un mince croissant de lune. Des parfums frais et doux s'échappaient de la pépinière, en se mêlant à la senteur fine des pinèdes toutes proches. Sous les pas des deux hommes, la pierre déchaussée glissait, roulait avec un bruit mat. Autour d'eux, dans l'ombre bleue de la nuit, ils n'entendaient que le silence, car le grand vent qui avait battu la côte tout le jour s'était calmé aux premières annonces du couchant.

Heurtal dit tout à coup d'un ton bref, aux notes légèrement fêlées :

– Je vais vous quitter ces jours-ci, Meurzen.

Tugdual s'exclama :

– Nous quitter ? Je vous croyais ici pour deux mois ?

– Les événements changent parfois nos décisions.

– Vous êtes rappelé à Paris ?

– Oui... je suis rappelé...

Il se tut un moment. Et puis il s'arrêta, en posant sa main sur le bras de Tugdual.

– Pourquoi ne pas vous le dire ? Je me suis aperçu que j'aimais cette petite Mylène. Et avant qu'il soit trop tard, je m'éloigne, puisque je ne suis pas libre.

Tugdual répéta avec surprise :

– Vous aimez Mylène ?

– Cela vous étonne ? Elle paraît encore enfant, en effet. Et cependant, elle est déjà femme. Elle en a toutes les finesses, et la coquetterie subtile, réfléchie. Mais elle est bonne, elle aime mes pauvres petits. Je la crois sérieuse, sous ses dehors très rieurs. Elle m'a pris peu à peu, sans que je m'en doute, par sa gaieté, par sa tendresse pour mes enfants, par ses yeux si noirs, si vifs, qui semblaient toujours me considérer avec intérêt. Tout à l'heure, dans l'atelier, après avoir regardé votre Béatrice, elle m'a emmené dans la galerie, a cueilli deux œillets et m'en a mis un à la boutonnière. Nos regards se sont rencontrés...

et ils ne pouvaient plus se détacher l'un de l'autre. J'ai compris alors que... qu'elle m'aimait. Moi, je savais depuis plusieurs jours que mon cœur était pris...

Il respira longuement, avec difficulté. Tugdual murmura :

– Mon pauvre ami !

Une légère pression de la grande main brune, sur son bras, le remercia. Heurtal reprit, avec un calme forcé :

– Vous comprenez donc, n'est-ce pas, qu'il ne me reste qu'une chose à faire ? Puisque je n'accepte pas les facilités du divorce, je fais la tentation. Est-ce ainsi que vous agiriez, dans une circonstance semblable ?

– C'est ainsi, mon ami.

– Oui, c'est la meilleure solution. Et encore, vous autres croyants, vous êtes forts de la force même de votre Dieu. Moi, je suis réduit à mes propres moyens, pour sauvegarder mes principes.

– Vos principes qui sont l'héritage de toute une race chrétienne. Car rien ne se perd, et ce que

de nombreuses générations ont pensé, cru, aimé, ce qui a dirigé toute leur vie se retrouve à certains moments dans l'âme sceptique de leurs descendants, sans que ceux-ci se doutent de l'influence qui les dirige.

– Oui, peut-être. Renan l'a dit : « À notre insu, c'est souvent à des formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ».

Il se remit à marcher, et Tugdual l'imita. Ils gardèrent le silence, pendant un long moment. Puis Heurtal dit :

– Je vais en parler à Dionysia, m'entendre avec elle pour trouver un prétexte plausible à mon départ. C'est une amie sûre et discrète. D'ailleurs, elle doit avoir déjà tout deviné.

Tugdual, pensant au pli profond remarqué tout à l'heure sur le front de M<sup>lle</sup> Sormagnes, murmura :

– Oui, je le crois.

Ils passaient entre les oliviers. Le petit croissant s'élevait dans la pâleur bleue du ciel, et

sa clarté légère caressait le feuillage gris, qu'elle argentait délicatement. Le bastidou apparut, tout clair dans cette lumière nocturne. Heurtal s'arrêta.

– Allons, au revoir, Meurzen.

– Je vous reverrai ces jours-ci ?

– Oui, car je ne puis malheureusement partir ainsi, du jour au lendemain. J'ai des arrangements à prendre, je ne veux pas laisser mes enfants seuls avec une gouvernante, et il est impossible à ma sœur de venir avant trois semaines. Je vais voir cela avec Dionysia. Elle est la providence de tous les souffrants, de tous ceux qui ont besoin d'aide et de conseil.

Il serra la main de Tugdual, d'une cordiale pression. Puis il s'éloigna. Son pas ferme frappait le sol pierreux, et résonnait dans le silence. Tugdual l'écouta un moment. Il pensait : « Pauvre garçon ! C'est un peu fou à lui d'aimer cette petite Mylène. Mais elle est gaie et attirante, et peut-être serait-elle susceptible de transformation. Cependant, elle est un peu jeune, un peu frivole pour lui, un père de famille, de

caractère sérieux, très concentré. Je m'étonne qu'il s'en soit épris. »

Il s'appuya à la muraille du bastidou. Sa pensée quittait Heurtal et revenait vers Dionysia. Il voulait rester ici encore, un long moment, pour revivre ces heures d'angoisse et de délices pendant lesquelles il avait pu, enfin, faire surgir la vie sur le visage de Béatrice. Un frisson le secouait – frisson de joie et de douleur, car s'il avait échappé aux liens mystérieux qui enserraient son âme d'artiste, il savait que jamais il ne pourrait demander à la femme aimée de devenir la bru de M<sup>me</sup> Gildas Meurzen. Et il songea : « Comment vivrai-je, quand je serai loin d'elle ? Ne vais-je pas retomber dans cette étrange incapacité de reproduire ma pensée, dont elle m'a guéri ? Et quand j'apprendrai qu'elle en épouse un autre... »

Il frissonna plus fort. Sa main eut un geste instinctif : celui de repousser une vision insupportable. Il comprit à cette minute-là toute la force, l'ardeur profonde de son amour – il comprit que c'était toute la vie palpitante de son

cœur qu'il sacrifierait à la promesse demandée  
par Gildas Meurzen.

## VII

M<sup>me</sup> Meurzen n'avait pas renoncé à son projet de départ. Mais ayant reconnu chez son fils une force de volonté inaccoutumée, elle procédait maintenant par une série de petites manœuvres destinées à faire revenir Tugdual sur sa décision. Jusqu'ici, elle devait constater que le résultat était nul. Et il lui fallait voir, à peu près chaque jour, le jeune homme se diriger vers la maison du Sarrasin. Pour la première fois, elle sentait une influence puissante qui se dressait entre lui et elle. Une femme prenait l'âme de Tugdual, l'enlevait à l'empire maternel. Et celle-là, sans la connaître, M<sup>me</sup> Meurzen l'appelait l'ennemie.

Tugdual, les jours qui suivirent la confiance de René Heurtal, ne rencontra pas celui-ci chez les Sormagnes. Il n'osait en parler à Dionysia. Ce fut celle-ci qui aborda ce sujet, un après-midi, pendant la séance de pose.

– Ce pauvre Heurtal vous a dit qu’il allait partir ?

– Oui, mademoiselle. Est-ce tout à fait décidé ?

– Tout à fait. Je prends les enfants ici, avec leur gouvernante, jusqu’à l’arrivée de sa sœur. Lui partira pour Paris, dans trois jours : il prétextera un travail très rémunérateur, et très pressé. D’ailleurs, j’en ai dit un mot à ma cousine. Depuis ce moment, elle a perdu un peu de sa gaieté. Il était temps, grand temps que René s’éloignât.

Elle s’interrompt un instant, et ajouta avec émotion :

– Pauvre René !

– Oui, c’est une triste situation pour lui. Mais je me demande si ce mariage, en admettant que Heurtal se fût trouvé libre, aurait été désirable, étant donné tant de divergences de goûts, de caractère, entre eux.

– Peut-être pas, en effet. René est excellent, mais un peu autoritaire, et ignorant l’expansion.

Mylène a de jolies qualités, elle pourra devenir sérieuse ; mais pour le moment c'est une petite indépendante, un peu coquette, et qui aimera conduire son mari. Je crois qu'une fois passée la première souffrance de la séparation, et quand l'apaisement viendra, ils reconnaîtront d'eux-mêmes qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

– Je l'espère aussi. Heurtal est un énergique, d'ailleurs.

– Oui, mais il y a dans la vie des moments où l'énergie ne suffit pas, où la passion la domine et l'écrase. René lui-même le reconnaît. Il est plus fort que beaucoup – mais il sait qu'il peut être faible, une minute, une seconde. Et cela suffit, souvent, pour engager sa vie. C'est pourquoi je lui ai conseillé de ne pas revoir Mylène. Il viendra faire ses adieux après-demain, simplement.

– Mais en tout cas, M<sup>lle</sup> Mylène n'accepterait pas d'épouser un divorcé ?

– Oh ! certainement si ! Mylène n'a pas reçu la même éducation que moi. Elle est indifférente en matière religieuse, et ne m'a pas caché qu'elle

ne comprenait aucunement la résolution prise par René de ne pas demander le divorce. Et voulez-vous que je vous dise toute sa pensée ? Eh bien, je crois que son attrait pour lui vient en partie de la situation où il se trouve, et du désir de vaincre cette résolution d'un homme qu'elle sent fort, tenace, difficilement influençable. C'est, en un mot, quelque peu l'attrait du fruit défendu.

Tugdual donna quelques coups de pinceau, distraitement. Il dit au bout d'un instant de silence :

– Ce n'est pas elle qui souffrira le plus.

– Non. Mieux vaudrait que ce fût le contraire.

Les femmes ont parfois plus de courage, pour ces épreuves-là.

Il pensa : « Oui, vous devez le savoir ». Une impression de malaise, d'irritation, lui traversa l'esprit, comme chaque fois qu'il pensait à ce premier fiancé, à cet homme jeune et charmant que Dionysia avait aimé – qu'elle aimait encore, peut-être.

Il quitta plus tôt que de coutume la maison du

Sarrasin, car il voulait descendre avant la nuit à Antibes, où il avait un achat à faire. Comme, celui-ci terminé, il rejoignait le tramway, Heurtal vint à lui, la main tendue.

– Il me semblait bien vous reconnaître. Le crépuscule est déjà là, on n’y voit plus guère... Vous savez que je pars dans trois jours ?

– Oui, M<sup>lle</sup> Sormagnes vient de me le dire.

– Elle a été exquise pour moi, Meurzen ? En la quittant, je me sentais tout fortifié dans ma résolution, et moins malheureux.

Tugdual demanda, avec une sorte de brusquerie :

– Comment ne l’avez-vous pas aimée, elle ? Je comprendrais bien davantage...

– Qui vous dit que cela n’ait pas été ? Mais quand on sait qu’une femme vous restera toujours inaccessible, quand on connaît tous les obstacles de vertu, de religion, d’énergie morale, auxquels il faudrait s’attaquer pour tenter de parvenir à elle, croyez-moi, on renonce vite à cet amour impossible, et l’on se contente de l’amitié toute

fraternelle qu'elle veut bien vous accorder.

Ils firent quelques pas vers la station du tramway. Tugdual murmura :

– C'est cet homme que je ne comprends pas... son cousin, ce Grec... Comment a-t-il pu lui préférer une autre femme ?

– Dionysia, bien que charmante déjà, n'était pas dans toute la floraison de sa beauté, comme aujourd'hui. Sans doute Stéphanos, qui l'avait vue toute enfant, la considérait-il comme une fillette... Il paraît qu'il a écrit à M. Sormagnes pour solliciter son pardon et celui de sa cousine. L'ayant obtenu, il est venu hier à la maison du Sarrasin, et il y a eu réconciliation.

– Ah !

L'ombre du crépuscule déroba à Heurtal l'altération des traits de Tugdual.

– Ils vont peut-être – qui sait ! – ressouder la chaîne brisée. On le dit toujours séduisant, et il a un joli renom de poète, dans son pays. Si Dionysia lui a gardé un tendre souvenir, il la reconquerra sans difficulté.

– J’espère ne pas m’être trompé en la croyant trop fière pour oublier ainsi l’injure que lui fit cet homme.

La voix de Tugdual était brève, un peu sèche. Heurtal le regarda avec surprise.

– Une injure, oui, à ne considérer que l’apparence. Mais dans le fond, elle était moindre, beaucoup moindre, que s’il l’avait épousée quand même avec une autre passion dans le cœur. Le seul reproche qui puisse lui être fait, c’est de n’avoir eu le courage de cette rupture qu’au dernier instant. Mais le grand coupable, en tout cela, fut son père. Car il ne faut pas oublier qu’à cette époque Stéphanos était un tout jeune homme de vingt-deux ans, de caractère timide et faible, et que c’est dans la profonde honnêteté de sa nature qu’il a puisé l’énergie nécessaire pour accomplir cet acte devant lequel beaucoup auraient reculé – d’autant plus qu’il se condamnait ainsi à la pauvreté, car il n’ignorait pas que la fureur paternelle lui couperait tous les subsides.

Tugdual ne répliqua rien. Une irritation sourde lui venait tout à coup, contre Heurtal, en l'entendant défendre cet homme – cet homme qui avait abandonné Dionysia. Il le quitta presque brusquement, en apercevant le tramway. Dans la nuit, il remonta vers sa demeure. La souffrance l'étreignait, telle que jamais encore il ne l'avait éprouvée, plus pénétrante après ces belles heures de joie, d'amour silencieux, les premières de sa vie, qu'il avait connues en reproduisant les traits de Dionysia et en réalisant pleinement sa pensée d'artiste.

## VIII

Quand Tugdual arriva à la maison du Sarrasin, le lendemain, il trouva sur la terrasse Calixte Sormagnes, immobilisé par un rhumatisme. Dionysia travaillait près de son grand-père. Voyant qu'elle rangeait son ouvrage, Tugdual proposa :

– Voulez-vous, mademoiselle, que nous remettions à demain la séance de pose ? Je me sens en médiocres dispositions aujourd'hui, et tout au plus capable de travailler aux détails accessoires.

– Comme vous voudrez, monsieur. Je pourrai ainsi demeurer près de grand-père, qui s'ennuie de cette inactivité.

– Prenez un peu de repos, Meurzen, restez donc à muser avec nous, ajouta le vieux sculpteur. Vous n'en serez que mieux disposé demain.

Tugdual ne protesta que mollement.

Après une nuit d'insomnie et de souffrance morale, il était las d'esprit et de corps. Il s'assit près de Sormagnes, en face de Dionysia. La jeune fille brodait. Sur sa robe maïs, le tulle diaphane frissonnait, et les grands lis harmonieux glissaient le long de l'étoffe soyeuse, au moindre mouvement. Tugdual ne quittait pas des yeux les doigts effilés, les doigts souples et agiles presque toujours occupés, et qui étaient si doux à toutes les meurtrissures physiques. Il les vit tout à coup tressaillir un peu, et quitter l'aiguille. En suivant la direction du regard de la jeune fille, il aperçut dans l'allée, entre les orangers, Mylène et Heurtal qui arrivaient à pas lents.

À ce moment même, M. Sormagnes demandait :

– Mylène n'est-elle pas rentrée, Nysia ? Elle n'avait qu'une petite course à faire à Vallauris.

– La voici, grand-père... avec René.

Le vieillard répéta :

– Avec René !

Et ses sourcils se rejoignirent.

– Ah çà ! est-ce que ?... Va-t-il nous faire ce tour-là ?

Dionysia ne répondit pas. Elle les regardait approcher, Ils ne parlaient pas. Mylène balançait son ombrelle, Heurtal regardait en l'air, vers le faite de la vieille maison. Ils gravirent ensemble les degrés de la terrasse. Mylène s'écria :

– J'ai rencontré M. Heurtal, et nous sommes revenus ensemble. Il n'est plus du tout décidé à partir, car je l'ai persuadé qu'il manquerait trop ici... À tout à l'heure. Je vais changer de robe et je reviens.

Elle entra dans la maison. Heurtal s'avança, serra la main du vieillard, de Tugdual, de Dionysia. Son visage était tendu, comme durci. M. Sormagnes attacha sur lui un regard sérieux, un peu sévère.

– Serait-il vrai que tu renonces à partir, René ?

– Je ne sais encore. Mais il est en effet très possible que je reste.

Il parlait d'un ton sec, qu'il essayait de rendre

décidé.

Dionysia se leva et vint poser la main sur son bras, en le regardant, elle aussi, bien en face.

– Vous savez cependant qu’il ne le faut pas, René ?

– Pourquoi ? Rien ne m’empêche de l’épouser, l’année prochaine, quand je pourrai demander de convertir en divorce la séparation. Rien ne m’empêche...

– Et l’indissolubilité du mariage, qu’est-elle devenue pour vous ? Et votre horreur de l’individualisme ? Et tout ce que vous pensiez il y a si peu de temps encore ?

Il secoua brusquement la tête.

– Je le pense toujours. Mais je veux avoir ma joie, moi aussi. Je ne me sens plus le courage de me sacrifier au bien de la société. Tout à l’heure, quand elle m’a dit : « Je ne veux pas que vous partiez », j’ai décidé en mon cœur d’éparpiller au vent tous mes beaux principes, et de faire comme les autres.

La jeune fille dit d’un ton de reproche ardent :

– René ! René !

La clarté chaude du dehors les entourait, tous quatre, si émus, car l'heure était décisive. Une âme d'homme allait sombrer dans la défaite, ou s'élever par le sacrifice.

Et Dionysia reprit :

– Quels mots puis-je employer pour vous ramener à la notion de votre devoir ? Ceux qui auraient puissance sur nous, croyants, resteraient ici sans effet. Faut-il vous rappeler vos propres paroles ? Un jour, vous avez dit : « Quand l'homme satisfait sa passion aux dépens de la société, de la famille, de son pays, il s'abaisse au-dessous de certains êtres inférieurs qui, eux, reconnaissent une loi, se plient à des coutumes, à une discipline. »

Heurtal dit sourdement :

– Je le sais bien. Cela, je le crois toujours. En acceptant les facilités du divorce, en épousant Mylène, je fais acte d'individualisme, donc je me diminue. L'homme n'est grand que par le sacrifice de son moi à une idée plus haute que ses

passions égoïstes – à la famille, à la société, à la patrie, à la religion, pour celui qui croit. Oui, je le sais, je le sais ! Mais si je n'ai plus le courage de ce sacrifice ? Si je veux, moi aussi, goûter aux petites jouissances de l'égotisme, sans souci d'ajouter une unité de plus aux fauteurs de la destruction sociale ?

Son regard défiait Dionysia. Et puis il se baissa, et les traits durs frémirent, se détendirent. Heurtal murmura :

– Ne me regardez pas ainsi ! Oui, je comprends bien que vous me mépriseriez, comme un lâche. Vous auriez raison, car j'en serais un. Mais votre mépris, ce serait la pire souffrance pour moi. Je vais partir, je ne reverrai plus Mylène. Vous m'excuserez seulement si je ne viens pas demain vous faire mes adieux.

– Oh ! René, mon ami !

Elle le considérait avec une joie profonde, en lui tendant ses deux mains. Il les prit et les baisa longuement.

– C'est pour vous que je le fais, Dionysia,

pour conserver ce titre d'ami qui m'est si cher, pour avoir le droit de vous demander conseil en mes heures de détresse.

M. Sormagnes s'écria, d'une voix que l'émotion enrouait un peu :

– Allons, viens m'embrasser, mon pauvre garçon ! Notre maison sera toujours la tienne, va, du moment où tu feras ton devoir.

Tugdual serra silencieusement, avec force, la main de Heurtal. Sa sympathie pour celui-ci s'augmentait à la pensée qu'ils souffriraient tous deux d'un mal semblable. Mais il se disait : « Une femme comme cette petite Mylène doit s'oublier vite. Tandis qu'elle... Dionysia ! »

Heurtal redescendit les degrés de la terrasse ; il s'éloigna entre les orangers sur lesquels se répandait la lumière chaude des jours plus longs. Dionysia et Tugdual, qui l'avaient accompagné jusqu'au bas des marches, regardaient la haute silhouette maigre, au pas ferme et rapide. Dionysia dit avec émotion :

– Pauvre ami !

Le regard de Tugdual revint à elle. Tout à l'heure, il avait vu ce visage grave, presque sévère. Mais bien vite il avait repris sa douceur lumineuse et forte. Et maintenant, les beaux yeux bleus comme la mer profonde s'attendrissaient, s'embuaient d'une rosée légère.

Tugdual dit avec une admiration contenue :

– Comme il vous a écoutée !

– Oui, il sait que je suis son amie – une amie vraie, qui ne recherche que son bien. Cependant, j'ai eu peur, un moment... Il paraissait résolu. Et quels motifs invoquer ? La religion reste un vain mot pour lui, qui fut élevé sans la connaître. Son orgueil, seul, pouvait être plus fort que cette passion. Chez certains hommes – une minorité – ce ressort-là sert parfois, à défaut d'autre plus sûr. Là où il n'existe pas, quel recours trouver ?

– Aucun. C'est l'abdication. Heurtal l'a vu, et il s'est repris.

Ils remontèrent les degrés de la terrasse. À ce moment, Mylène reparut. Elle s'écria :

– M. Heurtal n'est plus là ?

Dionysia répondit avec une froideur tranquille :

– Non, il rentre chez lui pour se préparer au départ.

Le teint de Mylène s'empourpra. Elle dit d'une voix que la colère faisait trembler :

– Ah ! vraiment ? Sans dire adieu ? C'est d'une politesse charmante !

Personne ne répliqua. Dionysia sonna pour faire apporter le thé ; les deux hommes se mirent à causer de questions d'art. Mylène, assise un peu à l'écart, restait silencieuse. Son bras, nu jusqu'au-dessus du coude, s'appuyait à une table, et elle penchait la tête en enfonçant sa main dans la masse foncée de ses cheveux. Elle ne se dérangea pas pour aider sa cousine, comme de coutume, et répondit par un sec « non, merci », à l'offre que lui fit Dionysia d'une tasse de thé.

Lorsque, vers cinq heures, Tugdual se fut éloigné, M<sup>lle</sup> Sormagnes aida son grand-père à rentrer au salon. Quand elle le vit bien installé, elle sortit pour faire une courte promenade dans

le petit parc. Au détour d'une allée, elle se trouva en face de Mylène, qui semblait la guetter.

– J'ai à te parler, Dionysia.

La jeune fille était rouge, avec des yeux brillants et irrités. Dionysia dit affectueusement :

– Je t'écoute, ma chère enfant.

Mylène laissa échapper un rire ironique.

– Ta chère enfant ! Pas de mots hypocrites, je t'en prie, après avoir tout fait pour éloigner de moi l'homme qui m'aime, et que j'aime.

– Cet homme n'est pas libre.

– Il le sera dans quelques mois.

– Pas à nos yeux, ni aux siens. Il n'admet pas le divorce.

– Il l'aurait admis, à cause de moi.

– Alors, tu aurais pu estimer un être qui se serait diminué ainsi, par faiblesse ?

– Je ne sais pas si je l'aurais estimé, mais je me serais trouvée heureuse qu'il le fit pour moi.

Dionysia mit sa main sur l'épaule de la jeune

fille, et considéra d'un air de grave reproche le visage animé, les yeux révoltés.

– Mylène, tu as été coquette à son égard. Il te plaisait de faire cette conquête d'un homme sérieux, froid, un peu autoritaire ; il te plaisait surtout de l'amener à renier tous ses principes, pour toi, pour ton petit cœur frivole et vaniteux. Et ce sont ces sentiments-là que tu décores du nom d'amour... Ah ! ma pauvre enfant, l'amour est bien autre chose ! Un jour, tu le connaîtras, je pense. Il est comme un beau fruit qui mûrit à une heure de la vie, plus tôt, plus tard, selon chaque nature. Mais ne donne pas ce nom à toutes les passionnettes, à tous les attachements éphémères, ni même à ce qu'on appelle la grande passion, qui n'est trop souvent qu'une flamme destructrice, vite éteinte. L'amour, le vrai, celui que certaines âmes ne connaissent qu'une fois dans leur vie, vois-tu, c'est un sentiment très fort, qui vous prend tout le cœur, et qui dédaigne toutes les vanités mesquines, tous les faux amours-propres. Mais pour qu'il soit grand, pour qu'il ne nous abaisse pas, il faut toujours l'assujettir au joug du devoir, ma petite fille.

Mylène se recula, d'un mouvement irrité, et la main de Dionysia retomba.

– Le devoir, peu m'importe ! Qu'est-ce que cela ? Je veux être heureuse.

– Tu le seras plus tard. Même Heurtal eût-il été libre, je ne t'aurais pas conseillé de l'épouser. Vos deux natures volontaires se seraient heurtées sans cesse. Et puis tu es trop jeune pour lui. Un autre viendra, que tu aimeras autrement – que tu aimeras vraiment.

Mylène frappa le sol du pied, avec colère.

– J'aime Heurtal !

– Non, mon enfant. Et tu le sens bien toi-même.

Mylène ne répondit pas. Elle détourna son visage empourpré sur lequel se répandait la lumière du couchant. Ses lèvres, fortes et rouges, se serraient nerveusement. Dionysia dit avec douceur :

– Écoute, promets-moi de réfléchir sérieusement, pendant quelques jours – pendant un mois, si tu veux. Et tu me diras alors si j'avais

tort.

Mylène ne parut pas entendre. Elle tourna le dos à sa cousine et s'éloigna dans une petite allée voisine.

Dionysia la regarda disparaître. Un sourire mélancolique entrouvrit un instant ses lèvres... Et elle songea : « Ah ! Mylène, tu ne sais pas encore – tu ne sauras peut-être jamais ce que c'est qu'un amour impossible ! »

## IX

Dionysia reçut, quelques jours plus tard, un mot de Heurtal. Il était réinstallé à Paris et s'apprêtait à travailler beaucoup. « C'est encore le meilleur moyen d'oublier », ajoutait-il. Il ne nommait pas Mylène, sinon à la fin, en adressant à ses amis des excuses collectives pour son brusque départ.

La jeune fille boudait. Elle avait écrit à son père qu'elle n'attendrait pas qu'il vînt la chercher, ainsi qu'ils en avaient convenu, car ce pays lui déplaisait, et elle avait hâte de revoir Athènes. Ainsi, elle comptait partir au milieu de mars, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours.

Elle en prévint Dionysia. Celle-ci ne fit pas d'objections, et dit seulement :

– Nous aurions aimé te garder plus longtemps. Mais tu sais que tu seras toujours bien reçue quand tu voudras nous revenir.

Le jour où arriva la lettre de Heurtal, Stéphanos Damapoulos apparut à la maison du Sarrazin. C'était sa seconde visite. Tugdual, qui se trouvait là, sentit l'impatience et la colère s'agiter en lui, à la vue du jeune Hellène. Il répondit froidement au mot aimable que lui adressa Stéphanos, quand M. Sormagnes les présenta l'un à l'autre. Et son regard soupçonneux nota le coup d'œil d'admiration attendrie et très humble qui enveloppait Dionysia.

L'aïeul avait eu quelque difficulté à pardonner, et, bien qu'il y mît aujourd'hui une nuance de cordialité, son attitude se ressentait de ses sentiments. Dionysia, elle, était aimable très simplement, comme à l'égard de tous. Tugdual guettait en vain une émotion, un regard, venant lui révéler le secret de ce cœur de femme. Mais en revanche, Stéphanos ne la quittait guère des yeux. La perspicacité jalouse de Meurzen discernait chez l'étranger la surprise, l'admiration, le regret. Avec une colère ironique, le jeune Breton songeait : « Imbécile, imbécile, qui as préféré à cette femme d'élite je ne sais quelle sottise frivole et légère ! Est-ce qu'on se

trompe ainsi, quand on a un peu de bon sens ? »

Ce jour-là avait lieu, pour Dionysia, la dernière séance de pose. Avec Tugdual, elle gagna l'atelier. Le jeune homme, jusqu'ici taciturne, se mit à causer presque avec entrain, maintenant que Stéphanos n'était plus présent. Et il crut découvrir dans le sourire, dans les yeux de Dionysia une gaieté qui n'y était pas tout à l'heure.

Cependant, il dut revoir encore le jeune Hellène, plus d'une fois. Stéphanos arrivait de Cannes, en automobile, pour passer l'après-midi chez ses cousins. Son charme, les regrets exprimés, l'admiration discrète et humble qui se devinait en lui, à l'égard de Dionysia, apaisaient peu à peu le ressentiment de Calixte Sormagnes. Le vieillard lui demandait maintenant de revenir souvent. Et Stéphanos ne se faisait pas prier. Cependant, au début, sa cousine n'insistait guère sur l'invitation de l'aïeul. Cette attitude changea au bout de quelques visites, et dès lors, le jeune homme apparut presque quotidiennement à la maison du Sarrasin.

Tugdual travaillait à sa toile avec une sorte d'ardeur farouche. Il voulait qu'elle fût terminée très vite, afin de pouvoir quitter cette maison pour n'y plus revenir, dès qu'il apprendrait les fiançailles. Car il ne doutait plus : tout allait se renouer, très naturellement. Stéphanos réparerait ainsi la souffrance, le tort autrefois causés à sa cousine. Il les réparerait d'autant mieux que maintenant il l'aimait.

Oui, il l'aimait. Tugdual l'avait vu, dans le regard qui suivait tous les mouvements de Dionysia, avec une passion contenue. Alors, l'impression de tristesse et d'ennui s'enfuyait des yeux noirs, des yeux doux et lointains. Le visage trop calme devenait vivant, la voix lente aux sonorités légères avait des vibrations frémissantes. Et Tugdual palpait de souffrance désespérée, devant ce charme fin, tout en nuances, devant cette grâce attique héritée des ancêtres, fils de la belle Salamine. Qu'était-il, près de cet homme, lui, le Breton très rude, à l'âme mélancolique et trop close, qui ne savait pas, comme celle de l'Hellène, se faire jour dans la clarté du regard ? Comment Dionysia saurait-

elle que lui aussi l'aimait ? – et avec quelle ferveur, quelle extase secrète !

Mais pourquoi voulait-il qu'elle le sût ? Mieux valait renfermer à jamais ce secret dans son âme douloureuse, en emportant le souvenir de l'image chérie, en essayant d'oublier que Dionysia serait à un autre, et que lui ne connaîtrait que la solitude, jusqu'à la tombe.

Maintenant, elle ne venait plus dans l'atelier qu'en visiteuse. Mais elle s'y attardait parfois longuement, entre les deux artistes dont elle était l'inspiratrice. Ses doigts agiles et doux continuaient de broder les grands lis souples, tandis qu'elle causait. Des clartés glissaient autour d'elle, sur ses cheveux bruns, sur la blancheur dorée de son front et dans le bleu profond de ses yeux. Tugdual, oubliant un moment la souffrance du lendemain, saisissait avec une ivresse contenue la joie de cette heure. Et sous son pinceau, des visages de saintes, de clairs visages de vierges apparaissaient autour de la beauté mystérieuse de Béatrice qui semblait répandre sur chacun d'eux comme reflet de

lumière intérieure – de la lumière divine devant laquelle, au dernier cercle du Paradis, Dante resta muet, adorant dans le silence l’Infini incompréhensible à l’être créé.

– Admirable, mon cher ! disait Calixte Sormagnes avec enthousiasme.

Et c’était aussi l’avis de Dionysia.

Après cela, il fallait retomber sur la terre, c’est-à-dire paraître quelques instants au salon où souvent se trouvaient des amis des Sormagnes, venus à l’heure du thé. Parfois, Tugdual réussissait à s’y soustraire. Mais il ne trouvait pas toujours de prétexte plausible et devait se mêler au petit cercle, d’ailleurs choisi et généralement sympathique, car les Sormagnes étaient difficiles sur la qualité morale et intellectuelle de leurs relations. Dans la disposition d’esprit où il se trouvait, Tugdual ne souhaitait que la solitude, et surtout, il redoutait la souffrance aiguë, exaspérante, que lui procurait la présence presque quotidienne de Stéphanos.

Mylène semblait revenue sur sa décision, car elle ne parlait plus de départ. Son père, avait-elle

dit, trouvait difficile de venir la chercher en ce moment. Elle retrouvait sa gaieté, que venaient seulement traverser de courtes crises de mélancolie boudeuse qui donnaient plus de prix, plus de charme, au retour de ce rire vibrant et jeune devenu moins fréquent, et plus discret. Ici encore l'influence de Dionysia – l'influence toute en exemples et en rayonnement d'âme – s'était fait sentir. En même temps, la rancune de la jeune fille à l'égard de sa cousine semblait se fondre, jour par jour. Mais elle continuait de s'occuper beaucoup des enfants de Heurtal, et quand la sœur de celui-ci fut arrivée, vers le milieu de mars, elle les vit souvent encore, soit à la petite villa de Juan-les-Pins, soit à la maison du Sarrasin, où ils revenaient fréquemment.

Un jour, Tugdual, en traçant d'une main un peu distraite des contours sur sa toile, demanda à Dionysia qui travaillait dans l'atelier :

– Avez-vous des nouvelles récentes de Heurtal ? Se console-t-il ?

– Des nouvelles, j'en ai. Mais il ne me parle jamais de ma cousine.

Elle ajouta, après un silence :

– Je voudrais qu’il se consolât aussi vite qu’elle.

– Oui, elle paraît se ressentir peu de sa déception. Ce pauvre Heurtal a tort de souffrir à cause d’elle.

Dionysia secoua la tête.

– Elle a cru aimer. Ce n’était rien, qu’un caprice de toute jeune fille. Heurtal gardera, de cet épisode, une plus longue amertume, parce qu’il est plus sensible et que tous les sentiments ont de plus profondes répercussions, chez lui. Mais il oubliera aussi. Sa passion pour Mylène n’était qu’une lueur légère, qui s’évanouira vite quand il en comprendra la folie. L’amour, c’est autre chose... C’est pour la vie. Je ne le comprends qu’entre deux êtres capables de mettre en commun leurs pensées, leur âme, leurs croyances. Alors, il peut durer, jusqu’à la tombe – après la tombe. Mais René et Mylène...

Elle eut un sourire mélancolique, nuancé d’ironie douce, et elle répéta :

– René et Mylène... Ils ne pouvaient pas s'aimer ainsi.

En parlant, elle continuait son lent travail de brodeuse. Tugdual ne voyait pas ses yeux, attentifs au tracé des pétales. Il songea : « Est-ce ainsi qu'elle comprend l'amour, pour elle ?..., Oui, ce doit être ainsi. Son âme est si belle, si haute ! Mais alors, ce Stéphanos ? Il n'est pas de sa religion. Et a-t-il une âme capable de s'unir à la sienne, d'en apprécier toute la merveilleuse beauté ? »

Il se prit, les jours suivants, à observer le jeune Hellène avec une attention plus aiguë. Et il se convainquit pleinement que Stéphanos était une nature fidèle et tendre, honnête, certes, mais d'opinions changeantes, au gré des influences subies. En ce moment, celle de Dionysia primait tout. Elle pouvait être durable, étant donné le prestige que la beauté de M<sup>lle</sup> Sormagnes, et sa supériorité d'intelligence, devaient exercer sur ce jeune homme d'esprit sensible et affiné. Mais cette passion très humble, cet entier abandon d'une volonté masculine à sa volonté de femme,

était-ce cela que recherchait Dionysia ? Non, s'il fallait en croire les paroles prononcées à propos de Heurtal et de Mylène. Elle ne voulait pas un compagnon soumis et admirateur, mais un époux — c'est-à-dire un autre elle-même, qui la comprît dans toutes les délicatesses de sa pensée, de sa foi, qui serait son conseiller, son ami le plus cher, et qu'elle pourrait estimer entre tous.

En ce cas, était-il possible qu'elle aimât Stéphanos ?

Tugdual ne savait que répondre lorsque cette question se présentait à son esprit. Il restait toujours incertain sur la nature des sentiments de M<sup>lle</sup> Sormagnes à l'égard de son cousin. Rien, dans l'attitude, dans la physionomie de la jeune fille, ne venait l'éclairer. À certains moments, il se disait : « Elle ne peut l'aimer, il est trop éloigné de ce qu'elle souhaite. » À d'autres, il songeait : « L'ancien amour n'était peut-être pas mort, et il lui voilera les imperfections, les défauts de cet homme. » Quand il pensait ainsi, sa douleur secrète s'exaltait. À ces instants-là, il détestait Stéphanos. Et cependant, que lui

importait, celui-là ou un autre, puisque Dionysia  
ne serait jamais à lui !

## X

Maintenant, les orangers commençaient de fleurir. Dans l'air tiède, autour du bastidou, ils répandaient leur arôme enivrant venu des plantations voisines. Mais près de la maison du Sarrasin, surtout, le parfum capiteux saturait l'atmosphère. Il pénétrait dans les pièces ensoleillées, et les tentures, les meubles en semblaient imprégnés.

Tugdual, pour la première fois de sa vie, le respirait avec une sorte d'ivresse. Le soir, il restait longtemps à sa fenêtre pour se griser de la fraîcheur embaumée qui passait dans les nuits claires, silencieuses. Et il pensait à Dionysia, à son amour douloureux et magnifique, à la longue suite des jours où il resterait seul, jusqu'à la mort.

Un après-midi, en revenant de Vallauris, il monta à la maison du Sarrasin et pénétra dans le jardin par l'entrée principale. Là, une allée

traversait la plantation d'orangers précédant le logis. La lumière éblouissante caressait le vert doré, translucide des feuillages qui tremblaient sous la brise, et le blanc mat des fleurs dont la senteur chaude glissait dans l'air, autour de Tugdual. Une clarté ardente se répandait sur la façade rousse, garnie des opulentes grappes mauves de la glycine et des roses pourpres et blanches qui, se multipliant bientôt, formeraient dans quelques semaines un revêtement magnifique à la vieille maison.

Sur la terrasse, deux personnes se trouvaient debout : Dionysia et Stéphanos. La jeune fille s'appuyait à la balustrade, et Tugdual, en avançant, ne voyait que son profil. Stéphanos se tenait debout devant elle dans l'attitude d'un homme qui vient de recevoir quelque nouvelle douloureuse. En apercevant Meurzen, il s'inclina devant sa cousine, serra la main qu'elle lui tendait et descendit les degrés d'un pas mal assuré. Au passage, il salua l'arrivant, hâtivement. Tugdual vit qu'il était très pâle, avec une physionomie bouleversée. Et une joie involontaire, une joie profonde fit battre plus vite

le cœur du jeune Breton.

Dionysia s'était détournée. Son regard suivit un instant la mince silhouette élégante qui s'éloignait entre les orangers. Puis il revint à Tugdual, qui gravissait les degrés et s'inclinait devant elle.

– Bonjour, monsieur. Vous venez travailler ?

Sa voix était un peu agitée, un peu émue. Le bleu profond de ses yeux se voilait de tristesse calme, et sa main, sur laquelle Tugdual posait ses lèvres, comme il en avait coutume maintenant, avait un frémissement léger.

Il pensa, le cœur serré tout à coup : « Est-ce qu'elle l'aimerait vraiment encore ? »

Calixte Sormagnes entra à ce moment. Il demanda :

– Montes-tu à l'oratoire, Nysia ?

– Oui, grand-père. Les fleurs sont cueillies, il faut que je les porte.

– Tu emmènes Réparade ?

– Non, car elle est très occupée aujourd'hui.

Mais le panier n'est pas lourd.

Tugdual proposa :

– Si je puis vous être de quelque utilité, mademoiselle, usez de moi, je vous en prie.

Le vieillard dit gaiement :

– C'est cela, allez avec elle. Vous l'aidez à porter ce panier, qui n'est pas léger, quoi qu'elle prétende.

Dionysia ne fit pas d'objections. Quelques instants plus tard, Tugdual et elle gravissaient d'un pas souple la pente un peu raide qui menait à la chapelle de Notre-Dame des Anges. Ce vieil oratoire était cher à M<sup>lle</sup> Sormagnes. De doux souvenirs d'enfance s'y rattachaient pour elle. Une grâce précieuse lui avait été accordée ici, plus tard, comme elle l'avait appris un jour à Tugdual, sans d'ailleurs préciser la nature de cette faveur divine. Chaque semaine, elle y montait, les mains pleines de fleurs. Et cette année, elle avait décidé de changer l'ornementation de l'autel, très défraîchie. Dans la grande manne solide dont Tugdual voulait se

charger seul, en dépit de ses protestations, elle emportait aujourd'hui de vieux chandeliers du XVI<sup>e</sup> siècle, des vases anciens aux ciselures délicates, découverts au cours de ses voyages avec l'aïeul, et un dessus d'autel brodé par elle avec un art patient.

L'oratoire, étroit et sombre, fermé d'une porte à grillage de fer rouillé, était précédé d'un péristyle entouré d'arcades. Des oliviers très vieux, et des chênes-verts, étendaient une ombre légère sur le petit sanctuaire. Mais à cette heure, le soleil couchant arrivait jusqu'à lui et glissait sous les arcades en longues traînées de lumière.

Dionysia ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur. Tugdual la suivit. Sur l'autel étroit, une statue de la Vierge se dressait, une ancienne statue peinte dont le coloris s'uniformisait en une patine brun jaunâtre. Au-dessous d'elle, des chandeliers s'alignaient ; mais sur leur cuivre terni, la clarté venue du dehors n'allumait aucune étincelle.

Après une prière recueillie, Dionysia, aidée de Tugdual, s'occupa de l'arrangement qui l'avait

amenée ici. À mi-voix, elle échangeait de temps à autre quelques mots avec le jeune homme. Mais il la sentait soucieuse, triste peut-être... Et il pensait à la mine bouleversée de Stéphanos, tout à l'heure.

Quand l'autel fut prêt, elle alla s'asseoir sur la marche du péristyle, pour grouper ses fleurs dans les vieux vases ciselés. Tugdual, debout, s'accotait à l'un des pilastres de pierre effritée qui soutenaient les arcades. Entre ses doigts, il avait gardé une fleur, machinalement. Son regard ne quittait pas Dionysia. Pour être plus à l'aise, elle avait enlevé son chapeau, et la lumière tiède du soir se répandait sur ses cheveux bruns, sur son beau visage ambré, sur sa robe blanche dont l'étoffe souple frissonnait au plus léger mouvement. Les deux jeunes gens échangeaient quelques phrases rapides. Leur pensée était très loin des mots qu'ils prononçaient. Les mains de Dionysia, les belles mains agiles, si vivantes, avaient des tressaillements inaccoutumés en maniant les tiges fraîches encore gonflées de sève ; Tugdual le remarqua. Et il pensa avec une angoisse jalouse : « Comme elle est émue !... Est-

ce à cause de cet homme ? »

Les roses, les œillets, les narcisses répandus sur la pierre, près de la jeune fille, exhalaient un parfum délicat. Parfois, un peu de brise apportait la senteur délicieuse des pinèdes qui dominaient l'oratoire. Tugdual songea tout haut :

– Jamais je n'avais goûté comme maintenant le charme de ces contrées méridionales.

Dionysia leva sur lui ses yeux qui semblaient lourds de pensées mélancoliques.

– Alors, vous quitterez ce pays avec quelque regret ?

– Oui, avec beaucoup de regret.

Il se tut un instant. Sa poitrine se souleva dans une respiration longue, profonde. Puis il dit d'une voix que l'émotion assourdissait :

– J'ai trouvé ici ce que j'avais tant cherché jusqu'alors. Mon esprit est libéré de l'étreinte qui le retenait loin de son rêve. Et les premières belles heures de ma vie, je les ai connues dans ce pays, dans votre demeure. Les premières... qui seront sans doute aussi les seules.

Un frémissement léger courut sur l'épiderme ambré, et le long des mains qui tenaient des œillets blancs. Dionysia dit d'un ton bas, hésitant :

– Les seules ? Pourquoi ? Vous pouvez en avoir d'autres.

– Lesquelles ? Ma mère me les disputera toujours. Vous le savez bien... vous le savez bien. Je ne pourrai jamais me marier... jamais.

Sa voix s'était élevée, douloureuse, un peu âpre. Entre ses doigts, la fleur qu'il tenait, une glycine blanche, tremblait, comme secouée par le vent. Dionysia détourna son regard de ce visage tendu, qui pâlisait, de ces yeux où le désespoir montait, comme un flot endigué qui brise enfin l'obstacle. Ses doigts agités placèrent au hasard, dans les vases, les derniers œillets. Elle dit d'une voix lointaine :

– C'est fini.

En un mouvement lent et souple, elle se souleva. La main de Tugdual s'offrit pour l'aider. Elle y appuya la sienne et se mit debout, sans

effort. Leurs regards se rencontrèrent. Sur le visage de la jeune fille, une teinte pourprée s'étendit. Ses cils s'abaissèrent, écran léger et tremblant au travers duquel, cependant, elle sentait la chaleur passionnée qui venait de la saisir, et qui éclairait si merveilleusement ces yeux accoutumés à ne refléter qu'à demi les impressions profondes d'une âme fermée.

Il dit tout bas :

– Vous avez compris... Je ne voulais pas vous le dire. Pardonnez-moi...

Il avait gardé sa main dans la sienne, et elle ne la retirait pas. Le visage empourpré palpait sous l'afflux d'une émotion ardente. À l'ombre des cils, les yeux rayonnèrent un instant, puis se voilèrent d'angoisse. Dionysia dit à mi-voix, avec un accent brisé :

– Mon pauvre ami !

Il se pencha d'un mouvement vif, en joignant sa main gauche pour enserrer avec force les doigts de la jeune fille.

– Est-ce que, Dionysia !... je ne me trompe

pas ?...

Elle ne détourna pas son regard des yeux qui l'interrogeaient, avidement. De la même voix mal assurée, elle répondit :

– Non, vous ne vous trompez pas. Nous avons ce malheur... et ce délicieux bonheur d'avoir été attirés l'un vers l'autre. C'est de la souffrance pour nous, Tugdual.

Le rude prénom d'Armorique, prononcé par elle pour la première fois, s'adoucit en passant sur ses lèvres. Pendant un moment, tous deux restèrent silencieux. Ils frissonnaient un peu, dans la clarté tiède du péristyle. Leurs yeux se rencontraient, éclairés par l'émoi de leur amour, et puis assombris par le rappel de la réalité, et puis encore tout brûlants de leur grande joie, plus forte que la douleur prévue.

Tugdual murmura :

– Figurez-vous que j'avais tellement peur que vous aimiez encore votre cousin !

Elle secoua la tête.

– Oh ! non, non ! J'ai eu pour lui, autrefois, un

romanesque attachement de toute jeune fille. J'ai souffert quelque temps de la rupture. Mais je vous assure que j'ai pu le revoir sans le moindre trouble, et que je ne regrette rien, rien. C'était la grâce que j'avais demandée ici, autrefois, et je viens de refuser de devenir sa femme. Il prétend m'aimer, le pauvre garçon. Moi, je n'ai pour lui qu'une sympathie compatissante, parce qu'il est honnête et faible. Je suis triste de l'avoir fait souffrir. Mais je ne pouvais pas lui répondre autrement. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... et puis il est venu trop tard. Mon cœur n'était plus libre.

Tugdual se rapprocha un peu, en serrant plus fort la main souple et frémissante.

– Il est à moi, Dionysia ? Vous voulez bien ?...

– Je veux quoi, mon pauvre ami ? Sommes-nous libres ? Votre mère ?...

Il dit d'une voix étouffée :

– Ma mère... oui, ma mère. Elle n'acceptera jamais que je fonde un foyer en dehors du sien. Et je suis lié par ma promesse.

– Telle que je la devine, elle ne consentirait même pas à notre mariage, car elle comprendrait que vous m’aimez... trop, à son avis.

– Vous dites vrai. Sans vous connaître, elle vous redoute et vous traite en ennemie, parce qu’elle a l’intuition de mon amour pour vous. Ainsi, je me trouve placé dans ce dilemme affreux : renoncer à vous, ou manquer à la parole donnée et passer outre sur la volonté de ma mère.

– Il faut renoncer à moi.

Elle disait ces mots fermement, mais ses yeux se voilèrent sous une ombre de souffrance profonde.

Il se pencha davantage, et son visage toucha les cheveux bruns d’où s’exhalait un léger parfum de fleur.

– Non, ne dites pas cela ! Je ne pourrais pas !... Je vous aime ! Je n’ai jamais aimé, Dionysia ; vous êtes la première, vous serez toujours la seule. Vous savez bien que j’ai une âme trop close, un peu lointaine, qui ne se livre pas ? Mais vous en avez la clé. Sans vous, elle succomberait

dans la nostalgie du pays merveilleux que vous lui avez laissé entrevoir. Dionysia, je vous aime, je vous aime !

Elle ne se reculait pas, elle restait là, immobile, divinement heureuse, et sachant cependant que dans un instant, il faudrait souffrir, faire souffrir... Elle voulait savourer dans sa plénitude la joie de cette minute, la joie enivrante que répandait en son âme l'amour de Tugdual. Elle le laissa répéter encore : « Je vous aime ! » Elle le laissa appuyer ses lèvres sur sa main. Dans la lumière déclinante que la pourpre du couchant teintait de rose, ils se dressaient jeunes et frémissants, chacun d'eux cherchant l'amour dans le regard de l'autre, et s'en délectant en cette courte trêve de bonheur.

Et puis Dionysia frissonna un peu, en disant :

– Nous ne pouvons pas, mon ami... nous ne pouvons pas.

Elle essayait de s'écarter. Mais Tugdual la retint près de lui.

– Si, peut-être. Je parlerai à ma mère... Elle ne

voudra pas faire mon malheur, je l'espère.

Dionysia resta silencieuse. Maintenant, toute sa joie était tombée. Tugdual murmura :

– Ma bien-aimée, vous n'avez pas d'espoir ?...  
Vous ne croyez pas qu'elle se laissera convaincre ?

Elle dit faiblement :

– Non, je ne le crois pas du tout.

À son tour, il se tut. L'angoisse l'étreignait lui aussi, plus pénétrante après ces courtes minutes de bonheur. Il se redressa lentement. Les reflets du couchant éclairèrent ses yeux d'où s'éloignait la grande joie passionnée qui venait de les animer si merveilleusement.

Pendant quelques instants, Dionysia et lui restèrent immobiles. Leurs regards, se détournant, cherchaient à s'évader vers la lumière empourprée qui, à l'horizon, couvrait de clartés enflammées le golfe, les îles et l'Estérel. Mais ils revenaient irrésistiblement l'un vers l'autre. Dionysia murmura :

– Il faut rentrer. Il est tard.

Elle prit les vases de fleurs, les porta sur le petit autel et s'agenouilla sur la marche de bois usé. Tugdual vint se placer près d'elle. Il lui saisit la main et dit à mi-voix :

– Dionysia, devant cette Vierge que vous vénérez, je vous promets de vous garder fidèlement mon cœur, si longtemps que ce puisse être, jusqu'au jour où il nous sera permis de nous unir.

– Je n'aurai jamais d'autre époux que vous, Tugdual.

Après une courte prière, ils se relevèrent et quittèrent l'oratoire. Lentement, ils redescendirent le sentier dont les petites pierres aiguës glissaient sous leurs pas. La splendeur du couchant enflammait les feuillages, autour d'eux. Dans le lointain, le bleu ardent du golfe se transmuait en or fluide, couleur de feu, et la houle légère semblait dégager d'innombrables étincelles échappées à l'immense brasier liquide que formait la mer, sous le ciel incendié. Quand les jeunes gens passèrent près de la pépinière, ils virent de grandes clartés de lumière pourpre sur

l'eau frémissante des petits bassins. Le jardinier, qui bêchait sans hâte entre deux rangs de conifères, les salua au passage.

– Beau couchant, n'est-ce pas, mademoiselle et monsieur ? Le plus beau de cette année.

À la grille, Tugdual prit congé de Dionysia. Leurs mains s'unirent, longuement. Puis Tugdual redescendit vers le bastidou. Il marchait vite d'abord, mais il ralentit le pas en approchant. Entre les murs de la petite villa blonde et rose qui lui apparaissait comme noyée dans un immense reflet de flamme, son sort allait se décider tout à l'heure – et il savait trop bien déjà quelle serait la réponse de M<sup>me</sup> Meurzen.

Josèphe, qu'il rencontra dans le vestibule, lui apprit que sa mère était au jardin. Elle ajouta, d'un ton aigre-doux :

– Nous ne t'avons pour ainsi dire pas vu aujourd'hui. Tu feras bien de tenir compagnie à maman, pour la fin de cette journée.

Tugdual accrochait son chapeau à une patère. Il riposta sèchement :

– Je ne crois pas que l'on puisse m'adresser aucun reproche sur ma façon d'agir à l'égard de ma mère. Elle est ce qu'elle doit être – ce qu'elle peut être, étant donné nos caractères respectifs.

– Que veux-tu dire ?

– Simplement ceci : qu'elle n'a jamais cherché à gagner mon affection, ni ma confiance.

La stupéfaction élargit les yeux trop calmes de Josèphe.

– Ton affection ? Ta confiance ? Mais elle t'aime cependant ! Elle t'aime plus que tout !

Une lueur d'ironie douloureuse passa dans le regard de Tugdual.

– Elle m'aime ? Cela, je vais le savoir tout de suite. L'affection, cela se prouve.

Il fit quelques pas et descendit les degrés conduisant au jardin. Sous le figuier dont les branches lourdes étendaient leur ombre devant la maison, M<sup>me</sup> Meurzen travaillait. Elle leva les yeux et dit de sa voix tranquille :

– Ah ! te voilà ! Il y a des lettres pour toi.

Elle montrait la table, près d'elle. Tugdual s'assit, et prit son courrier d'une main distraite. Il demanda :

– Comment vous trouvez-vous, ma mère ?

– Pas trop mal. Vraiment, je crois que je pourrai maintenant rentrer sans inconvénient à Trézaven.

– Le docteur a dit : au commencement d'avril.

Elle eut une moue de dédain.

– Oh ! il ne faut pas se faire l'esclave des prescriptions médicales !

D'un geste nerveux, Tugdual rompit la bande d'un journal. Sa gorge se serrait. Au moment de parler, il sentait avec plus de certitude que jamais, jamais il ne convaincrat l'âme froide, tenace, qui répandait son inquiétant reflet sur la physionomie maternelle.

M<sup>me</sup> Meurzen ajouta :

– J'en parlerai demain au docteur Laigle, et je crois qu'il ne fera aucune difficulté pour me donner mon exeat.

– Il se pourrait cependant, ma mère, que nous fussions obligés de prolonger un peu notre séjour ici.

– Pourquoi donc ?

– Je songe, avec votre agrément, à demander la main de M<sup>lle</sup> Sormagnes.

Elle eut un tressaillement, un peu de rougeur monta à ses joues fanées, où le sang ne paraissait plus guère, et le vert pâli de ses yeux s'aviva, pendant quelques secondes.

– Ah ! c'était donc cela ? Je m'en doutais, va... et c'est pourquoi je voulais tant quitter ce pays. On t'attirait dans cette maison. Tu as du talent, de la fortune, tu es de bonne famille...

– Je vous en prie, ma mère, ne cherchez pas si loin, et n'attribuez pas à mes amis Sormagnes ces vues intéressées ! M<sup>lle</sup> Sormagnes est plus riche que moi, elle est de vieille race bourgeoise, très honorable, et petite-fille d'un artiste célèbre. Elle pourrait faire un mariage beaucoup plus brillant...

– Qu'elle le fasse donc. Elle n'est pas la femme qui te convient.

– Qu'en savez-vous, puisque vous ne la connaissez pas ?

– Je l'ai aperçue deux fois. Cela me suffit. Ces belles femmes, que tout le monde admire, ne font que de mauvaises épouses.

– Voilà une théorie un peu excessive !

Il se contenait avec peine. Mais il voulait garder son calme jusqu'au bout.

– ... Je puis vous assurer que M<sup>lle</sup> Sormagnes a toutes les qualités sérieuses, toutes les fortes croyances religieuses qu'une mère peut exiger pour la compagne de son fils.

M<sup>me</sup> Meurzen ne se pressa pas de riposter. Elle piqua son aiguille dans le tulle étalé sur ses genoux, caressa du bout de l'index la nervure d'une feuille qu'elle venait de broder. Puis elle dit de la même voix calme et sèche :

– Elle est d'une autre race que nous. Il te faut une de nos filles de Bretagne. J'ai songé, pour toi, à Anne de Tardennuël.

– Vous me permettrez de penser, ma mère, qu'en cette matière je suis le premier intéressé, et

qu'il m'appartient de choisir ma femme.

– Non, car tu te laisses entraîner par l'imagination, par une sentimentalité que tu tiens de ton père. Je sais, beaucoup mieux que toi, ce qu'il te faut. M<sup>lle</sup> de Tardennuël est charmante, d'aimable caractère...

– Vous voulez dire qu'elle est une pâte molle, incapable d'avoir une idée personnelle, un atome de volonté. J'admets que ceci vous paraisse agréable. Mais je dois dire que mon goût est tout autre.

– Parce que tu t'es laissé ensorceler par cette femme.

– Dionysia est incapable d'ensorceler qui que ce soit. Vous vous méprenez complètement sur elle.

M<sup>me</sup> Meurzen secoua la tête. Sur son front encadré de cheveux qui grisonnaient, se creusait le pli d'obstination bien connu de Tugdual.

– Non. Et je veux que tu fasses un mariage sérieux, un mariage de chez nous. Il ne me conviendrait aucunement d'avoir pour

commensale cette étrangère, qui me déplâit.

Les doigts crispés de Tugdual serraient si fortement le journal que ses ongles s'y enfoncèrent. Il dit en maîtrisant son émotion :

– Nous aurions notre foyer distinct, naturellement. Que ce soit M<sup>lle</sup> Sormagnes ou une autre, je ne demanderais pas à ma femme le sacrifice de son indépendance.

Elle eut un tressaillement léger. Dans son regard, une ombre de surprise inquiète passa. Avançant un peu le buste, elle dit en scandant les mots :

– Aurais-tu l'idée de m'abandonner ? De rejeter dans l'oubli la promesse faite ?

– Non, ma mère. Mais j'espère que vous voudrez bien comprendre que vous tenez mon bonheur entre vos mains. J'aime M<sup>lle</sup> Sormagnes. Si elle ne devient pas ma femme, je ne me marierai jamais. Voyez si vous voulez me faire souffrir, annihiler ma vie par votre refus.

Cette fois encore, elle ne parla pas aussitôt. Elle se tenait toujours penchée, les mains jointes

sur ses genoux. Toutes les petites rides de son visage semblaient frémir, et ses yeux se fonçaient sous l'afflux d'une colère lente, implacable.

– Ce sont des mots, Tugdual. Ta vie ne sera pas finie parce que je t'aurai empêché de satisfaire une passion folle... Car c'est de la passion que tu as pour cette étrangère. Tes yeux ne sont plus les mêmes, maintenant. Et je remplis mon devoir maternel en t'épargnant le malheur de céder à des sentiments exaltés.

Il se leva, dans un sursaut de révolte qu'il ne put cette fois contenir.

– Ah ! dites donc le fond de votre pensée, ma mère ! Dites donc que vous détestez Dionysia parce que je l'aime, simplement... parce que vous la sentez plus puissante que vous sur ma volonté, sur ma vie.

Elle ne protesta pas. Dans la clarté rose que répandait le jour finissant, son visage resta immobile, son regard soutint avec calme la flamme soudaine jaillie des yeux roux, la flamme de révolte et de douleur qui échappait enfin à l'âme silencieusement torturée de Tugdual. Elle

dit avec tranquillité :

– Mon affection pour toi me guide seule en cette occurrence. Tu es mon fils, j’ai des droits sur toi, et je ne laisserai pas une influence étrangère se substituer à la mienne.

– Vous appelez influence étrangère celle d’une épouse ?... Et vous parlez de votre affection pour moi, quand vous vous tenez prête à me refuser un bonheur légitime ! Faut-il donc vous dire, ma mère – puisque vous ne l’avez pas compris – que depuis les jours de ma petite enfance, j’ai souffert... parce que je ne pensais pas comme vous, et que je devais renfermer mon âme dans la solitude où vous la laissiez ? Une femme se rencontre, mise par la Providence sur ma route pour me donner enfin ce qui m’a manqué jusqu’ici. Par elle, je goûterai les joies permises ; avec elle, je fonderai un foyer plein de dignité. Si vous m’aimez comme vous le dites, ma mère, vous n’avez pas une objection sérieuse à me présenter.

Un frémissement à peine perceptible courait sur le visage fané. M<sup>me</sup> Meurzen murmura avec

une sorte d'âpreté :

– Ah ! c'est cela ! Tu m'accuses de ne t'avoir pas rendu heureux ? Mais tu n'as jamais été qu'un rêveur, et je dois te préserver de tes chimères. Tu n'auras pas mon consentement à ce mariage. Il faut te persuader de cela, Tugdual, et y renoncer complètement.

– Y renoncer ? N'y comptez pas. Vous ignorez la force d'un amour comme celui-là. Puisque vous ne voulez pas me donner mon bonheur, je le prendrai, voilà tout.

Les mots résonnèrent, brefs et violents, dans le silence du jardin où s'éteignaient les derniers reflets du jour. Tugdual se détourna, s'enfonça dans une petite allée, entre des bosquets de myrthes. L'atelier lui apparut avec ses vitres caressées par la douce clarté couleur d'aurore. Il entra, et vint s'asseoir machinalement devant la toile où souriait la Madone, presque achevée. Elle avait le visage de Dionysia, ses yeux graves et fervents des heures de prière ou de réflexion. Tugdual, penché vers elle, la regarda longtemps. Ses traits semblaient tendus par la souffrance, et

ses épaules robustes frissonnaient. Une lueur de passion brûlante enflammait ses yeux tristes. Il songea : « Je la veux, ma vie ! Je la veux ! J'ai trop souffert ! »

## XI

Tugdual monta le lendemain à la maison du Sarrasin, dans la matinée. Il savait qu'à ce moment-là il avait plus de chances de trouver Dionysia seule. Elle était en effet sur la terrasse, occupée à écrire. En voyant Tugdual, elle rougit, et son regard s'anima d'une joie discrète.

– Vous voici, mon ami ?

Il s'inclina sur la main qu'elle lui tendait, en répondant :

– Oui, je viens vous demander de devenir ma femme, Dionysia.

Elle eut une exclamation où se mêlaient la surprise et le bonheur.

– Votre mère a consenti ?

– Non, elle a refusé.

Il s'était redressé, et se tenait debout devant elle, la tête droite, les traits comme durcis par une

résolution farouche. Dans ses yeux dont le roux foncé semblait ce matin renfermer un foyer ardent, Dionysia la vit, cette résolution, et elle eut un cri de protestation.

– Oh ! vous ne voulez pas dire que vous passeriez outre ?... que vous m'épouseriez quand même ?

– Si, je veux dire cela.

– Tugdual !

Elle se leva. Le petit fauteuil d'osier tomba derrière elle, sans qu'elle s'en aperçût. Elle répéta :

– Tugdual !... Voyons, vous ne pouvez songer à cela ?

– J'y songe. Ma mère n'a pas le droit d'entraver tout mon avenir.

– Vous avez le devoir d'user de ménagements à son égard, et de ne pas rompre ainsi avec la promesse faite.

Il dit avec une violence contenue :

– Cette promesse, on l'a obtenue de ma

jeunesse inexpérimentée. Je la tiens pour nulle aujourd'hui.

Dionysia secoua doucement la tête. Elle étendit la main, et la posa sur le bras de Tugdual, en regardant le jeune homme avec une tendresse grave.

– Vous essayez de la considérer comme telle. Certains y parviendraient sans doute. Mais vous, vous ne pourrez pas. Jamais vous n'oublierez que cette promesse, toute imprudente qu'elle fût, a donné à votre père sa dernière joie.

Il dit à demi-voix, en la couvrant de son regard ardent :

– Je n'oublierai peut-être pas... Mais je vous aurai...

La longue main fine trembla un peu sur son bras, les beaux yeux émus essayèrent de se détourner, un instant...

– Ne parlez pas ainsi, Tugdual. Pour un homme comme vous, l'amour n'est pas tout. Vous avez une âme qui ne peut vivre hors du devoir – du devoir le plus strict. Je la connais un

peu, cette âme dont vous avez bien voulu entrouvrir pour moi la porte trop bien close. Elle est honnête, délicate, elle souffre et se replie douloureusement sur elle-même, là où d'autres restent impassibles ou s'étourdissent avec des sensations mesquines, de faux plaisirs, des riens misérables. C'est elle qui m'a attirée vers vous, mon ami. Chez aucun homme, je n'en avais trouvé d'essence aussi rare. Achevez de l'élever au-dessus des médiocres, par le sacrifice demandé. Vous êtes chrétien, vous devez être fort. Tugdual, séparons-nous. Peut-être, un jour, plus tard... Mais maintenant, il le faut.

Il eut un sursaut de protestation, et saisit la main de la jeune fille.

— Non, Dionysia, non ! Vous ne comprenez donc pas comme je vous aime ? Après tant de jours tristes, songez quelle merveilleuse lumière apporte votre amour dans mon pauvre cœur déshérité ! Et vous prétendez m'éloigner de ce paradis ! Ah ! dites ce que vous voudrez, invoquez tous les devoirs... je n'écoute rien, je ne veux que vous, ma vie, ma vie !

Elle murmura :

– Taisez-vous ! Taisez-vous ! Mon pauvre ami, c'est fou, ce que vous me dites là !

Un bonheur grisant se mêlait, en elle, à l'angoisse poignante de cette minute. Pendant quelques instants, la parole lui manqua pour clore les lèvres de Tugdual, qui disaient en mots hachés, palpitants, ses souffrances, ses espoirs, son amour. Elle ne reconnaissait plus le Breton rêveur et calme, à l'âme concentrée, mystique, un peu lointaine, soumise à toutes les disciplines morales, en cet être volontaire, révolté, qui réclamait sa part de joie terrestre. Et ce Meurzen inconnu la désesparait passagèrement.

Mais elle se ressaisit vite. À son tour, elle parla. Les mots que Tugdual savait comprendre, les mots de devoir, de religion, répondirent aux adjurations passionnées. Il essaya de discuter, il dit : « Vous ne m'aimez pas ! Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime ! » Et elle répondit : « Je vous aime tant que je ne pourrais supporter de vous voir souffrir, comme vous souffririez certainement si vous m'épousiez dans

ces conditions. »

À travers l'ombre fraîche qui s'étendait sur la terrasse, autour d'eux, des parfums pénétrants passaient. Au loin, le bleu vif du golfe apparaissait comme submergé dans la lumière éblouissante. La brise qui se levait déplaçait des clartés légères sur les feuillages agités d'une petite houle, le long de la colline. Elle arrivait sur la terrasse, et son souffle faisait palpiter les grappes de la glycine, frôlait les cheveux bruns de Dionysia et le visage contracté de Tugdual, gonflait les plis souples de la robe d'intérieur, bleu de lin, dont était vêtue la jeune fille.

Maintenant, Tugdual ne discutait plus. La voix émue et grave, le regard dont il avait tant de fois admiré la pure beauté, reflet d'une âme toute pénétrée par le devoir, le ramenaient dans la voie qu'il n'aurait pu quitter sans remords, comme l'avait si bien compris Dionysia. Mais il disait :

– Comme je vais souffrir ! C'est affreux, de vous perdre ainsi !

– Vous ne me perdrez pas, mon ami. Nous nous reverrons, plus tard. Mais maintenant, il faut

partir. Il faut vous calmer.

– Partir ! Oh ! pas encore !

– Si, je vous assure, c'est préférable. Dans quelque temps, vous m'écrirez, si vous le voulez.

– Dans quelque temps ! Non, tout de suite ! Et vous me répondez ?

– Oui. Mais je raconterai tout à grand-père. Je n'ai pas de secrets pour lui.

– C'est trop naturel... Cette correspondance m'aidera à endurer ma peine, les découragements que je prévois. Je vous dirai tout, Dionysia : mes luttes, mes souffrances, mon amour. Et vos lettres m'apporteront un peu de vous, de votre âme, de votre compassion si douce, de votre foi profonde.

Dionysia s'appuyait au mur garni de glycines. Sur ses cheveux, les fleurs mauves glissaient à chacun de ses mouvements. Tugdual, penché vers elle, tenait sa main entre les siennes. Il la sentait trembler, et dans ces yeux d'un bleu si pur, une tendresse grave, mouillée d'émotion douloureuse, se reflétait. Il dit tout bas :

– Ah ! vous m'aimez aussi, je le sais ! Cela

aurait été si beau, de nous appartenir !

Elle frissonna un peu sous le regard ardent et triste.

– Nous ne pouvons pas... Il faut partir, Tugdual...

Il se pencha, appuya ses lèvres sur la main qui était froide, et qui tremblait plus fort. Elle laissa le baiser s'y attarder. Son visage devenait très pâle, et des larmes montaient à ses yeux, lentement. Tugdual les vit, en se redressant...

– Vous pleurez !... Ah ! ma Dionysia, ma bien-aimée, voulez-vous que je reste ?... Dites, voulez-vous ?

– Non, mon ami, non. Je pleure, je souffre, mais je ne souhaite qu'une chose : vous voir demeurer fidèle à votre devoir.

Leurs regards s'unirent, une dernière fois. Elle murmura :

– Au revoir, mon ami... toujours mon ami, le plus cher.

Il s'éloigna. Elle le regarda disparaître dans l'allée lumineuse, entre les orangers odorants.

Déjà, elle avait vu partir ainsi deux hommes dont elle avait combattu, découragé l'amour. Mais elle savait que pour eux, la souffrance ne serait pas durable. Tugdual, lui, aimerait toujours, aimerait dans la douleur, dans la mélancolie de sa triste vie, jusqu'à la tombe. Seule, de tous ceux qui connaissaient Meurzen – sauf peut-être le vieux prêtre dont il avait parlé un jour – elle comprenait ce que cette âme d'homme renfermait de forces sensibles, de délicatesses affectueuses, d'attachement tenace et tendre à qui avait pris son cœur.

Elle appuyait à la balustrade de pierre ses mains qui tremblaient toujours. Un voile humide troublait sa vue, et de grosses larmes, lourdes, brûlantes, glissèrent lentement sur ses joues froides, sur le doux bleu de lin de sa robe.

## **Deuxième partie**

# I

Trézaven, 19 avril.

Ma Dionysia très chère, je vous écris de Trézaven, où nous voici réinstallés après un court arrêt à Paris. Il pleut, l'eau ruisselle sur mes vitres, et ma chambre est humide, toute grise. Où est notre soleil de Provence ? Où êtes-vous, surtout, ma lumière ? Si vous voyiez comme ma pauvre âme est sombre ! Déjà je sens l'étreinte de la morne tristesse que je connais trop bien. Donnez-moi vite quelques lignes de vous, quelques pensées de votre âme bénie, pour m'aider au courage. Je les attends comme une manne céleste.

Que vous dire de moi ? Je souffre... et c'est tout. C'est tout, c'est ma vie. Il y a des êtres qui savent jouir toujours, quand même. Peut-être ont-ils peu de cœur, ou pas du tout. Ils ne sentent pas comme nous, et la douleur passe sur eux comme

l'eau sur les cailloux luisants d'un fond de rive : elle ne les pénètre jamais. Nous, Dionysia, elle nous prend, nous mord, nous déchire – et je crois bien qu'elle nous élève un peu, en nous martyrisant. Mais c'est terrible...

La floraison des roses doit être dans tout son éclat, sur vos rives d'or ? Les murs de votre vieille maison en sont couverts ; je les vois d'ici, et par instants je crois aspirer le parfum de toutes ces corolles. J'ai fait venir des fleurs de Cannes. Elles sont arrivées ce matin, et aussitôt je les ai mises dans des vases de Chine, de très vieux vases à personnages et à chimères étranges qu'un aïeul rapporta du Céleste-Empire. Elles ont déjà repris vie, ce soir, et quittent leurs airs fripés, alanguis – leurs airs de voyageuses à demi mortes. Une senteur légère se répand dans ma triste chambre grise, où le crépuscule semble à demeure depuis les premières heures du jour. Je pense à vous... Je vous vois sur la terrasse, près de M. Sormagnes. Vous avez votre robe blanche, que j'aime tant, ou cette bleue d'une si jolie nuance de fleur de lin. Vous la portiez la dernière fois où je vous ai vue. Que nous avons souffert ce

jour-là ! Car j'ai bien compris quelle violence vous vous imposiez. Mais le devoir parlait plus haut que tout, pour vous. Moi, j'ai été lâche, un moment... Vous m'avez remis dans la bonne voie. Merci, mon amie très chérie. Mais que c'était dur !...

Ma Dionysia, vous avez pleuré, quand je ne fus plus là ? Moi aussi, en passant entre vos orangers, j'avais dans les yeux des larmes qui me voilaient la splendeur de cette lumière matinale. Il me semblait que je quittais l'Éden, chassé comme le premier homme, mais laissant Ève derrière moi – mon Ève, vous, chère vie de mon pauvre cœur sauvage.

Voici la nuit qui vient. Je n'y vois plus. Au revoir, ma bien-aimée. Vous me permettez de vous appeler ainsi ? Vous êtes mon premier amour, vous serez toujours le seul.

Offrez, je vous prie, mon souvenir à votre cher aïeul, avec toute ma reconnaissance pour la bonté paternelle qu'il me témoigna.

Tugdual.

\*

La Maison du Sarrasin, 23 avril.

Me voici, mon ami, avec mes faibles petites consolations, avec toute ma tendresse. Je vous donne ce que je peux, ce qui nous est permis. Écrivez-moi tant que vous le voudrez, mais surtout les jours où vous serez plus las, un peu désespéré. Je vous répondrai très vite et j'essayerai de vous rendre courage.

Oui, nos roses sont fleuries. Mais je leur trouve moins de parfum, cette année. D'ailleurs, mon cher pays ne me semble plus le même depuis que vous êtes parti. Je m'étais habituée à vous voir chaque jour, à chercher dans vos yeux la pensée qui répondait toujours à la mienne. Nous n'avions pas besoin de paroles pour nous comprendre. C'est très rare et très doux. C'était trop beau, sans doute...

Mon ami, ne soyez pas ému de cette larme qui vient de tomber là, si malencontreusement. Oui,

je souffre – et vous ne voudriez pas qu’il en fût autrement ? Mais je suis toute résignée à la volonté divine, et tout heureuse de notre amour si beau, si fort. Ah ! Tugdual, qu’il est bon de s’aimer ainsi, avec cette confiance, et sans sacrifier une parcelle de son devoir, de sa vertu ! C’est ainsi seulement que je comprends l’amour. Autrement, qu’est-ce donc ? Comment lui donner ce nom ?

Grand-père n’a pas été surpris quand je lui ai tout appris. Il est seulement désolé que notre union soit impossible tant que M<sup>me</sup> Meurzen s’y opposera. Car, m’a-t-il dit, à personne autre qu’à vous il ne donnerait avec tant de joie sa chère Nysia. Bon grand-père ! Il vous a en très forte affection, Tugdual, mais vous le méritez si bien !

Que faites-vous ? Avez-vous commencé quelque chose ? Réfugiez-vous dans le travail ; avec la prière, c’est le grand consolateur. Puis vous devez à votre pays de développer les dons si rares qui sont en vous. Vous me le devez un peu à moi aussi, puisque vous m’avez dit que j’étais votre inspiratrice. Devenez le grand peintre que

vous pouvez être, Tugdual. J'en serai si heureuse !

Mylène est partie la semaine dernière, avec son père venu pour la chercher. Les voilà arrivés à Athènes. Ma petite cousine ne semble plus se souvenir de son caprice pour ce pauvre Heurtal. Elle a eu seulement quelque chagrin de quitter les enfants qu'elle aimait. René, sachant qu'elle n'était plus là, est arrivé hier soir. Je l'ai trouvé amaigri, nerveux. Il ne m'a pas dit un mot de Mylène. Je crois qu'il repart dans deux jours, avec sa sœur et ses enfants.

Grand-père m'appelle. Nous allons à Cannes cet après-midi, pour quelques emplettes. Dans huit jours nous serons à Paris. Écrivez-moi là, je vous donnerai ensuite nos adresses successives, car nous pensons voyager à la fin du printemps et une partie de l'été. Le cher grand-père est infatigable. Moi, je vous le confie, j'aimerais demeurer bien tranquille dans quelque coin de campagne, ou ici, tout simplement. Mais n'importe où, j'emporterai votre souvenir et nos promesses.

Courage, ami, je prie pour vous. Ne vous laissez pas engourdir par le jour grisaille de Trézaven. Gardez un coin de soleil dans votre cœur. Comptez-vous rester longtemps dans votre petite ville, pittoresque mais un peu triste, étant donné surtout votre disposition d'esprit ? J'aimerais à vous voir changer d'horizon. Pourquoi n'iriez-vous pas faire connaissance avec l'harmonieuse Hellade et sa lumière ?

Au revoir, ami très cher. Dites-moi toutes vos tristesses pour que je les console.

Dionysia.

Je viens de cueillir des fleurs pour vous, et je vous les envoie. Il y a celles du grand rosier qui entoure la fenêtre de ma chambre, et que vous trouviez si beau. Elles vous parleront de moi.

\*

Trézaven, 28 avril.

Tout d'abord, merci, mon amie ! Vos fleurs

sont ici, vos fleurs, cueillies par vos chères mains. Je les ai mises dans mon atelier. Vous savez, ce petit atelier installé tant bien que mal dans les combles de notre vieille maison ?

Je vous l'ai décrit, naguère. Il n'est pas très clair, mais je l'ai garni de quelques belles choses anciennes, et c'est une retraite agréable, surtout lorsque messire Phœbus daigne s'égarer dans notre ciel breton. Tel est le cas à l'heure où je vous écris, près de la baie dudit atelier tout embaumé de vos fleurs.

Sur ma petite table, j'ai mis les roses de votre fenêtre. Je les reconnais bien ; elles sont blanches avec de petites veinules roses. Leur senteur est douce, discrète, comme votre beauté, Dionysia. Et je les regarde, je les regarde en pensant à vous !

Quand nous reverrons-nous ? Déjà, il me semble que des mois se sont écoulés, depuis que nous nous sommes quittés. Si j'allais passer quelques jours à Paris ? Je vous verrais... Oh ! combien j'en ai envie !

Vous me demandez si je compte rester

longtemps à Trézaven ? Je ne sais. Je me suis réfugié ici dans le premier mouvement de ma souffrance, et je n'ai fait encore aucun projet. Quant à un voyage en Grèce, je n'y songe pas. Avez-vous pensé que j'y serais accompagné par ma mère et ma sœur ? Ceci décide tout. Je n'irai voir la patrie de votre aïeule qu'avec vous, quand vous serez ma femme, s'il plaît à Dieu que ce jour arrive.

Votre lettre a secoué la triste apathie dans laquelle je me laissais glisser. J'ai repris mes pinceaux, et je commence une Annonciation. Je travaille sous votre regard. Car c'est un peu de vous que j'ai là, en la personne de Béatrice. Dès que je lève les yeux, je vous vois devant moi, avec vos beaux yeux graves qu'éclaire une tendresse céleste. Aujourd'hui, un rayon de soleil se glisse jusqu'à vous, et vous semblez sourire. Oh ! ma chérie, votre sourire charmant, que je l'aime ! J'en suis affamé, et je le cherche sur les lèvres, dans les yeux de cette Béatrice à laquelle j'ai su donner vos traits, un peu de votre âme, et qui paraît vivre, vraiment. Tandis qu'avant elle, avant vous, quelles tristes mortes apparaissaient

sur mes toiles !

Je suis allé errer hier le long du canal. Il y a là de très vieilles maisons, toutes grises et verdâtres, qui se penchent vers l'eau tranquille. Des pierres se détachent parfois de l'une d'elles, et l'on voit la trace fraîche de la blessure, dans la patine noire. Des bateaux plats, qui prennent l'eau, sont amarrés par des chaînes rongées de rouille à des pieux vermoulus. Il est abandonné, notre petit canal. Son eau verte n'est plus troublée que par le rare passage de quelque barque où rament un flâneur ou bien des enfants en vacances. Les arbres de ses rives, courbant leurs troncs, trempent leur feuillage dans cette onde paisible, et à l'automne, ils la couvrent de leurs feuilles mortes réunies en grandes plaques stagnantes d'où s'élève une odeur humide de végétaux en décomposition.

Trézaven est triste, vous dites bien, Dionysia. Mais en ce moment, je ne saurais vivre ailleurs sans vous. Dans cette mélancolie de toutes choses, je vous sens plus présente. Votre souvenir éclaire mes journées grises, dirige mon pinceau,

plane sur tous mes actes, je vis en solitaire avec votre pensée. Ainsi, je souffre moins que si je devais me trouver en contact avec mes semblables.

Je vois parfois un ami de mon père, M. de Carbéneuc, excellent homme très discret, et d'esprit délicat. Puis aussi le curé de Saint-Yves, dont vous aimeriez la piété toute en bonhomie et en confiance. Voilà mes relations. Pour le reste, je salue au passage, j'échange un mot s'il le faut. Les uns me taxent de fierté, les autres de sauvagerie. Peu m'importe.

Ma mère essaye de me faire changer d'attitude. Je devine pourquoi. Elle a élu comme belle-fille M<sup>lle</sup> de Tardennuël et s'imagine m'amener à accepter ce mariage. Je feins de ne rien comprendre, je refuse toute invitation et reste impassible devant les avances. Ma mère et Josèphe s'irritent sourdement de ma froideur, et de me voir passer toutes mes journées dans mon atelier, où je m'enferme pour travailler, pour lire et pour penser à vous. Mais elles n'osent rien me dire. Elles sentent qu'il y a quelque chose de

changé en moi. Je puis bien, par devoir filial, par respect pour la parole donnée, renoncer à mon bonheur, mais je ne les laisserai plus annihiler ma pensée, la vie de mon esprit et de mon cœur.

Oh ! Dionysia, pourquoi faut-il que ma mère soit ainsi ? Pourquoi n'est-elle pas comme d'autres ? Dans une de nos causeries, M. de Carbéneuc me parlait de la sienne et il pleurait encore, après tant d'années, au souvenir de cette tendresse vigilante, de tant d'amour et de dévouement, et d'une si parfaite communion d'âme entre lui et elle. Quand il lui amena la jeune femme choisie pour devenir sa compagne, elle l'accueillit comme une fille, bien qu'elle eût, au fond du cœur, formé d'autres projets. Mais elle aimait son fils « pour lui », et non « pour elle ».

Il me serait si doux cependant d'aimer ma mère ! Vous avez compris quelles puissances d'affection existent en moi. J'ai chéri mon père, mais craintivement, parce que la présence maternelle restreignait mon élan. Après lui, ce fut la solitude, jusqu'au jour où je vous ai connue,

ma bien chère Dionysia. Oh ! vous, je vous aime ! je vous aime de toute la tendresse inutilisée depuis la mort de ce pauvre père !

... Ma mère vient de venir, sous prétexte de me demander un renseignement. Tandis que je lui répondais, son regard se dirigeait vers ce feuillet ouvert devant moi, déjà couvert de mon écriture. Elle ne peut ignorer notre correspondance, car elle voit arriver vos lettres. Jusqu'ici, jamais elle n'y avait fait allusion. Mais aujourd'hui, après un coup d'œil autour de l'atelier, elle me dit :

– C'est M<sup>lle</sup> Sormagnes qui t'envoie ces fleurs ?

Je répondis froidement :

– Oui, c'est M<sup>lle</sup> Sormagnes, ma fiancée.

– Ta fiancée ? Songerais-tu à passer sur mon opposition ?

– Non, ma mère. Mais une promesse nous lie, et je crois pouvoir lui donner ce nom de fiancée.

– Ce qui veut dire que vous escomptez ma mort pour ?...

Je crus voir une sorte d'émotion dans son

regard. Et je répliquai aussitôt :

– Nous n’escomptons rien, ma mère. Nous attendons que vous réfléchissiez, que vous vous décidiez à donner cette joie à votre fils.

Elle ne répondit pas d’abord. Son regard avait glissé jusqu’au visage de Béatrice. Quand elle l’attacha de nouveau sur moi, il était froid, si froid, – comme toujours. Et elle dit sèchement :

– Jamais je ne consentirai à ce mariage. Laisse ces rêveries romanesques, ces correspondances sentimentales, car tout cela ne te conduira qu’à gâcher ta vie. Et décide-toi à épouser Anne de Tardennuël.

L’irritation bouillonnait en moi. Je réussis à la contenir, à répondre froidement, moi aussi :

– Je n’épouserai qu’une femme au monde : Dionysia Sormagnes. Que ceci soit bien entendu, ma mère. Libre à vous, après cela, de me condamner au célibat.

– Soit ! C’est peut-être la meilleure solution, après tout.

Et elle est sortie. Je me suis retrouvé seul dans

mon atelier – seul avec vos fleurs et votre souvenir. J'ai repris ma lettre interrompue... Voyez, mon écriture n'est plus la même. Ma main est toute frémissante. C'est que je viens d'éprouver une nouvelle souffrance. Et c'est ma mère, toujours, qui me l'inflige.

Que lui importe, en effet, de me voir demeurer célibataire ! Elle me gardera mieux pour elle. Du moins, elle se l'imagine. Comment une mère ne s'aperçoit-elle pas que cette affection-là – s'il est possible de donner le nom d'affection à cette tyrannie jalouse – ne peut appeler en retour celle de l'enfant sacrifié à son égoïsme ?

Me voilà de nouveau repris de ma grande tristesse, que vos conseils, votre chère lettre avaient su dissiper. Écrivez-moi vite, bien-aimée, pour m'envoyer un peu de la lumière de votre âme. La mienne est redevenue toute sombre... Au revoir, ma douce amie. Peut-être à bientôt si je vous rejoins à Paris.

Votre Tugdual.

Paris, 1<sup>er</sup> mai.

Je vous en prie, cher Tugdual, renoncez à ce voyage ! Ce serait une joie délicieuse, mais dans l'état actuel des choses, nous ne devons pas nous l'accorder. Si j'ai consenti à cette correspondance, c'est que je connaissais votre délicatesse, et surtout, j'ai compris que je pouvais vous aider à moins souffrir. Mais ne me demandez pas plus, ami, et ne cherchez pas plus vous-même. Quelque dure et arbitraire que soit l'attitude de M<sup>me</sup> Meurzen, n'oubliez pas qu'elle est votre mère, et que nous lui devons des ménagements. Notre correspondance la froisse déjà. N'y ajoutez pas ce voyage dont elle devinerait le motif, et qui lui semblerait une provocation. Soyons patients et courageux. Dieu saura nous réunir, quand et comment Il le voudra. Et n'est-ce pas déjà très doux de pouvoir nous parler ainsi, cœur à cœur ? Allons, ami chéri, chassez vite tout ce gris qui encombre votre esprit. Regardez Béatrice, relisez quelques

passages de la Divine Comédie, de ceux que nous préférons tous deux, travaillez beaucoup, et puis confiez-vous en Dieu. Je suis heureuse de savoir que vous avez deux relations sympathiques. Cela suffit, et si peu que vous les voyiez, vous vous sentirez moins isolé moralement.

Pour complaire à grand-père, je vais aller un peu dans le monde afin de répondre aux invitations qui nous sont adressées. J'y emporterai votre image, votre amour, mon ami. Votre amour ! Je répète ce mot avec délices. J'avais cru aimer, autrefois. Comme je me trompais ! Ne vous représentez-vous pas la vie comme un fruit que beaucoup, par erreur, par légèreté, par désir avide, cueillent avant le temps, et qui, sous son aspect attirant, renferme l'amertume, l'âpreté ? Ce fruit-là est venu à portée de ma main, quand je sortais à peine de l'adolescence. Le pauvre Heurtal l'a connu aussi, en se laissant marier trop jeune et sans attrait, puis encore plus tard, en croyant aimer Mylène. Mais nous, Tugdual, nous, notre affection, c'est un fruit mûri, le fruit délicieux qui ne trompera pas notre espérance.

Je l'ai vu hier, ce pauvre René. Toujours pas un mot de Mylène. Est-il guéri de cette passion ? Je l'ignore. Il a moins mauvaise mine qu'à son dernier voyage dans le Midi. Mais il est triste toujours. J'ai appris indirectement que sa femme semblait avoir renoncé à sa vie irrégulière. Elle vient d'être fort malade, dit-on, d'une fièvre typhoïde. En ce moment, elle habite Saint-Germain. Je crois qu'elle n'est pas une mauvaise nature ; mais elle n'a reçu qu'une très superficielle éducation morale. À la première passion, le vernis craque... Et puis, s'il vous est resté un peu de cœur, un peu d'honnêteté, voilà qu'arrivent la honte, la souffrance dès que l'ivresse se dissipe, et toutes les joies coupables n'ont plus le pouvoir de vous endormir. Denise Heurtal pense sans doute à ses enfants qui grandissent loin d'elle. Elle semblait les chérir, elle les entourait de soins. Comment a-t-elle pu les abandonner ainsi ? Quelle chose terrible que la passion, quand nous ne savons pas l'endiguer ! À quoi mène-t-elle, hélas ! Pauvre Denise ! Et pauvre René !

Combien notre attachement me semble plus

beau, plus précieux, quand je songe à toutes ces tristesses ! Ami très cher, nous sommes sur la route du devoir. Nous vivons dans la souffrance, oui, mais aussi dans la paix de la conscience. Et ceci me paraît aussi indispensable que l'air pur à notre organisme physique.

Nous parlons souvent de vous, avec grand-père. Nous vous voyons errant le long de votre petit canal, ou dans les rues étroites, entre les maisons anciennes qui penchent un peu, comme lasses de tous les ans qu'elles portent. J'aimerais revoir votre petite ville. Mais elle est bien mélancolique pour vous, mon ami. En tout cas, si vous y restez, travaillez beaucoup. Et puis dites-moi tout, confiez-moi toutes vos tristesses, sans crainte de me lasser jamais. Il n'est si doux de vous être utile !

\*

Trézaven, 10 juin.

Ma lettre vous trouvera-t-elle encore à

Lausanne, amie chérie ? En tout cas, je vous l'adresse là, on vous la fera suivre. Je vous accompagne par la pensée dans ce voyage, que la fantaisie de votre cher aïeul et la finesse de votre esprit sauront faire si varié, si peu banal au milieu de la banalité même. Dites-moi vos impressions, dites-moi que vous n'êtes pas trop triste... Pourquoi ai-je cru sentir une nuance plus accentuée de mélancolie dans votre dernière lettre ? Faudra-t-il donc que ce soit moi qui vous relève, maintenant, qui vous dise les mots de force, de résignation ? Ah ! ma pauvre amie, j'y serais tellement inhabile ! C'est vous qui êtes ma consolation. Allez-vous me manquer, à l'instant où je lutte pour conserver mon courage ?

Depuis huit jours, il pleut. Au dehors, à l'intérieur, tout à l'odeur de l'eau tiède, l'odeur molle, fade... Ce matin, pendant une accalmie, je suis descendu jusqu'au canal, par le jardin. Pauvre jardin ! Les feuillages s'égouttaient comme de pitoyables noyés et les fleurs se courbaient, lourdes de pluie. Mes petites roses pâles semblaient se pâmer de tristesse, au bord de l'eau verte, sépulcrale, sur laquelle tombait le gris

opaque du ciel. Tandis que j'étais là, regardant cette eau à demi morte, la pluie a recommencé. Les gouttes tombaient lourdement, creusaient d'innombrables et fugitifs petits points mobiles sur la surface liquide et crépitaient sur le feuillage, sur le vieux banc, sur le sol raviné des petites allées. J'ai cueilli une rose pour vous l'envoyer, bien-aimée. Puis je suis remonté jusqu'à la maison. Mais au lieu de rentrer, j'ai ouvert une petite porte donnant sur la ruelle qui longe le chevet de Saint-Yves – vous souvenez-vous, je vous en ai parlé ? – et j'ai gagné l'église. Je me suis trouvé dans des demi-ténèbres. Un office venait de finir. Des lueurs de cierges vacillaient encore dans l'ombre du chœur, le parfum de l'encens combattait cette odeur d'humidité tiède qui s'exhale ici, comme partout, qui semble sortir des vieilles pierres, du sol, de tout. J'ai erré autour des nefs, après avoir prié pour vous, pour nous, Dionysia. Mes yeux s'accoutumaient au jour sombre, et je revoyais dans les chapelles obscures les vieilles peintures aux tons enfumés, la statue de bois, d'un si naïf coloris, qui représente saint Yves, les petits autels

pauvrement décorés, mais dont les sculptures ont une patine foncée, presque noire. J'ai revu, dans les verrières assombries, la tête de Jean-Baptiste, le visage démoniaquement beau d'Hérodiade, la robe azurée de sainte Catherine. Et je me suis assis enfin, longtemps, devant la Vierge du vitrail de l'abside, douce et pure figure en qui je cherchai mes premières inspirations. Je suis revenu moins triste vers mon mélancolique logis, tout gris dans le gris du ciel, dans le gris de tout.

Vous me demandez ce que devient mon Annonciation ? Elle est en bonne voie d'exécution. J'en suis assez satisfait, mais c'est votre jugement que je veux. Par exemple, le jour est bien défavorable, ici ! Ce n'est pas le cher grand atelier de la maison du Sarrasin. Quelles heures bienheureuses nous y avons connues, amie chérie ! Heures divines ! En retrouverons-nous quelques autres semblables ?

Vous souvenez-vous de ce jour où je traçai enfin le visage de Béatrice ? Avez-vous compris toute ma joie, quand je vis que l'enchantement funeste était rompu, et que j'avais, pour la

première fois, reproduit ma vision de beauté, mon rêve merveilleux ? Oui, vous l'avez comprise, cette joie, vous l'avez partagée, discrètement et ardemment, comme vous faites toute chose. Et c'est à vous que je la devais, ma Béatrice.

Je crois avoir omis de vous dire, dans ma dernière lettre, que ma mère avait manifesté le désir de passer l'été à Quélévan. Naturellement, dans son idée, je devais l'accompagner. Je lui ai déclaré de façon respectueuse mais catégorique que jamais je ne la suivrais en cette demeure où l'ennui, la mélancolie mortelle suintent en même temps que l'humidité meurtrière. Et j'ai pu ajouter en toute vérité que sa santé y trouverait l'atmosphère la plus défavorable. Elle n'a pas insisté. Nous resterons ici pendant l'été, à moins que, peut-être, nous fassions un séjour sur la côte. Demain, je pars pour Paris où je compte rester trois semaines. Hélas ! je ne vous y retrouverai plus ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu ?...

Mais non, vous avez raison. Votre claire intuition de femme très délicate vous a montré la meilleure voie. Je la suis en union avec vous,

mon amie.

À bientôt, n'est-ce pas, une de vos chères lettres ? Assurez votre bon aïeul de ma respectueuse affection, dites-lui combien son billet si charmant, si paternel, m'a ému et consolé. Pourquoi n'ai-je jamais trouvé ce réconfort dans ma famille ? Pour une âme comme la mienne, rien n'est plus angoissant que cet isolement moral. Vous m'en avez délivré, Dionysia. Merci, encore une fois, merci, ma bien-aimée !

\*

Lausanne, 12 juin.

Je reçois votre lettre. Nous partons dans dix minutes pour Lugano. Mais je veux auparavant vous envoyer quelques lignes, ami. Oui, vous avez bien deviné, j'étais un peu triste, l'autre jour, quand je vous ai écrit. Je cédaï à un moment de lassitude physique et morale. Mais c'est fini maintenant. Vous me trouverez toujours

prête à vous assister de mon affection, de mes conseils, prête à écouter vos confidences et à vous gronder un peu, ami très cher, quand vous le méritez.

Oh ! non, non, n'allez pas à ce funèbre Quélévan dont vous m'avez décrit toute la morne désolation ! J'aimerais aussi que vous quittiez un peu Trézaven, cet été. Mais je vous en reparlerai plus longuement dans une prochaine lettre. Aujourd'hui, le temps me presse. Au revoir, Tugdual. Je vous envoie à travers l'espace un peu du chaud soleil que nous avons ici, pour éclairer votre ciel gris, vos vieux vitraux et votre demeure triste. Le lac est aujourd'hui d'un bleu sombre que la lumière embrase, et les montagnes se détachent en contours nets sur un ciel pâle, d'une pureté infinie. Je voudrais que vous fussiez près de moi pour jouir de cette beauté... Au revoir, ami.

Votre Dionysia.

## II

Le début de l'hiver trouva les Meurzen à Trézaven. En dépit des conseils du médecin, M<sup>me</sup> Meurzen se refusait à faire un séjour dans le Midi. Tugdual essaya de l'y décider, il parla de Pau, d'Arcachon. Elle leva les épaules en répondant :

– Je déteste tous ces lieux de villégiature. Trézaven me suffit.

Tugdual n'insista pas. Il savait de longue date que l'on n'ébranlait pas l'obstination de sa mère. Et Josèphe n'avait aucune influence sur cette volonté maternelle dont elle était le docile reflet.

L'échange de lettres entre Tugdual et Dionysia continuait, aussi fréquent. Leur pensée, leur amour s'unissaient ainsi à travers l'espace. À certains instants, la patience de Tugdual fléchissait. Il lui venait le désir passionné de fuir sa demeure sombre, de courir vers sa fiancée,

vers son bonheur. Un jour de novembre, il y céda enfin, prit le train du soir et arriva à Paris dans la matinée du lendemain.

Vers onze heures, il se présenta au petit hôtel occupé par Calixte Sormagnes, avenue Kléber. Un domestique l'introduisit dans un salon où, peu après, apparut Dionysia.

– Vous, Tugdual !... Vous !

Elle lui tendait ses deux mains. Il les prit et les baisa longuement.

– ... Mais pourquoi ?... pourquoi êtes-vous venu ?

Ses beaux yeux, émus et heureux, essayaient vainement de prendre une expression de reproche. Lui, se redressant, l'enveloppa d'un regard d'amour ardent, avant de répondre :

– Je voulais vous voir... Il fallait que je vous voie.

– C'est déraisonnable ! Mais je ne peux pas vous gronder. Mon ami, je désirais tant vous revoir !

Il la retrouvait toujours la même, un peu

amaigrie peut-être, il admirait de nouveau sa beauté, son charme discret, nuancé, qui l'avait pris si vite, à la maison du Sarrasin. La lumière profonde de ses yeux aux teintes changeantes d'eau ensoleillée apaisait l'angoisse de son âme mélancolique. Assis près de la jeune fille, il parla de ces longs mois écoulés, de ces heures mornes que, seul, éclairait le souvenir de la fiancée lointaine.

– Et votre mère ?

– Toujours la même, hélas !

– Qu'a-t-elle dit, quand vous lui avez annoncé ce voyage ?

– Rien. Je me suis décidé très vite, hier. J'ai prétexté une affaire, la vente d'un tableau, dont je compte m'occuper réellement, d'ailleurs.

– Dans votre dernière lettre, vous me disiez que sa santé laissait fort à désirer ?

– En effet. Les chaleurs orageuses de l'été dernier l'ont beaucoup éprouvée. Maintenant, l'humidité lui est néfaste. Mais comme je vous l'ai dit, il est impossible de l'amener à quitter

Trézaven, cette année.

Il se tut un moment, et ajouta avec une amertume ironique :

– Elle espère me retenir ainsi dans notre petite ville, où je ne risque pas de rencontrer une autre Dionysia.

La jeune fille murmura :

– Pauvre femme ! Si elle comprenait de quelles douceurs elle se prive !

Calixte Sormagnes arriva sur ces entrefaites, et Tugdual, chaleureusement embrassé par lui, fut retenu à déjeuner. Pendant son séjour de deux semaines à Paris, le jeune homme prit à peu près tous ses repas chez le vieil artiste, très paternel pour lui. Ainsi, il voyait chaque jour Dionysia, longuement. Par une convention tacite, ils ne se parlaient pas d'amour. Mais leurs regards, leurs silences émus, le frémissement de leurs mains, quand elles se touchaient, étaient plus éloquents que tous les mots tendres retenus par leurs lèvres.

Quelques jours après son arrivée, Tugdual se rendit chez Heurtal. La demeure conjugale venait

de se rouvrir devant l'épouse coupable et repentante. C'était là l'œuvre de Dionysia. Par son influence toute faite de délicatesse et de vertu compatissante, elle avait aidé Denise dans la voie douloureuse de la réparation, et amené l'époux outragé à pardonner.

Tugdual trouva Heurtal dans son atelier. Ils s'entretenaient de divers sujets, le graveur montra à son ami ses dernières œuvres. Puis il demanda :

– Et vous, qu'avez-vous fait, Meurzen ?

– Une Annonciation, que j'ai donnée à mon église, là-bas, et un petit tableau d'intérieur que je vais probablement vendre au baron de Serkerheim, qui le trouve fort à son goût.

– Mes compliments ! Il s'y connaît, c'est un fort intelligent Mécène, et qui paye royalement.

– M<sup>lle</sup> Sormagnes aime beaucoup cette petite toile. J'en ferai une réplique pour elle, avec quelques changements.

– Elle a aussi un sens artistique très sûr. Quelle créature exquise ! Quelle âme ! Ah ! cela ferait croire au Dieu qu'elle adore, une âme

comme celle-là !

Il était assis près de Tugdual, sur le divan de cuir qui occupait un angle de l'atelier, petite pièce claire et nue où le soleil d'automne répandait cet après-midi sa clarté tiède, déjà pâlie. Dans le visage brun aux lignes énergiques, les yeux émus et graves songèrent, pendant un moment, et leur pensée parut s'évader très loin, vers une vision consolante.

Tugdual appuya avec une ferveur contenue :

– Oui, elle renferme le pur reflet de la divinité.

Le regard de Heurtal glissa jusqu'au jeune peintre, s'attacha à sa physionomie frémissante, aux yeux roux qu'il avait connus tristes comme les solitudes mornes des bois sauvages, pendant les jours d'automne, et qu'il retrouvait animés d'une chaleur mystérieuse qui n'était pas de la joie, mais semblait en contenir l'ardente promesse.

– Vous l'aimez, Meurzen, et elle vous aime ?

– Oui, nous nous aimons.

Heurtal murmura :

– Heureux homme !

– Ah ! mon ami, que dites-vous là ? Ma mère ne veut pas entendre parler de ce mariage.

– Tout s'arrangera, je l'espère. Vous aurez cette compagne exquise, cette confidente, cette amie incomparable...

Il s'interrompt un moment, puis demanda :

– Elle vous a dit ce qu'elle avait fait pour moi ?

– Oui, mon ami. Et je m'en suis réjoui, car si triste que soit la situation présente, elle refait du moins un foyer à vos enfants.

Heurtal appuya son coude au dossier de cuir, et sa main brune, aux nerfs frémissants, passa lentement sur son visage fatigué.

– Oui, c'est ce que je me suis répété, pour me décider. Car je ne me suis pas rendu à cette idée sans luttes terribles, Meurzen. J'avais toujours été un bon mari, elle ne pouvait rien me reprocher – rien, sauf peut-être un peu de froideur, un peu d'intransigeance. Mais quelle étrange conception de la vie avons-nous donc, si nous recherchons la

perfection en un être humain ? Denise avait accepté de s'unir à moi, en toute liberté, je ne la rendais pas malheureuse, nous avions des enfants qu'elle aimait... Et ce ne fut pas suffisant. Ah ! Meurzen, qu'il est dur d'avoir l'air de pardonner, quand au fond on méprise... quand on a tant souffert dans son orgueil d'homme !

La main de Tugdual s'étendit, d'un élan, et serra les doigts qui se crispèrent.

– Je vous comprends, mon ami. Mais à ce prix, vous avez rendu une mère à vos enfants, et vous vous garantissez vous-même contre la tentation de fonder un autre foyer.

– La première considération était déjà suffisante, mais la seconde a pesé fortement sur ma décision, je ne crains pas de vous l'avouer. Ma petite aventure de la maison du Sarrasin m'avait montré combien chancelants sont, à certaines heures, nos principes les plus fermes. Je me souvenais qu'à un moment donné, j'avais été décidé de demander à Mylène de devenir ma femme. Donc, j'avais accepté le divorce et ses conséquences. Comme les autres, j'avais été prêt

à user de cette liberté légale que je déclarais si bien fausse et mauvaise, avant qu'elle vînt servir ma passion. Ah ! nous sommes tous les mêmes, allez ! Dès que nous n'avons plus d'entraves, qu'est-ce que pèse un principe, un pauvre grand principe qui nous gêne ?

Il leva les épaules, et sur ses lèvres se dessina un pli d'ironie amère.

— ... En la circonstance, cependant, le principe, aidé par les adjurations de Dionysia, m'a empêché de faire une sottise. Car, la réflexion venue, et le cœur calmé, je me suis avisé que Mylène et moi n'aurions probablement pas été fort heureux. C'était une passionnette qui n'aurait peut-être jamais connu la maturité de l'amour vrai, de l'union sérieuse et durable. Ainsi se vérifie cette parole dont je m'étais fait une règle de vie : « Le devoir par-dessus tout ». C'est dur, c'est sévère — et en fin de compte, c'est la vie meilleure et plus digne.

Ses doigts effleurèrent son front sur lequel se dessinaient quelques plis minces, sous l'ombre des cheveux châtons qui formaient touffe. Et il

acheva :

– Je dois de comprendre cela à l'influence de Dionysia. Et c'est elle qui a aidé Denise à voir clair en elle, qui a précisé ses remords, son désir de réhabilitation. Alors, moi, je n'ai plus eu qu'à l'accueillir... Je n'ai plus eu que cela.

Sa main trembla un peu, et glissa jusqu'à ses yeux comme pour dérober, au regard du visiteur, la lueur de souffrance qui s'y reflétait, pendant quelques secondes.

En descendant de chez Heurtal, Tugdual croisa sous la voûte d'entrée de l'immeuble une jeune femme élégante qui dirigea vers lui des yeux noirs brillant dans un visage pâle et amaigri. Il reconnut M<sup>me</sup> Heurtal et salua. Elle répondit avec un peu de gêne, en détournant très vite son regard.

Tugdual gagna l'avenue Kléber. Son esprit restait fort occupé de Heurtal, de la souffrance qu'il avait devinée chez cet homme très froid d'apparence, en réalité aimant et orgueilleux, et qui acceptait en frémissant un devoir si lourd – celui de reprendre la vie commune avec une

femme épousée sans amour, qui l'avait trahi et qu'il méprisait. En entrant dans le salon de Dionysia, ce fut de lui qu'il parla aussitôt. Et il raconta à la jeune fille leur entretien.

Dionysia, assise près de la baie vitrée voilée de tulle, s'accoudait à une petite table en bois de rose sur laquelle voisinaient ses livres préférés, ses broderies, ses ouvrages de charité. Elle était vêtue d'une robe noire, en étoffe souple et soyeuse, ornée d'un point de Venise. Tugdual aimait cette toilette d'une élégance sobre, de ligne harmonieuse, et elle la mettait souvent pour lui. Un peu pensive, les cils baissés, elle l'écoutait. Le jour pâlisait autour d'eux, car le soleil s'éteignait, et déjà les angles du salon, les portraits suspendus aux murs s'enfonçaient dans l'ombre.

Tugdual demanda :

– Croyez-vous que ce raccommodement durera ?

– Je le crois fermement. Denise a un grand désir de se réhabiliter et de se consacrer toute entière à ses enfants. René, sous la souffrance

inévitable en pareil cas, éprouve un soulagement de voir réunis les morceaux épars de son foyer. Il sent bien, avec son instinct de l'ordre et le goût de la tradition, que ce foyer-là, si triste qu'il puisse être pour lui maintenant, vaut mieux encore que tout autre bâti à côté. Et vous voyez ce que je vous avais annoncé, Tugdual ? De lui-même, il reconnaît qu'une union avec Mylène aurait été déraisonnable, malheureuse.

Elle se pencha, prit sur la table une lettre dépliée, petite feuille rose dont le parfum un peu fort s'exhala dans l'atmosphère tiède du salon, autour des jeunes gens.

– ... Je viens de recevoir un mot de ma cousine. Elle m'annonce ses fiançailles avec Stéphanos.

– Vous m'aviez laissé prévoir cet événement, dans quelques-unes de vos lettres.

– Oui, déjà j'en avais eu l'idée à la maison du Sarrasin. L'attrait de Mylène pour Stéphanos ne m'avait pas échappé. Lui, alors, était tout occupé de moi, qu'il croyait aimer. À Athènes, il a revu Mylène, très souvent. Elle est charmante, un peu

coquette ; il s'en est épris assez vite. Je crois qu'ils feront un ménage heureux. Elle a la décision qui manque à Stéphanos, et le sérieux lui viendra avec les responsabilités. Lui sera un bon mari, un peu faible et très amoureux.

– Le pauvre Heurtal est bien oublié, cette fois ?

– Tout à fait. Petite passion sans base, fruit trop vert que j'ai pu, grâce au ciel, éloigner des lèvres de ces deux êtres qui me sont chers. Mylène m'en remercie dans cette lettre qui est tout à fait tendre et gentille.

Ses doigts frôlèrent la feuille rose qui avait glissé sur ses genoux, et elle murmura pensivement :

– Pauvre petite Mylène ! Elle ne connaît encore que les fragiles bonheurs de la terre.

Dans l'ombre qui avançait toujours, les fleurs soyeuses des tentures devenaient indistinctes sur le fond couleur d'ivoire, les meubles Louis XVI, frêles et charmants, prenaient des contours vagues, les chrysanthèmes énormes groupés dans

les vases ciselés semblaient les fleurs fantastiques de quelque légende hindoue, fleurs d'ombre et de nuit écloses dans la pierre autour des divinités de l'Orient mystérieux. Les derniers reflets du jour se concentraient sur Dionysia, sur Tugdual, dont les mains s'enlaçaient. Penché vers la jeune fille, Tugdual la regardait en silence, et toute l'âme profonde, trop pensive et si longtemps close en son isolement triste, se dévoilait dans ces yeux graves éclairés de tendresse brûlante, de joie fervente et calme.

### III

L'hiver fut cette année-là particulièrement froid et malsain. À Trézaven, les vents de nord-ouest amenèrent des temps de pluie glacée, de verglas, de brouillard. La vieille maison des Meurzen se chauffait difficilement, et l'humidité y pénétrait tout à l'aise, s'y installait en maîtresse au grand détriment des bronches de M<sup>me</sup> Meurzen. Celle-ci néanmoins faisait la sourde oreille aux conseils de son médecin et de Tugdual. Elle était douée de cette obstination froide, tranquille, silencieuse contre laquelle tout se brise. Elle continuait de sortir comme elle en avait coutume, et suivait tous les offices de Saint-Yves sans souci du froid répandu sous les vieilles voûtes ogivales. Assise à sa place, au second rang à gauche dans la nef centrale, elle tenait sur ses genoux un livre ouvert, et lisait — sans comprendre. Car la parole divine, les voix inspirées des psaumes, les enseignements

qu'apporte avec lui le cycle de l'année liturgique frappaient ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son entendement. La lettre de sa religion, seule, l'occupait, de parti pris, elle en ignorait l'esprit. Ainsi s'était desséchée son âme qui n'avait connu qu'une seule passion : son affection jalouse, sournoisement tyrannique pour Tugdual.

Un soir de mars, au cours d'un long office de carême, le froid la pénétra si profondément qu'elle rentra toute grelottante. Le lendemain, elle était alitée. Une pneumonie se déclara, si grave qu'un moment M<sup>me</sup> Meurzen sembla perdue. Cependant, la guérison se produisit – une guérison bien précaire, car elle restait faible, oppressée, et ne devait pas quitter sa chambre jusqu'au printemps.

Tugdual avait rempli, au cours de cette maladie, tout son devoir filial. Si, parfois, cette pensée que la mort de sa mère serait pour lui la délivrance s'était présentée à son esprit, il l'avait repoussée avec véhémence, voulant considérer en cette femme aux prises avec la maladie non celle qui lui infligeait tant de souffrances, mais « sa

mère », uniquement, sa mère, dont il tenait la vie et qu'il devait honorer à travers toutes les vicissitudes. Lui seul avait eu parfois raison des refus tenaces opposés par M<sup>me</sup> Meurzen à des prescriptions médicales déplaisantes à sa capricieuse humeur de malade. Elle lui disait : « Tu sais me soigner. Tu ne m'ennuies pas comme les autres, qui font les mouches inutiles autour de moi. Tes mains sont plus douces que celles de Josèphe, et tu fais moins de bruit en marchant. »

Tugdual avait un peu espéré que cette épreuve inclinerait sa mère à quelques réflexions sur l'injustice dont elle usait à son égard. Il n'en fut rien. Elle resta muette sur ce sujet et ne témoigna d'aucune façon que ses idées, ses dispositions morales fussent quelque peu changées par cette maladie qui l'avait tant rapprochée de la mort.

Avril fut encore froid, avec de grands vents qui battaient les vieilles maisons de Trézaven et en arrachaient des ardoises, des pierres à demi descellées par l'usure lente des années, ou des pans de cheminée, comme il advint chez les

Meurzen. On calfeutrait tout dans la chambre de M<sup>me</sup> Meurzen. Mais la grande rafale insidieuse arrivait encore jusqu'à la pièce close, combattait la tiédeur entretenue par un feu de jour et de nuit, et répandait dans l'appartement une fumée âcre qui faisait tousser la malade. Celle-ci s'affaiblissait visiblement. Le médecin disait à Tugdual :

– Je ne puis rien. Les poumons ont été trop violemment atteints, cette fois. Le Midi l'aurait peut-être prolongée, mais nous ne pouvons songer à l'y envoyer dans l'état où elle est.

Un après-midi, le jeune homme entra chez sa mère, en revenant d'une courte promenade. Il s'assit près d'elle en demandant :

– Avez-vous pris votre potion, maman ?

– Non, pas encore. D'ailleurs, à quoi bon ? Elle ne peut me guérir.

– Tout au moins, elle empêche votre toux d'être trop pénible. Je vais vous la donner.

Il se leva, prépara la cuiller et la présenta à M<sup>me</sup> Meurzen. Elle but lentement et dit : Merci.

Tandis que Tugdual remettait la fiole dans l'armoire où il l'avait prise, elle le suivit des yeux, et quand il revint s'asseoir elle interrogea :

– Tu t'es promené un peu ?

– Oui, ma mère. J'ai rencontré M. de Carbéneuc, qui m'a demandé de vos nouvelles.

– Tu lui as dit que ce serait bientôt fini ?

Tugdual eut un mouvement de protestation.

– Ma mère !

La tête fine, aux cheveux grisonnants, s'enfonçait dans l'oreiller qui garnissait le fauteuil – car la malade se refusait à garder le lit. Le corps amaigri disparaissait sous une ample robe de chambre et des couvertures de laine grise. Dans la pâleur cendreuse du visage flétri, les yeux conservaient leur froideur claire, et ne s'émurent pas à l'exclamation de Tugdual.

– Je sais ce que tu penses. Un jour, tu m'as dit que tu avais toujours souffert près de moi. Tu vas être libre bientôt. Alors, tu épouseras cette jeune fille, naturellement...

Sa voix restait calme, comme sa physionomie. Tugdual, les épaules courbées, les mains croisées sur un genou, regardait le feu qui s'élevait en flammes courtes, dans l'âtre, autour des bûches de chêne. Il se taisait. Et son cœur se serrait à cause de l'impuissance où il se trouvait de réfuter par des mots sincères les affirmations de sa mère.

– ... Jamais, vivante, je n'aurais consenti à ce mariage. Après moi, je ne peux rien empêcher. Mais je t'aurai à moi seule jusqu'à la fin. Pour ne pas te faire souffrir trop longtemps, je n'ai pas tenu à prolonger ma vie, comme je l'aurais pu, au dire des médecins. Il fallait que je cède ma place à l'autre – à celle que tu aimes.

Tugdual se redressa brusquement, en couvrant d'un regard stupéfait le visage tranquille.

– Que dites-vous ? Est-ce que, vraiment, vous auriez ?...

– Ma santé était précaire, je me trouvais à la merci d'une intempérie quelconque, d'un courant d'air, d'un rien. Ce n'était qu'une très petite avance sur un dénouement qui pouvait se produire dans une année ou deux. Et je tenais peu

à la vie, parce que je savais être un obstacle à ce que tu appelles ton bonheur.

Il la regardait, abasourdi. Les mois lui manquaient. Il balbutia :

– Que me dites-vous ?... Mais c'est... c'est affreux ! L'obstacle, vous l'étiez volontairement. Il vous suffisait de...

Un geste de la main maigre l'interrompt.

– Jamais je n'aurais supporté de te partager avec une autre. Si j'avais vécu encore, pendant des années, je t'aurais gardé, je ne t'aurais pas donné à cette femme. Mais puisque la maladie me condamnait à une mort assez proche, et que... il m'était un peu pénible de te voir souffrir, j'ai laissé faire, je ne me suis pas défendue contre ce mal qui m'emmène à la mort.

Une sorte d'émotion embuait maintenant ses yeux froids. Mais la voix conservait ses mêmes notes calmes et nettes.

De nouveau, la parole abandonnait Tugdual. Pendant un long moment, il regarda sa mère avec une tristesse effrayée. Puis il dit d'un ton de

véhémence sourde :

– Mais vous n’avez pas songé que d’agir ainsi, c’était... c’était une très grande faute !

Elle resta paisible en répondant :

– Une faute ? Non, je ne pense pas. Ma conscience ne me reproche rien.

Alors il se tut. L’âme de sa mère lui apparaissait tout à coup plus lointaine encore qu’il ne l’avait imaginée. Elle s’en allait vers l’éternité dans l’obstination de son orgueil étroit, de sa justice pharisaïque, avec des mains vides, car elle n’avait aimé qu’elle-même jusque dans son affection pour son fils, jusque dans le sacrifice qu’elle lui faisait par cette mort anticipée. Elle sombrait dans l’inconscience, après avoir vécu avec la préoccupation unique d’asservir son mari et Tugdual. En comprenant que ce dernier lui échappait, et que toute la pensée du jeune homme demeurerait à jamais loin de la sienne, elle n’avait trouvé d’autre solution que de mourir, pour ne pas voir le bonheur de Tugdual – le bonheur qu’elle n’avait pas su lui procurer pendant tant d’années, et

qu'elle lui refusait quand il se présentait à lui, le bonheur qu'elle détestait et qu'elle lui donnait cependant le pouvoir d'acquérir bientôt, parce qu'elle avait enfin compris qu'elle s'était méprise en croyant avoir trempé son fils à son image, dans l'insensibilité et l'indifférence, comme Josèphe.

\*

Après la mort de M<sup>me</sup> Meurzen, survenue dans les premiers jours d'avril, Tugdual demeura encore un mois à Trézaven pour le règlement des affaires. Josèphe, toujours calme, concentrant son chagrin, si elle en avait, continuait à s'occuper de l'intérieur. Elle ne faisait pas une allusion à un changement quelconque dans l'existence de son frère. Il semblait qu'elle crût que tout allait continuer ainsi, que rien n'était changé parce que la présence maternelle manquait.

Un soir, Tugdual vint la trouver dans le jardin où elle se reposait, après avoir rangé tout le jour à

travers la maison. Il s'assit près d'elle, parla un instant de quelques affaires d'intérêt dont l'avait entretenu le notaire, cet après-midi. Puis il demanda :

– Que comptes-tu faire maintenant, Josèphe ?

– Mais je reste près de toi, naturellement.

– Près de moi ? C'est impossible, car je vais me marier.

– Ah ! je le pensais bien.

Elle se tut un moment, et ajouta sans apparence d'émotion :

– Je le regrette, mais je ne puis t'en empêcher.

Il dit tout bas :

– Heureusement !

Josèphe poursuivit :

– Cet événement, si désagréable qu'il soit pour moi, ne m'empêchera pas de rester ta sœur dévouée. Je vivrai près de toi, comme par le passé.

Il l'interrompit d'un geste ferme.

– Abandonne ce projet, Josèphe. Tu me trouveras toujours dès que tu auras besoin de moi, nous te recevrons chez nous lorsque tu voudras y passer quelques jours, mais quant à une cohabitation habituelle, il n’y faut pas songer.

La nuit s’étendait sur le jardin, autour du frère et de la sœur. Tugdual vit cependant tressaillir Josèphe. Il ajouta aussitôt, désireux de ne pas la froisser trop fortement :

– Tu devrais louer un petit appartement à Paris ; nous nous verrions souvent, et tu connaîtrais mieux Dionysia...

Elle leva la main, pour l’interrompre :

– Non, je resterai à Trézaven. Je comprends bien que tu veux m’exclure de ta vie, et moi, je n’ai pas le pouvoir d’y rester quand même, comme ma mère. Va à cette étrangère, oublie la sœur qui s’est refusée au mariage pour te garder toute la fortune des Meurzen. Je finirai ici mon existence de vieille fille, en maudissant le sacrifice que j’ai fait.

Elle se leva. Son frère l’imita. L’acre reproche

contenu dans les paroles, dans le ton de Josèphe, exaspéra Tugdual qu'une émotion vraie eût si facilement touché. Il riposta sèchement :

– Ce sacrifice t'a été suggéré par ma mère, et je le déplore. Mais parce que vous avez cru bon de l'imaginer, il ne s'ensuit pas que je doive, en retour, te faire celui de mon avenir, de ma vie. Un sacrifice, c'est une chose gratuite, que l'on accomplit par affection, dans un but désintéressé. Autrement, ce n'est plus qu'un marché. Ma pauvre mère et toi vous avez trafiqué de ma liberté morale, en vous croyant quittes parce que vous me faisiez un peu plus riches. Je vous pardonne, je veux oublier tout ; mais je décline toute obligation quant aux arrangements que vous avez pu prendre toutes deux, pour me forcer à la reconnaissance.

Josèphe s'éloigna sans répondre. Tugdual resta seul dans le jardin obscur. L'air frais de la nuit frôlait le feuillage des tilleuls, autour de lui, et s'imprégnait de l'arôme délicat des petites fleurs pâles, sans beauté, dont l'âme est un parfum. Il regarda la vieille maison où deux

fenêtres s'éclairaient, dans l'obscurité environnante, et il pensa : « En dépit de sa tristesse, je l'aimais. Je les aurais aimées, elles aussi, ma mère, ma sœur, si elles avaient eu un peu de l'âme de ce vieux logis où je me sentais « chez moi », où le souvenir de mon père, de tous les Meurzen du passé m'a fait moins pénible la mélancolie du climat, de la solitude. Maintenant, je vais à la vie, à une joie permise et si belle que mon pauvre cœur d'homme déshabitué de bonheur à peine à le contenir. Mais je ne te dis pas adieu, ma vieille maison triste. Je reviendrai avec ma femme, et plus tard, je t'amènerai nos enfants pour que tu leur apprennes la leçon des pierres anciennes qui ont conservé un peu de l'âme d'une race. »

## IV

Un matin, d'Athènes où ils s'arrêtaient au cours de leur voyage de noces, Tugdual et Dionysia gagnèrent l'île d'Egine avec Mylène et son mari. Après avoir visité la villa enfouie dans la verdure et les roses qui vit naître la mère de Dionysia, les jeunes gens montèrent au temple d'Aphaïa, par un sentier sous bois, dans la senteur chaude et excitante des pins saturés de soleil. Ils s'arrêtèrent sur la terrasse où se dressait le temple, tout blanc, dépouillé de ses frontons admirables, le temple charmant aux fines colonnes entre lesquelles apparaissait le ciel. À leurs pieds, les feuillages couvraient l'île : feuillage cendré de l'olivier, feuillage noir des cyprès, et celui des sapins, d'un si beau vert profond, assombri, tous caressés de lumière et d'ombre légère sous le bleu doux du ciel sans nuages. Dans la clarté azurée, l'Hymette et le Pentélique se dessinaient, et la pointe de

Lycabète, et Athènes, toute blanche, avec son acropole... Sur la mer aux nuances mouvantes comme la vie, changeantes comme elle, Salamine s'étendait, et toutes les îles aux noms célèbres qui vivent d'un passé merveilleux. Dionysia les nommait à son mari. Ils se trouvaient seuls, car Mylène et Stéphanos s'étaient éloignés après une courte contemplation pour continuer leurs puérils propos d'amoureux. Tugdual avait entouré de son bras les épaules de la jeune femme, et ses yeux, quittant Athènes, les îles ensoleillées, la mer au souple balancement et aux rides étincelantes, revenaient au beau visage penché vers lui, aux yeux bleus qui semblaient recueillir toute cette splendeur lumineuse, aux lèvres longues, d'un rose doux de fleur humide, qui prononçaient les syllabes harmonieuses des noms historiques. Dionysia dit d'un ton de reproche :

– Vous ne regardez pas.

– Si, je vous regarde.

– Ami chéri, vous avez le temps de me voir.

Mais ceci...

Elle n'acheva pas et appuya son front sur

l'épaula de Tugdual en murmurant :

– Oh ! comme vous m'aimez, mon ami... mon ami !

Et elle ne regarda plus la vision de lumière, de bleu vibrant, de terres célèbres. Dans les yeux de Tugdual, tant d'amour resplendissait que toutes les clartés de la terre pâlissaient, près de lui, pour le cœur enivré de l'épouse.

Il dit avec ferveur :

– Mon amour, ma femme...

Et sa pensée continua dans le silence, dans la grande palpitation de vie qui était autour d'eux, et en eux.



Cet ouvrage est le 266<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.